

Double étoile

Heinlein, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert

Heinlein

Double étoile



Robert A. Heinlein

Double étoile (Double star)

1956

Traduit de l'américain
Par Michel CHRESTIEN



1

Si quelqu'un fait son entrée, vêtu comme un cul-terreux et qu'il se conduit comme si la maison lui appartenait, pas de doute, c'est un astronauteur. Obligatoire ! Le métier fait croire qu'on est le maître de la création. Et quand un « navigateur » pose le pied sur le plancher des vaches, c'est comme s'il venait en visite chez des paysans. Pour ce qui est du manque d'élégance, l'homme qui passe le plus clair de son temps habillé d'un uniforme, qui est plus habitué aux profondeurs de l'espace qu'à celles de la civilisation, ne peut pas être bien mis. Il est la proie rêvée de ces prétendus tailleurs qui champignonnent autour des astroports, toujours en train de vous proposer des « tenues de sol ».

Ainsi, ça se voyait tout de suite, ce grand gaillard osseux était habillé par Omar le Marchand de Tentes : épaules trop rembourrées ; short remontant sur les cuisses poilues ; blouson chiffonné, fait sur mesure pour un cheval de course, oui... peut-être ?

N'importe. Tout cela, je le gardais pour moi tandis que je lui payais à boire, avec le seul impérial qui me restait. Bon placement, quand on est au courant des folles dépenses de ces astronauteurs.

— Du vent dans les turbines ! fis-je en levant mon verre.

Il me jeta un regard froid.

Première de mes erreurs en ce qui concerne Broadbent.

Au lieu de répondre :

« Libre est l'espace », ou « Bon atterrissage ! » comme il l'aurait dû, il me regarda encore une fois et murmura :

— Merci de la politesse, mais il y a erreur sur la personne. Je n'ai jamais quitté Terre.

Là où nous étions, d'ailleurs, j'aurais aussi bien fait de ne pas ouvrir la bouche. Ce n'est pas souvent que les navigateurs viennent au bar de la *Casa Mañana*. Ce n'est pas le genre d'endroit qu'ils fréquentent. Et puis c'est loin de l'astroport. Si l'un d'entre eux, « en tenue de sol », ne veut pas qu'on le reconnaisse comme tel, libre à lui... Pour moi, d'où j'étais, je voyais sans être vu. Je devais une petite

somme. Rien d'important. Mais cela embarrasse quand même. Lui, il devait avoir ses bonnes raisons. A moi de les respecter.

Seulement mes cordes vocales ont leur petite vie à elles.

— A d'autres, mon gars, lui dis-je donc, à d'autres ! Je veux être pendu si tu es un cochon de terrien. (Et, après avoir remarqué sa façon précautionneuse de lever son verre qui trahissait l'accoutumance à une gravitation plus faible que la terrestre :) D'ailleurs je suis prêt à parier que tu as bu plus souvent sur Mars que sur Terre.

— Pas si fort, voyons !... D'ailleurs, pourquoi serais-tu si sûr ? Tu ne me connais pas, non ?

— Pardon, excuse ! Vous pouvez être ce que vous voudrez, mais vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir des yeux. Je me suis rendu compte dès votre entrée ici.

— Ah ! comment ça ?

— Ne vous cassez pas la tête. Personne d'autre n'a vu. Mais moi, je vois ce que les autres ne voient pas. (Là, je lui tends ma carte, avec un peu de manière, et je dis :) Il n'y a qu'un et un seul Lorenzo Smythe, le grand Lorenzo en personne, Pantomime et Mimique Artistique, l'Homme Orchestre du Théâtre !

Il lit ma carte, la glisse dans sa poche. Ce qui m'ennuie. Ces cartes coûtent chaud... de la vraie imitation de gravure à la main !

— Oui ! je vois ce que vous voulez dire, me répond-il ; mais qu'est-ce qui cloche dans ma façon de me conduire ?

— Je vais vous montrer ça. Je marcherai jusqu'à la porte comme un cochon de terrien et je reviendrai en marchant comme vous.

Ce que je fis. En revenant, je donnai une version légèrement exagérée de sa façon d'avancer afin de permettre à son œil non entraîné de bien se rendre compte : pieds traînés légèrement comme si le sol avait été le pont, poids du corps porté en avant et balancement des hanches, mains tendues séparées du corps, prêtes à saisir quelque chose au cas où ce serait utile.

Il y a une douzaine d'autres détails impossibles, à formuler. Le fait est qu'il faut *être* véritablement un astronavigateur quand on est en train de faire cela, qu'il faut avoir le corps alerte, le balancement inconscient, qu'il faut vivre ce que l'on est en train de jouer. L'homme de la ville chemine sur une terre lisse, de même gravitation toute sa vie durant, et il y a des chances qu'il trébuche sur une feuille de papier à cigarettes posée devant son pied. Pas le matelot de l'espace.

— Vous saisissez ?

— Oui, je crains que oui ! fit-il avec une pointe d'amertume. Est-ce que, vraiment, j'ai marché comme ça ?

— Eh oui !

— Hum !... Alors il va peut-être falloir que je prenne des leçons avec vous.

— Vous pourriez faire pire.

Il restait là assis, à me regarder, faisant mine d'ouvrir la bouche. Puis la refermait. Puis... il fit signe au garçon de nous remettre ça. Quand on nous eut servis, il paya tout de suite, se glissa hors de son siège d'un mouvement souple :

— Attendez-moi, dit-il.

Je ne pouvais plus refuser. Un verre avait suffi. Il m'intéressait. Après dix minutes de conversation, il me plaisait déjà. C'était le genre grand, fort et bête mais joli garçon, qui plaît aux femmes et se fait obéir des hommes. Toujours d'une démarche aussi gracieuse, il traversa la salle. Il passa devant la table des quatre Martiens, près de la porte. Je n'aime pas les Martiens. Je n'aime pas qu'une chose qui ressemble à un tronc d'arbre surmonté d'un casque colonial jouisse des mêmes droits qu'un homme. Je n'aime pas cette façon de pousser des pseudopodes qui paraissent autant de serpents sortant de leur trou. Ni cette façon de regarder dans tous les sens mais sans jamais tourner la tête. Si tant est qu'il y ait une tête, ce qui n'est pas le cas. Et je ne supporte pas cette odeur.

Personne ne m'accuserait de préjugés raciaux. La race, la couleur, la religion d'un homme ne me font rien. Mais les hommes sont hommes. Et les Martiens sont des choses. Pas même des animaux. A choisir, j'aimerais mieux fréquenter un pécari. Il me paraît scandaleux qu'on les autorise à entrer dans les restaurants et les cafés. Mais il y a le Traité, bien sûr ! et ça, on n'y peut rien.

Ces quatre n'étaient pas là à mon arrivée. Sans quoi je les aurais sentis. Ni un quart d'heure auparavant, quand j'avais marché jusqu'à la porte. A présent, chacun d'eux se tenait sur son piédestal, autour de la table, en train de jouer à faire l'homme. Je n'avais même pas entendu la climatisation changer de vitesse.

Même le verre qu'on m'avait offert ne me tentait plus. Simplement, j'attendais le retour de l'astronavigateur de façon à pouvoir prendre congé poliment. Tiens ! Il avait regardé dans leur direction juste au moment de partir en hâte. Est-ce que les Martiens y seraient pour quelque chose ? Faisaient-ils attention à moi ? Mais le moyen de savoir si des Martiens vous surveillent ? Ou ce qu'ils pensent ? Autre chose encore qui ne me plaisait pas chez eux.

Un bon bout de temps, je restai là à tripoter mon verre. Qu'est-ce que mon ami, l'homme de l'espace, pouvait bien devenir ? J'avais eu comme un espoir que son hospitalité s'étendrait jusqu'au dîner. Et même, au cas où nous ferions suffisamment ami-ami, peut-être irait-il jusqu'à un petit prêt. Pour les autres perspectives, elles étaient bouchées. Les deux dernières fois que j'avais appelé mon agent, l'autosecrétaire s'était contentée d'enregistrer le message. Et si je ne trouvais pas de pièces à introduire dans la porte, je n'aurais pas ma

chambre pour cette nuit à venir... Eh oui, j'en étais réduit à ça : dormir dans une chambre à compteur !

A cet endroit de ma méditation morose, le garçon me toucha le coude :

— On vous demande, monsieur.

— Bon ! eh bien, mon ami, apportez l'appareil jusqu'ici.

— Navré, m'sieur, pas possible ! La cabine 12, dans le hall.

— Je vous remercie, fis-je d'autant plus cordial que j'aurais été bien en peine de lui donner un pourboire.

Je ne fus pas long à comprendre pourquoi l'on n'avait pu m'apporter l'appareil jusqu'à ma place. La cabine n° 12 était une « *sécurité maximum* », vue, son et brouillage. Rien sur l'écran laiteux jusqu'au moment où je me fus mis en place, la figure tout contre. Là, les nuages opalescents se dissipent, je retrouve devant moi mon ami le Voyageur :

— Pardon de vous laisser tomber comme ça, me dit-il : mais je suis pressé. Il faut que vous veniez immédiatement à l'*Eisenhower*, chambre 2106.

Sans autre explication.

On imagine à peu près aussi bien un astronavigateur à l'*Hôtel Eisenhower* qu'à la *Casa Mañana*. Enfin quoi ! on ne ramasse pas un étranger dans un bar, on n'insiste pas pour qu'il vienne vous retrouver dans votre chambre d'hôtel, du moins quand on appartient au même sexe !

— Et pour faire quoi ? demandai-je.

L'astronavigateur eut ce regard des hommes habitués à ce qu'on leur obéisse sans murmure. J'étudiai son visage avec un intérêt professionnel. Oh ! il n'était pas en colère. Plutôt quelque chose comme le tonnerre avant l'orage. Tiens, il se reprenait en main, et très calme :

— Lorenzo, dit-il : pas le temps de vous expliquer. Un travail, ça vous intéresse ?

— Vous voulez dire une proposition d'affaire ?

Je lui avais répondu lentement. Pendant un horrible instant, j'avais supposé qu'il était en train de me proposer... Jusqu'ici, j'avais réussi à garder intacte ma fierté d'artiste, en dépit « *des traits et des rets d'une fortune adverse...* [1] ».

— Naturellement qu'il s'agit d'une proposition d'affaire. Nous avons besoin du meilleur acteur qu'on puisse trouver sur la place.

Je fis de mon mieux pour dissimuler le soulagement que j'éprouvais. Certes, j'étais disposé à accepter n'importe quel travail professionnel. J'aurais joué avec joie jusqu'à la scène du balcon dans *Roméo et Juliette*. Mais il ne faut jamais manifester d'empressement.

— Quel genre de travail ? demandai-je. Vous savez que j'ai un

programme plutôt chargé.

— Impossible de vous expliquer ça au bout du fil. Vous ignorez sans doute que n'importe quel circuit de brouillage peut être débrouillé avec une bonne installation. Amenez-vous ici en vitesse.

Il y tenait. Donc je pouvais me permettre de ne montrer aucune espèce de hâte.

— Écoutez, lui dis-je : pour qui est-ce que vous me prenez ? Pour un groom ? pour une espèce de bizuth qui crève d'envie de jouer les figurants porteurs de hallebarde ? (Je relevais le menton et pris l'air offensé.) Et d'abord, combien offrez-vous ?

— Ah ! la, la ! zut ! Je ne peux pas vous expliquer ça au bigophone. Voyons, combien vous donne-t-on d'habitude ?

— Vous voulez dire le salaire ?

— Exactement.

— A la vacation ou par semaine ou par contrat d'exclusivité ?

— Peu importe, combien par jour ?

— Trois cents impériaux, minimum, par soirée.

Et c'était vrai. Bien sûr, il m'est arrivé de payer là-dessus d'énormes pots-de-vin aux agents, mais celui qui me payait ne voyait jamais que le chiffre fixé. On a son prix. Plutôt crever de faim que de jouer à moins.

— Très bien alors ! Venez. Et je vous donne cent impériaux comptant, à la seconde où vous vous présentez ici.

— Mais je n'ai pas dit que j'acceptais.

— N'acceptez pas. On en recausera. Les cent machins sont pour vous dans tous les cas. Ce sera une prime en plus du salaire si vous acceptez. Vous venez refuser ?

— Bien sûr cher ami. Un peu de patience.

Il est heureux que l'*Eisenhower* soit tout près de la *Casa Mañana* parce que je n'avais pas un traître minum pour prendre le Tube. Je n'ignore pas que quand quelqu'un met tant de bonne volonté à vous offrir de l'argent il faut regarder soigneusement les cartes. C'est une affaire illégale ou dangereuse, ou les deux à la fois... Mais comme je ne savais pas de quoi il retournait, je décidai de ne plus y penser.

Je jetai ma cape sur l'épaule, j'avancai d'un bon pas, savourant l'automne tiède et les parfums de la capitale. L'art de la promenade est un art perdu, et je suis l'un des derniers à le pratiquer. J'arrivai, pris le tube-chasseur jusqu'au vingt-et-unième, et mon ami le Voyageur m'introduisit chez lui :

— Vous avez mis le temps.

— En effet.

Je regardai autour de moi. L'appartement était luxueux, comme je m'y étais attendu, mais absolument en désordre, encombré, notamment, de verres sales et de tasses à demi pleines. Aucun doute,

j'étais le dernier en date de nombreux visiteurs. Couché sur le divan, et me dévisageant par en-dessous, un autre homme, lui aussi visiblement un astronavigateur. J'eus beau le dévisager, on ne jugea pas utile de me le présenter.

— Enfin puisque vous êtes là tout de même, reprit celui qui m'avait fait venir, allons-y, parlons affaire.

— D'accord, fis-je. Ce qui me rappelle qu'il avait été question d'une prime ou avance.

— Ah oui ! c'est vrai.

Il se tourna vers l'homme vautré sur le divan :

— Jock, paie-moi cet homme.

— Le payer pour quel travail ?

— Je te dis de le payer.

Je savais maintenant qui était le patron. Et, comme je devais l'apprendre par la suite, il y avait en général peu de doute à cet égard dès que Dak Broadbent surgissait quelque part. L'autre se leva, toujours mécontent et tendit un billet de cinquante et cinq de dix. Sans compter, je pris le tout.

— Messieurs, dis-je : je suis à votre disposition.

Le plus grand des deux ruminait, mais il finit par se décider :

— D'abord, je veux votre parole d'honneur que vous ne parlerez jamais de ceci, même en rêve.

— Si vous ne me croyez pas sans parole, on se demande pourquoi vous me croiriez sur parole ? répondis-je.

Puis je me rapprochai du divan où l'autre s'était réinstallé et je lui dis :

— Je ne crois pas que nous ayons déjà eu le plaisir ?... Je m'appelle Lorenzo.

L'autre détourna les yeux. Et celui de qui j'avais fait la connaissance à la *Casa Mañana* expliquait rapidement :

— Les noms n'ajoutent rien.

— Non ? Avant de mourir, mon respecté père m'a fait promettre trois choses : *primo*, de ne jamais mélanger mon whisky avec autre chose que de l'eau. *Secundo*, de ne jamais tenir compte des lettres anonymes. *Tertio*, de ne jamais causer avec un inconnu qui refusait de me donner son nom. Serviteurs, messieurs !

Et j'avais fait demi-tour en direction de la porte, avec les cent impériaux tout chauds dans la poche.

— STOP ! cria Broadbent : Vous avez parfaitement raison. Je m'appelle...

— *Capitaine...*

Au temps pour les crosses, Jock... Je suis Dak Broadbent. Celui qui nous fusille du regard, c'est Jacques Dubois. Tous deux, nous sommes des *voyageurs*. Maîtres pilotes toutes catégories et à n'importe

quelle accélération.

Je m'inclinai :

— Et moi, Lorenzo Smythe, jongleur et artiste. Adresse : aux bons soins du *Club des Agneaux*. (A propos, ne pas oublier de payer ma cotisation.)

— Allons, Jock, pour changer, si tu souriais un peu. Lorenzo, vous êtes d'accord pour ne pas parler.

— Voyons ! il s'agit d'une discussion entre hommes du monde, n'est-ce pas ?

— Que vous preniez l'emploi ou que vous ne le preniez pas.

— Que nous tombions d'accord ou que nous ne tombions pas d'accord. Mis de côté l'emploi des méthodes illégales d'interrogatoire, vous ne risquez rien.

— Cela, bien entendu. Nous ne demandons pas l'impossible. Je sais très bien ce que la néodexocaïne appliquée sur le cerveau antérieur...

Dubois revint à la charge :

— Dak, nous commettons une erreur. Nous devrions au moins...

— Allons, Jock, ferme-la. Je ne veux surtout pas qu'un hypnotiseur vienne fourrer son nez dans cette histoire. Non ! Voilà de quoi il s'agit, Lorenzo : nous aimerions que vous nous fassiez une imitation, un numéro d'imitation. Un numéro si réussi que PERSONNE (j'y insiste, PERSONNE) ne sache jamais qu'il aura eu lieu. Vous vous sentez capable de faire ça ?

Je fronçai les sourcils :

— Ne demandez pas si je *peux* le faire. Demandez plutôt si je *veux* le faire. Indiquez-moi les circonstances.

— Les détails, ce sera pour plus tard. En gros, il s'agit du travail ordinaire qui consiste à doubler un personnage public connu. A cette seule différence, qu'il faut que l'imitation soit si parfaite qu'elle devra tromper des personnes qui connaissent bien le modèle et qui viendront le regarder de très près. Pas seulement comme s'il suffisait d'assister à une revue du haut de la tribune ou d'épingler des médailles sur la poitrine de scoutesses.

Ici, Dak me regarda les yeux dans les yeux :

— Il faut pour cela un véritable artiste.

— Allons donc !

— Mais vous ne savez pas de quoi il s'agit. Si les scrupules vous embarrassent, je me permets de vous assurer que vous ne nuirez pas aux intérêts du principal intéressé. Ni à ceux de personne, du reste. C'est un travail qu'il faut absolument faire, un point c'est tout.

— Allons donc ! Rien à faire.

— Mais pour l'amour du Ciel, dites au moins pourquoi. Vous ne savez même pas ce que ça doit vous rapporter.

— Ce n'est pas une question d'argent. Je suis un acteur, pas une doublure.

— Là, je ne vous comprends pas. Il y a un tas d'acteurs qui se font un appoint en doublant des personnages connus.

— J'estime qu'au lieu de faire leur métier, ils le prostituent. Permettez... Est-ce qu'un écrivain a de l'estime pour celui qui fait le « nègre » ? Pourriez-vous respecter un peintre qui autoriserait un tiers à signer ses tableaux *pour de l'argent* ?... Mais peut-être ce point de vue vous est-il étranger, monsieur ? Pourtant, on peut traduire cela sur le plan de votre profession. Accepteriez-vous, uniquement *pour de l'argent*, de piloter, et que ce soit un autre – un autre qui ne possède pas votre savoir-faire – qui porte l'uniforme et qui ait droit à l'estime, et qu'on acclame publiquement en tant que capitaine ? Ça vous plairait ?

Dubois eut un grognement :

— Pour combien d'argent ? demanda-t-il.

Broadbent lui lança un regard :

— Je crois que je comprends votre point de vue.

— Bien sûr, monsieur, pour un artiste, c'est le renom qui vient en premier. L'argent, ce n'est que le moyen matériel qui lui permet de se réaliser dans son art.

— Bon... Alors, si je comprends bien, vous ne le ferez pas pour l'argent seulement. Est-ce que vous le feriez pour d'autres raisons ? Si vous étiez convaincu de la nécessité de la chose. Et que vous seul pouvez la réaliser ?

— C'est possible. Mais je ne connais pas les circonstances.

— Nous allons vous les expliquer.

Dubois sauta du divan :

— Écoute Dak, vraiment, tu ne veux pas, quand même...

— Suffit, Jock, il faut qu'il soit au courant.

— Il n'a pas besoin de savoir maintenant, et ici. Et tu n'as pas le droit de compromettre tout le monde en le lui disant... Tu ne sais rien de lui.

— C'est un risque calculé.

Et Broadbent se retourna vers moi :

— Les risques calculés au diable ! Dak, jusqu'ici, je ne t'ai jamais laissé tomber. Mais aujourd'hui, avant de te laisser te mettre la corde au cou, eh bien, l'un de nous deux sera en trop mauvais état pour ouvrir la bouche.

Broadbent eut un sourire impassible à l'adresse de Dubois :

— Tu te crois à la hauteur, Jock ?

Dubois leva la tête et ne cilla point. Broadbent avait la tête de plus. Il devait peser dix kilos de mieux. Et pour la première fois, je me mettais à prendre Dubois en sympathie. L'audace des jeunes chats,

l'esprit combatif des petits coqs, ou la volonté d'un homme qui meurt sur place plutôt que de céder me vont toujours droit au cœur...

Peut-être que Broadbent n'allait pas le tuer. Mais de toute façon, il allait s'essuyer les pieds dessus.

Il n'était pas question d'intervenir.

Tout homme doit avoir le droit de choisir le moment et la manière de sa propre destruction.

Mais la tension montait.

Puis soudain Broadbent éclata de rire, frappa Dubois dans le dos :

— T'as gagné, Jock !

Et à moi :

— Est-ce que vous m'excuserez un instant ? Mon ami et moi devons lâcher un peu de vapeur.

Il y avait dans cet appartement, un « silencieux » comprenant le téléphone et l'appareil à messages. Broadbent se dirigea vers ce « silencieux » en tirant Dubois par le poignet. Et ils se concertèrent.

Il arrive que ce genre d'installations dans les lieux publics, comme les hôtels par exemple, ne réponde pas à tout ce qu'on serait en droit d'en exiger. Il arrivait que les ondes sonores ne soient pas totalement supprimées. Mais le *Eisenhower* était un hôtel de luxe. Et, du moins en cette minute, l'équipement fonctionnait parfaitement. Je voyais les deux hommes bouger des lèvres. Je n'entendais rien.

Pour voir les lèvres bouger, je les voyais.

Broadbent tendait son visage dans ma direction. Et j'apercevais celui de Dubois dans le miroir pendu au mur.

Au temps où je présentais mon célèbre numéro de magie, j'avais compris pourquoi mon père m'avait tapé dessus jusqu'à ce que j'eusse appris à lire sur les lèvres. Au cours de ce numéro de magie, en effet, je travaillais dans une salle fortement éclairée, et je chaussais des lunettes qui... Peu importe. Je comprends les paroles qu'on prononce rien qu'à voir le mouvement des lèvres.

Dubois disait :

— Espèce d'épouvantable cloche... Tu veux vraiment nous forcer à entasser des rochers en nombre incalculable sur Titan ? Ton prétentieux petit bonhomme est incapable de se taire...

Pour un peu, j'aurais raté la réponse de Broadbent. Prétentieux, prétentieux !

A part l'estimation froidement calculée de mon génie personnel, je me sais modeste.

Broadbent. — ... Tant pis si le jeu est trafiqué. Il n'y en a pas d'autres en ville. Jock, écoute-moi, on ne peut utiliser personne d'autre.

Dubois. — Très bien, mais alors, il faut appeler le Dr Scortia,

qu'il vienne l'hypnotiser, et qu'il lui fasse une piqûre de liqueur bienheureuse. Mais le mettre au courant avant qu'il soit préconditionné, pas question !

Broadbent. — Oh ! Scortia en personne m'a dit que nous ne pouvions pas compter sur l'hypnose et les drogues. Non ! pas pour le genre de démonstration qu'il doit fournir. Il nous faut sa coopération, sa coopération intelligente.

Dubois. — Quelle intelligence ? Tu l'as vu ? Un coq dans une grange. Bien sûr, pour la taille et la forme, et la ressemblance du crâne et de la figure, il fait l'affaire. Mais il n'y a rien derrière. Il piquera une crise de nerfs et il se mettra à table. Et pour jouer le rôle, il ne saurait pas. C'est un acteur de province, un cabot de village.

L'immortel Caruso accusé de faire des fausses notes ne se serait pas senti plus injurié que moi. Pourtant, j'ai idée qu'à ce moment précis, je justifiais mes prétentions à la royauté des Talma et des Coquelin. Oui ! je continuais à me polir les ongles, je ne réagissais pas. Simplement, j'avais noté qu'un jour il faudrait en l'espace de vingt secondes faire rire et pleurer, les deux, l'ami Dubois. Quelques minutes d'attente, encore, puis je m'approchai du « silencieux ». Les deux hommes se turent quand ils virent que je faisais mine de pénétrer. Et moi, très tranquillement :

— Au temps pour moi, messieurs, j'ai changé d'idée.

Dubois parut soulagé.

— Alors l'emploi ne vous intéresse pas ?

— Au contraire, j'accepte. Inutile d'expliquer. L'ami Broadbent ici présent m'assure que ce travail n'est pas de nature à me troubler la conscience, et je lui fais confiance. Il m'affirme qu'un acteur lui est nécessaire. Les raisons du producteur ne me regardent pas. Donc j'accepte.

Dubois semblait furieux, mais n'ouvrit pas la bouche.

Je m'attendais à voir Broadbent satisfait. Au lieu de quoi il avait l'air inquiet :

— Bon, fit-il : allons-y donc. Lorenzo, j'ignore pour combien de temps nous allons avoir besoin de vous. Quelques jours sans doute, pas plus. Et pendant cette période, vous ne serez en représentation qu'une heure au plus, en deux ou trois reprises.

— Aucune importance, à condition qu'on me laisse étudier mon rôle... je veux dire mon « imitation »... Mais combien de jours à peu près ? Vous aurez besoin de moi pendant combien de temps approximativement ? Il faut que j'avertisse mon agent.

— Non ! non ! surtout pas ça.

— Très bien ! comme vous voudrez alors. Mais combien de temps, à peu près ? une semaine ?

— Moins que ça... Ou alors, nous sommes flambés.

— Pardon ?

— Peu importe. Est-ce qu'une centaine d'impériaux par jour, cela vous convient ?

J'hésitai. Je me rappelais avec quelle facilité j'avais obtenu mon minimum simplement pour l'aller voir à l'*Eisenhower*... Non ! il fallait faire un geste, à présent :

— Ne parlons pas de ça, voyons. Je n'ai aucune inquiétude à ce propos. Je suis convaincu que vous saurez m'offrir une rétribution en rapport avec la valeur de ma création.

— Très bien... très bien !... Jock, appelle le terrain. Puis appelle Langston et dis-lui que nous commençons tout de suite l'*Opération Mardi-Gras*. Il faut synchroniser avec lui... Par ici Lorenzo. (Il me conduisit dans la salle de bains, il ouvrit un étui, demanda :) Est-ce que ce bazar peut vous être d'une utilité quelconque ?

Le *bazar*, c'était la sorte de trousse qu'on vend, sous le nom de nécessaire de maquillage, aux débutants. Pour un prix exorbitant, du reste.

— Si je comprends, monsieur, lui demandai-je, vous désireriez que je commence tout de suite, ici ? Sans avoir eu le temps d'étudier le rôle ?

— Non. J'aimerais seulement que vous changiez de visage pour le cas, improbable d'ailleurs, où quelqu'un risquerait de vous reconnaître. N'est-ce pas possible ?

— Être reconnu, que voulez-vous, c'est la rançon de la gloire.

— Raison de plus. Arrangez-vous pour changer de physionomie, qu'on admire quelqu'un d'autre que vous, justement.

Je poussai un soupir. Nul doute. Il m'avait tendu ce jouet d'enfant, persuadé que c'étaient bien là mes accessoires professionnels. Ces graisses de couleur bonnes pour des clowns, ces gommes teintées à l'alcool, puantes, cette chevelure-étoupe qui devait avoir été soustraite aux mèches du tapis, dans le salon de la tante Margot... Et pas même un gramme de *Silikoflesh*, pas de brosses électriques, aucun ustensile moderne. Il est vrai qu'un artiste véritable peut faire merveille avec une allumette brûlée, les quelques objets dépareillés qu'on peut trouver dans une cuisine... et son propre génie. Je m'occupai donc de l'éclairage avant de céder à la songerie créatrice.

Parmi les nombreuses manières qui existent de rendre méconnaissable un visage connu, la plus simple est l'utilisation de ce qu'on peut appeler le « détournement d'intérêt ». (L'attention du spectateur est délibérément portée sur autre chose.) Si vous faites endosser un uniforme par une personne donnée, il est peu probable qu'on lui regardera le visage. Est-ce que vous avez regardé la figure du dernier agent de police que vous avez rencontré ? Pourriez-vous l'identifier au cas où vous le rencontreriez en civil ? L'utilisation du

trait caractéristique relève du même principe. Donnez un nez énorme à une personne donnée, ajoutez-y peut-être un peu d'acné rosacée, et l'homme de la rue ouvrira de grands yeux, fasciné par ce nez, et rien d'autre. Le monsieur bien élevé détournera le regard. Mais personne n'aura vu le visage.

J'étais dans l'obligation d'écarter ces manœuvres primitives étant donné que mon employeur souhaitait sans doute qu'on ne me remarquât point du tout. Il ne souhaitait pas qu'on se souvînt de moi en raison d'un trait particulier.

Problème beaucoup plus difficile !

Se mettre en évidence est à la portée du premier venu.

Il faut beaucoup de talent pour passer inaperçu. Il me fallait une figure aussi banale, aussi impossible à se rappeler que la figure véritable de l'immortel Alec Guinness. Hélas ! mes traits aristocratiques sont trop « distingués », trop beaux, hé oui ! et c'est un regrettable handicap pour un acteur de genre. Mon père avait coutume de dire :

« *Larry, tu es sacrement trop joli !* (Et il poursuivait :) si tu ne fiches pas en l'air ce genre nonchalant et que tu ne t'appliques pas à apprendre le métier, je te vois mal parti ; tu es embarqué dans une carrière de jeune premier et tu passeras quinze ans à jouer les jeunes premiers. Convaincu avec ça, et à tort, que tu es un acteur. Et tu finiras vendeur de sucre d'orge dans les couloirs... Il y a deux vices capitaux dans le métier : être idiot et être joli garçon. Tu es les deux à la fois. »

Sur ce, il ôta sa ceinture et se mettait en devoir de me stimuler l'esprit. Parce que papa avait ses idées à lui en matière de psychologie pratique. Il était persuadé, notamment, que le réchauffement du grand fessier au moyen d'une courroie de cuir soulageait la cervelle des jeunes garçons d'un excès de sang. Cette théorie est peut-être sans fondement, mais les résultats parlent en sa faveur. Je n'avais pas encore atteint la quinzième année, qu'au fil de fer détendu je réussissais déjà à me tenir sur la tête, que je savais par cœur des pages et des pages de Shakespeare et de Shaw, et que j'enlevais mon public, simplement en allumant ma cigarette.

Quand Broadbent passa le nez à la porte, j'étais en proie aux affres de la création :

— Seigneur ! s'écria-t-il : quoi ! encore rien de fait ?

Ici, regard froid de votre serviteur :

— J'ai supposé, lui dis-je, que vous désiriez ce que je fais de mieux. Je ne puis tout gâter par une hâte intempestive. Est-ce que vous demanderiez à un cordon bleu d'inventer une sauce sur le dos d'un cheval au galop ?

— Au diable les chevaux. Il s'agit bien de ça. Il vous reste six (deux fois trois) minutes. Si d'ici là vous n'avez rien trouvé, il faudra

tout risquer quand même.

Bien entendu, j'aime mieux disposer de tout mon temps. Mais j'avais doublé papa dans son numéro à transformations : l'*Assassinat de Huey Long* (quinze rôles en sept minutes) et même, j'avais réussi à améliorer son record en gagnant neuf secondes sur son meilleur temps :

— Restez là. Je vous rejoins tout de suite.

Et je me fis la tête de « Benny Grey », l'homme à tout faire incolore qui est aussi le tueur dans *La Maison qui n'a pas de portes*. Deux traits de crayon pour indiquer le découragement, des ailes du nez au bout des lèvres, l'ombre de poches sous les yeux, et le blanc-rose n° 5 de chez Factor par là-dessus. Je l'aurais fait les yeux fermés. « La Maison » avait eu quatre-vingt douze représentations.

Puis je tournai la tête vers Broadbent, et Broadbent en eut le souffle coupé :

— Bon Dieu ! je ne peux pas le croire, finit-il par articuler.

Il fallait rester dans le rôle, aussi le regardai-je, impassible.

Ce que Broadbent ne pouvait pas comprendre ou même imaginer, c'est que le fard et le fond de teint n'étaient même pas nécessaires. C'est plus facile, certes, mais j'en avais usé, d'abord et avant tout, pour ne pas le décevoir. Parce qu'il faisait partie du public et, comme tel, convaincu de ce que le maquillage consiste à se mettre sur la peau de la graisse et de la couleur.

Mais il me regardait toujours :

— Écoutez, souffla-t-il : pourriez-vous me faire quelque chose du même genre à moi ? en deux temps trois mouvements, je veux dire ?

J'allais répondre par la négative. Mais c'était un défi intéressant à relever professionnellement parlant. J'étais tenté de lui donner à entendre que si mon père l'avait pris en main, lui, alors qu'il avait cinq ans, peut-être qu'à l'heure actuelle il pourrait aspirer à vendre de la barbe-à-papa dans un boui-boui banlieusard. Valait mieux pas.

— Vous tenez seulement à ne pas être reconnu ? Lui demandai-je.

— Oui ! oui ! c'est ça. De la peinture sur le nez, un faux-nez ou autre chose.

— Rien à faire, quoi que nous fassions avec le maquillage, vous auriez l'air, toujours, d'un enfant prêt pour le bal costumé. Vous ne savez pas jouer et à votre âge vous n'apprendrez plus jamais. Non ! nous n'allons rien changer à votre visage.

— Bon ! mais avec ce blair que j'ai, vous croyez ?...

— Attention ! tout ce que j'y changerais à ce nez de seigneur, ne ferait qu'attirer l'attention dessus, je vous assure. Je me demande... Est-ce que ça suffit si un de vos amis et connaissances vous voit et se dit : « Tiens ! ce grand gars là-bas, il me rappelle Dak Broadbent. Ce

n'est pas Dak, bien sûr, mais ça lui ressemble bien. » Hein ? qu'en pensez-vous, ça suffirait ?

— Ouais ? je suppose. S'il n'est pas sûr que c'est moi, d'accord. Je suis censé me trouver sur le... Eh bien, je ne suis pas censé être à terre, quoi ! Pour l'instant.

— On va s'arranger pour qu'il ne soit pas sûr que ce soit bien vous. Et pour ça, nous allons vous changer votre démarche. C'est ce que vous avez de plus personnel. Si la démarche ne cadre pas, il ne peut s'agir de vous. Il s'agit de quelqu'un d'autre qui a, lui aussi, les os longs et les épaules larges. Et qui a un peu votre air.

— Ça colle... Alors, vous me montrez comment marcher.

— Non ! vous n'apprendriez jamais. Je vais vous forcer.

— En quoi faisant ?

— Une poignée de cailloux dans le bout de votre chaussure, vous appuyez sur les talons et vous marchez droit. Vous n'aurez plus cette démarche de chat qu'ont les astronauteurs. Je vous colle un morceau de sparadrap en travers des omoplates. Pour vous rappeler d'effacer les épaules. Et ça fait la rue Michel !

— Vous croyez qu'on ne va pas me reconnaître simplement parce que j'ai changé de démarche ?

— C'est certain. On ne saura pas pourquoi on ne vous reconnaît pas, mais le seul fait que l'impression subsiste dans le subconscient suffit. On ne l'analyse pas. Elle est hors d'atteinte du doute. Mais vous avez raison, je vous ferai aussi un petit quelque chose au visage, histoire de vous mettre à votre aise. Quoique ce ne soit pas utile.

Nous regagnâmes la pièce à vivre. Je faisais toujours mon Benny Grey. Quand on commence un rôle, il faut ensuite un effort conscient de volonté pour l'abandonner. Dubois était au téléphone. Il leva la tête, me vit, sortit du « silencieux », demanda :

— Qui est-ce ? où a passé l'acteur ?

Un regard avait suffi. Après on s'occupe d'autre chose. Benny Grey est si insignifiant.

— Quel acteur ? demandai-je avec le ton inexpressif de Benny.

Broadbent avait éclaté de rire :

— Et tu prétendais qu'il ne savait pas jouer !... Ça colle. On part dans quatre minutes, Lorenzo ; on va voir combien il faut de temps pour m'arranger ça, Lorenzo.

Dak avait ôté son soulier gauche, défait son vêtement et soulevé sa chemise, quand l'ampoule s'éteignit au-dessus de la porte en même temps que retentissait le couineur. Broadbent fronça du sourcil :

— Tu attends quelqu'un, Jock ?

— C'est probablement Langston, répondit Dubois, se dirigeant vers l'entrée : il a dit qu'il ferait son possible pour passer avant notre départ d'ici...

— Ce n'est peut-être pas lui, c'est peut-être...

Je ne devais jamais savoir qui Broadbent voulait désigner. Dubois avait fait glisser le panneau et, plus semblable que jamais à un champignon de cauchemar, s'encadrait dans le chambranle un Martien.

Agonie de cette seconde où je ne vois plus rien que ce Martien ! Je ne distingue même pas, derrière lui, un humain. Je ne remarque même pas la baguette de vie et de mort au creux du pseudopode de notre visiteur insolite.

Puis le Martien fait son entrée. L'homme derrière lui avance également.

— Bonjour, monsieur, grinça le Martien, on s'en va en promenade ?

Le dégoût m'annihilait. Dak s'empêtrait dans son demi-déshabillé. Seul le petit Jock Dubois réagit. Il s'était jeté sur la baguette de vie et de mort. Droit dessus. Sans essayer d'y échapper. Avant même de toucher terre, il n'était déjà plus, percé d'un trou où l'on aurait pu introduire le poing. Et le pseudopode s'étirait comme du caramel, s'étirait, puis cédait à la base du cou du monstre. Et le pauvre Jock retenait toujours la baguette entre ses bras croisés. Obligé de s'écarter, l'homme qui avait suivi la créature puante au lieu de tirer d'abord sur Dak et puis sur moi, gaspilla son premier coup sur Jock, déjà mort ; quant au second, il n'en eut pas le temps. Dak lui avait adroitement tiré dans la tête. Alors que je ne m'étais même pas rendu compte qu'il était armé.

Privé de son arme, le Martien ne tenta même pas de s'échapper. Dak s'approcha de lui :

— Ah ! Rrringriil, dit-il, je vous vois.

— Je vous vois moi aussi, capitaine Dak Broadbent, grinça le Martien : vous avertirez mon Nid ?

— Je l'avertirai, Rrringriil.

— Je vous remercie, capitaine Dak Broadbent.

Dak tendit son doigt long et pointu, il l'introduisit sous l'œil le plus proche, le poussant jusqu'au bout. Puis le retira et son doigt était couvert d'un pus verdâtre. Les pseudopodes de la créature désormais sans vie se rétractèrent vers le tronc, mais le champignon restait debout, ferme sur sa base. Dak courut se laver les mains. Et moi je restai là où j'étais, vif à peu près comme feu Rrringriil. Dak revint, s'essuyant les doigts dans sa chemise :

— Il va falloir nettoyer tout ça. Et on n'a pas le temps.

A l'entendre, on aurait pu croire qu'il s'agissait de vin renversé.

J'essayai de traduire par une seule phrase encombrée que je ne voulais rien avoir à faire dans tout ça ; qu'il fallait appeler les flics ; que je voulais ne pas me trouver là lors de l'arrivée de ces derniers ;

qu'il savait certainement ce qu'il pouvait faire de son histoire idiote d'imitation de personnages vivants ; et que j'avais bien l'intention, pour moi, de me faire éclore une paire d'ailes et de m'envoler par la fenêtre... Dak écarta tout ce que j'aurais pu dire :

— Ne vous énervez pas, Lorenzo, me dit-il. Nous avons déjà une minute de retard. Aidez-moi à porter les cadavres dans la salle de bains.

— Seigneur ! Si on fermait simplement l'appartement et qu'on parte au galop ? Il se peut très bien qu'on ne nous retrouve jamais.

— Sans doute. Puisqu'aucun de nous deux ne devrait se trouver ici. Mais si nous partons, ils vont voir que Rringriil a tué Jock, et ça, c'est impossible. Pas possible maintenant. Non !

— Ah ?

— Nous ne pouvons pas permettre qu'un article paraisse où on parle d'un Martien qui tue un homme. Par conséquent, assez causé, et au travail !

J'obéis. Il me reconfortait de penser que « Benny Grey » avait appartenu à la pire espèce des assassins sadiques et qu'il avait pris plaisir à couper ses victimes en pièces. Donc, je laissai « Benny Grey » traîner les deux corps dans la salle de bains. Cependant que Dak se saisissait de la baguette mortelle et s'en servait pour réduire Rringriil en morceaux de dimension convenable. Comme la première coupure avait été soigneusement localisée en dessous du niveau de la boîte crânienne, le travail n'était pas trop sale. Impossible de l'aider quand même ! Il me semblait qu'un Martien mort puait encore plus qu'un Martien vivant.

Les oubliettes se trouvaient sous un panneau de la salle de bains, derrière le bidet. Si elles n'avaient pas été indiquées par le trèfle radioactif habituel, nous ne les aurions jamais découvertes. Une fois passés les restes de Rringriil (j'avais réussi à rassembler suffisamment de courage pour aider Dak), il fallait encore se débarrasser des deux corps humains, après les avoir découpés, à l'aide du bâton de vie et de mort, et en travaillant à l'intérieur de la baignoire, bien entendu.

Extraordinaire ce qu'un corps contient de sang ! Pendant toute l'opération, l'eau coulait. Mais ce n'était pas commode pour autant. Et quand Dak se trouva devant les restes du pauvre Jock, simplement, il n'était plus à la hauteur. Je l'écartai plutôt que de le laisser se couper les doigts. Et Benny Grey prit la relève. Quand j'en eus terminé et qu'il ne resta même pas trace de l'existence de ces deux hommes et du monstre, je rinçai soigneusement la baignoire et me relevai.

A la porte, Dak paraissait en parfaite possession de son sang-froid :

— J'ai vérifié par terre, m'expliqua-t-il : c'est propre. Je suppose qu'un criminologiste convenablement équipé réussirait à reconstituer

ce qui s'est passé. Mais nous partons de l'hypothèse que personne ne soupçonnera rien. Il faut partir. Il faut que nous nous arrangements pour regagner treize minutes d'une manière ou d'une autre. Venez.

J'avais passé le stade où l'on demande où et pourquoi ?

— Mais les souliers ?

Il secoua la tête :

— Ça nous retarderait. A l'heure qu'il est, la vitesse est plus importante que la sécurité.

— Je m'en remets à vous, lui dis-je.

— Peut-être qu'il y en a d'autres aux alentours, reprenait déjà Dak Broadbent : si c'est le cas, tirez le premier. On ne peut rien faire d'autre.

Il portait la baguette de vie et de mort sous son manteau.

— Vous voulez dire les Martiens, n'est-ce pas ?

— Les Martiens ou les humains. Ou un mélange des deux.

— Dak, est-ce que Rringriil était un de ces quatre installés au *Mañana* ?

— Bien entendu. Sans quoi, pourquoi est-ce que je me serais donné la peine de sortir par chez Robinson et de vous faire venir ici ? Ou bien ils vous ont filé, ou alors ils m'ont filé moi. Et vous ne l'avez pas reconnu ?

— Ciel, non ! Pour moi, tous ces monstres se ressemblent.

— Et eux, ils disent que nous nous ressemblons tous. Ces quatre-là, c'étaient : Rringriil et son frère d'alliance Rringlath, plus deux autres de son Nid, mais issus de lignes divergentes. Mais suffit. Si vous apercevez un Martien, vous tirez. Vous avez bien l'autre arme ?

— D'accord. Écoutez, Dak, je ne sais pas au juste de quoi il s'agit. Mais tant qu'ils sont contre nous, je suis avec vous. Je déteste les Martiens.

Il eut l'air scandalisé :

— Lorenzo, vous ne savez pas ce que vous dites. Nous ne combattons pas les Martiens, mais ceux-là sont des renégats.

— Eh ben !

— Oui ! il y a un tas de bons Martiens. Ils sont presque tous bons. Et même ce Rringriil n'était pas le mauvais cheval. D'un certain point de vue. J'ai joué de bien bonnes parties d'échecs avec lui.

— Très bien, dans ce cas...

— La ferme, Lorenzo. Vous y êtes jusqu'au cou. Allons, au pas de gymnastique jusqu'au tube chasseur. Je couvre vos arrières.

Je l'avais fermée. J'y étais jusqu'au cou. Il n'y avait rien à répondre à ça.

Lorsque nous atteignîmes l'étage inférieur et les tubes express, une capsule à deux voyageurs se trouvait justement libre. Dak m'y enfourna avec une telle rapidité que je n'eus même pas le temps de

voir la combinaison qu'il formait. Mais je fus à peine surpris quand, la pression ayant cessé de me peser sur la poitrine, je vis briller l'inscription : *Astroport de Jefferson, Tout le Monde descend.*

D'ailleurs, cela m'était bien égal, à condition que ce fût aussi loin que possible de l'*Hôtel Eisenhower*. Les quelques minutes que nous avions passées dans le tube pneumatique m'avaient suffi pour tracer un plan, provisoire, hypothétique, sujet à modifications sans avertissement préalable, qui pouvait se résumer comme suit :

ME PERDRE.

Le matin même, j'aurais trouvé l'exécution difficile. Dans notre univers, un homme sans argent est aussi impuissant qu'un nouveau-né. Mais avec cent machins au fond de la poche, je pouvais aller vite et loin. Je ne me sentais aucune obligation à l'égard de Dak Broadbent. Pour des raisons à lui, et non à moi, il avait failli me faire tuer. Après quoi il m'avait précipité dans une autre sale histoire qui consistait à maquiller un crime ou plutôt plusieurs crimes, et transformé en fugitif. Puisque nous avions, au moins pour l'instant, échappé à la police, à présent, simplement en laissant tomber Broadbent, je devais pouvoir oublier tout cela, et le mettre de côté comme une sorte de cauchemar. Il était tout à fait improbable que je fusse compromis dans cette affaire, au cas où elle éclaterait. Il est heureux qu'un gentleman porte des gants. Et moi, je n'avais enlevé les miens que le temps de faire ma tête, puis, pour procéder à cette sinistre remise en ordre de l'appartement.

En dehors de cette poussée de chaleur et d'héroïsme d'adolescent dont j'avais ressenti l'atteinte au moment où j'avais cru comprendre que Dak combattait les Martiens, ses machinations ne m'intéressaient pas. Et la sympathie éprouvée avait disparu quand j'avais découvert qu'il aimait les Martiens, « en général ». Sa proposition de doublage, je ne voulais pas y toucher même du bout d'une perche de trois mètres cinquante. Broadbent au diable ! Tout ce que je demandais à la vie, c'était assez d'argent pour nouer les deux bouts, et l'occasion de pratiquer mon art. Toutes ces bêtises de gendarme et voleur me laissaient froid. Au mieux, cela fait de l'assez mauvais théâtre.

L'astroport de Jefferson me parut être du cousu main pour la réalisation de mon petit projet. Avec la foule et l'embarras, et dans la toile d'araignée des tubes-express, si Dak me perdait du regard pendant une demi-seconde, je serais déjà à mi-route d'Omaha. Pendant quelques semaines je me ferais oublier, après quoi je reprendrais contact avec mon agent pour savoir si une enquête avait eu lieu à mon sujet, entre-temps.

Dak veilla à me faire sortir de la capsule à son côté, sans quoi j'eusse claqué la portière et je fusse parti tout de suite dans une autre

direction. Je faisais mine de ne rien voir, je le suivais comme un petit chien suit son maître, tandis que nous regagnions la surface, pour sortir dans le hall principal entre le bureau de la *Pan American* et celui des *American Skylines*. A l'étage de la Salle d'Attente, Dak se dirigea droit sur *Diana Limited*. Je pensai qu'il allait réserver nos places pour la navette lunaire. Comment comptait-il m'introduire à bord sans passeport ni certificat de vaccination ? Il ne fallait pas me le demander. Mais je le savais garçon de ressource. J'avais décidé de m'évanouir parmi les meubles au moment où il tirerait son portefeuille de sa poche. Car il y a un moment où l'homme qui compte son argent a l'œil et l'attention entièrement occupés. On dispose alors d'au moins quelques secondes.

Mais nous laissâmes derrière nous la *Diana* et entrâmes sous une voûte marquée « Cabines Privées ». Murs blancs, personne en vue. J'avais laissé filer la chance :

— Hé, Dak, demandai-je ; alors, on s'envole ?

— Mais bien sûr.

— Vous êtes complètement fou, Dak ? Je n'ai pas de papiers. Je n'ai même pas une carte de touriste pour la Lune.

— Vous n'en aurez pas besoin.

— Et s'ils m'arrêtent à l'*Émigration* ? Il va y avoir un gros costaud de policier qui va me poser des questions.

Une main de la dimension d'un chat se referma sur mon biceps :

— Ne perdons pas de temps. Pourquoi voulez-vous passer par l'*Émigration* alors qu'officiellement vous ne partez pas ? Et pourquoi y passerais-je moi, alors qu'officiellement je ne suis jamais arrivé ici ? Allons, pas de gymnastique ! vieux frère !

J'ai du muscle, je ne suis pas un enfant. Mais je me sentais dans la situation du voyageur que le policier-robot tire hors de la zone dangereuse où il s'est imprudemment avancé. Je lus « ÉQUIPAGES » et fis une tentative désespérée :

— Une seconde, s'il vous plaît, Dak, il faut que j'aille voir quelqu'un. Un ennui de plomberie.

Il sourit :

— Ah ! oui ! vraiment ! Vous y êtes allé juste avant de quitter l'hôtel.

(Et pas question de ralentir l'allure ou de me lâcher.)

— Oui ! bien sûr, Dak, mais je souffre du rein.

— Lorenzo, mon vieux, je diagnostiquerais plutôt un accès aigu de trouille verte. Mais ne vous pressez pas. Je vais vous dire ce que j'ai envie de faire. Vous voyez le flic qui est là-bas, n'est-ce pas ?

Je le voyais en effet, cet agent, assis au bout du corridor, penché en arrière, les pieds sur la table.

— Oui ! eh bien, soudain, j'ai une crise de conscience. J'éprouve

le besoin de me confesser. De confesser la manière dont vous avez tué ce voyageur venant de Mars, ainsi que deux citoyens de la ville. Il faut que je raconte comment vous m'avez obligé, sous la menace, à vous aider. Et comment nous avons fait disparaître les cadavres. Il y a aussi...

— Vous êtes complètement fou, non ?

— C'est vrai, fou d'angoisse, fou de remords, ô mon cher compagnon de bord.

— Mais vous n'avez rien contre moi ?

— Ah bon, voilà autre chose ! Je pense que mon histoire est plus convaincante que la vôtre. Je sais de quoi il retourne et vous en ignorez tout. D'autre part, je sais tout sur votre compte, et vous ignorez tout sur le mien. Ainsi par exemple...

Ici quelques détails concernant mon passé dont j'eusse juré, un instant auparavant, qu'ils étaient enterrés et oubliés. Eh bien, oui ! je connaissais un certain nombre de tours utiles dans les soirées uniquement masculines, pas du tout destinés aux familles nombreuses. Et alors ? Il faut bien qu'un homme mange, non ? Pour ce qui est de Bebe, c'était déloyal d'en faire état. Comment pouvais-je savoir son âge ? Quant à cette note d'hôtel, s'il est vrai que la grivèlerie à Miami est réprimée aussi sévèrement qu'ailleurs le vol à main armée, il y a là une attitude des plus provinciales et j'eusse payé si je ne m'étais pas trouvé sans argent. Quant à ce regrettable incident de Seattle... eh bien, je veux dire que Dak, bien qu'il connût un nombre surprenant de choses sur mon passé, était fâcheusement partial au sujet de presque toutes. Pourtant...

— Ainsi donc, poursuivait-il : allons droit jusqu'à ce gendarme et passons aux aveux, l'un et l'autre. Je suis prêt à parier à sept contre deux pour savoir qui de nous deux obtiendra le premier la liberté sous caution.

Tellement que nous laissâmes l'agent derrière nous. Et que Dak prit deux cartes dans sa poche, marquées l'une et l'autre :

SAUF-CONDUIT
PERMIS DE SÉJOUR
CABINE K127

qu'il introduisit dans la machine à pointer, cependant que s'allumait un transparent qui indiquait la voiture à prendre, niveau supérieur Code King 127. Les grilles s'ouvrirent, se refermèrent derrière nous, cependant qu'une voix enregistrée s'élevait : *« Surveillez vos pas, s'il vous plaît, et attention à la mise en garde antiradiations. La Compagnie décline toute responsabilité pour les accidents se produisant une fois passée l'enceinte. »*

Mais quand nous fûmes à l'intérieur de la voiture, Dak ne suivit pas le code indiqué. La petite voiture tourna sur elle-même, trouva une piste, et nous nous enfonçâmes sous terre. Peu m'importait. J'avais dépassé le stade du souci.

Quand nous posâmes pied à terre, la petite voiture retourna d'où elle venait. Devant moi, une échelle, qui, là-haut, disparaissait dans le plafond d'acier. Dak m'avertit :

— Allez, montez !

En haut, dans le trou d'écouille, une inscription :

DANGER RADIOACTIF :

TEMPS MAXIMUM : 13 SECONDES

Cela me retint.

Je ne nourris pas d'intérêt particulier pour ma progéniture éventuelle, mais je ne suis pas un imbécile. Dak sourit et dit :

— Vous avez votre culotte de plomb, n'est-ce pas ? Ouvrez, traversez d'un seul coup, puis montez sans respirer de l'échelle dans le navire. Si vous ne vous arrêtez pas pour vous gratter, vous y arriverez avec au moins trois secondes de mieux.

Le navire à fusée paraissait de dimensions exiguës. Du moins le poste de commande était à l'étroit. Pour l'extérieur, je ne devais pas le voir. Je n'avais jamais visité que l'*Évangéline* et le *Gabriel*, tous deux appartenant à la navette lunaire, l'année où très imprudemment j'avais accepté un engagement sur notre satellite, en association. Imprudent ! Notre imprésario était persuadé qu'un spectacle de jonglerie, corde raide et acrobatie, réussirait en pays lunaire. C'était exact. A ceci près qu'on avait négligé de prévoir des répétitions qui nous eussent permis de nous adapter à la gravité plus faible que sur Terre. Il me fallut profiter de la *Loi Portant Code de l'Assistance Obligatoire aux Voyageurs Victimes du Hasard des Voyages* afin de me faire rapatrier. J'y perdis tout mon bagage.

Dans le poste, il y avait deux hommes. L'un, étendu sur l'une des trois couchettes, s'amusait avec les cadrans du tableau de bord. L'autre chipotait avec un tournevis. Le premier me regarda sans rien dire.

— Qu'est-ce qu'il est arrivé à Jock ? demanda le second, inquiet.

— Pas le temps, répondit Dak. Est-ce que tu as fait le nécessaire pour que la masse soit compensée ?

— Oui, oui !

— Red, le plein est fait ? La liaison aussi ?

— J'ai vérifié toutes les deux minutes. Et la Tour donne moins quarante et... euh ! sept secondes.

— Alors, sors de là ! Fous le camp de cette banquette. Tu vas me faire rater le dur.

Red se leva sans hâte, et Dak s'installa sur la banquette. Le second de ceux que nous avions dérangés me poussa sur la couchette du co-pilote, où il me ligatura une ceinture de sécurité en travers de la poitrine. Après quoi, il fit demi-tour et disparut dans le tube de sortie. Red le suivait. Mais il revint sur ses pas, pour crier :

— *Les billets, s'il vous plaît !*

— Zut alors !

Dak, ayant desserré une ceinture de sécurité, fouilla au fond d'une poche dont il réussit à extraire les deux permis qui nous avaient servi à nous introduire à bord. Il les tendit à Red.

— Merci, m'sieurs, dames, dit Red. Je vous retrouve à l'église. Du vent dans les turbines. Bon atterrissage, ékcétéra, ékcétéra.

Et Red disparut avec indolence et légèreté. Bruits du verrouillage pneumatique. Mes oreilles se mettent à sonner. Dak n'a pas le temps de répondre à Red. Il vérifie son tableau de bord, procède à de menues modifications :

— Vingt et une secondes, dit-il, il n'y aura pas d'à-coup. Attention à vos bras. Rentrez-les. Et surtout, détendez-vous. Je vais vous faire un de ces départs aux petits oignons, que vous m'en direz des nouvelles.

Je suis ses instructions, à la lettre.

Puis j'attends pendant des heures et des heures, dans la tension croissante des levers de rideau.

Pour finir, je l'appelle :

— Dak ?

— La ferme !

— Une petite chose seulement : où allons-nous ?

— Mars.

Le pouce de Dak Broadbent s'enfonce sur le bouton rouge, et je tombe dans le noir.

2

Qu'est-ce qu'il y a de si drôle vraiment dans le mal d'espace ?

Ces lourdauds à l'estomac en acier fondu n'hésitent jamais à rire. Je parierais bien qu'ils s'esclafferaient si grand-mère se cassait les deux jambes.

Dès que nous cessâmes d'avancer au moyen des fusées pour nous permettre de tomber en chute libre, naturellement, j'eus le mal d'espace. Mais j'en sortis assez rapidement grâce à mon estomac vide. (Je n'avais rien avalé, pratiquement, depuis le petit déjeuner.) Et pour le restant de l'éternité du même voyage, je fus, simplement, horriblement mal à mon aise. Il nous fallut cent trois minutes pour réussir notre *rendez-vous*, ce qui équivaut à peu près à mille années de purgatoire pour un cochon de terrien de mon espèce.

Quand même, il faut dire à la décharge de Dak Broadbent qu'il ne fit même pas mine de rire. Dak était un professionnel. Et il traitait mes réactions naturelles avec les bonnes manières impersonnelles d'une hôtesse de l'Air. (Rien à voir avec ces abrutis, avec ces bavards et ces grandes gueules qui s'inscrivent sur la liste des passagers de la Navette Lunaire. Je serais le gouvernement que je disperserais ces personnes de solide bonne santé à mi-orbite, pour mieux leur permettre de se crever de rire dans le vide.)

Malgré la tempête sous mon crâne et le millier de questions que je brûlais de poser, nous avions presque réussi notre *rendez-vous* avec le vaisseau-torche, stationné dans l'orbite terrestre, avant que je pusse reprendre un intérêt quelconque pour quoi que ce fût. Je suppose que si l'on venait annoncer à une victime du mal d'espace sa condamnation à mort pour le lendemain à l'aube, il se contenterait de répondre :

« Oui ! Auriez-vous l'obligeance de me passer le sac de papier là-bas. »

Bientôt je fus assez remis pour prendre un intérêt mitigé à la continuation de l'existence au lieu de désirer mourir, de tout mon cœur. Dak était occupé presque tout le temps, au *communicator*.

Apparemment, il était branché sur un train d'ondes extrêmement serré, étant donné qu'il déplaçait continuellement le contrôle directionnel à la façon d'un mitrailleur qui suit un objectif très mobile. Je n'entendais pas ce qu'il disait et je ne pouvais lire sur ses lèvres, car il gardait la figure enfoncée dans la boîte à borborygmes. Mais je suppose qu'il prenait contact avec le navire aérien que nous devons rencontrer.

Enfin, il écarta le poste et alluma une cigarette. J'eus toutes les peines du monde à ne pas céder à la nausée que la simple vue du tabac provoquait chez moi, et je lui demandai quand même :

— Dak, vous ne croyez pas qu'il serait temps de me mettre au courant ?

— On aura tout le temps en allant à Mars, non ?

— Et puis zut pour votre manière de faire le supérieur... Et d'abord, moi, je n'ai pas la moindre envie d'y aller, à Mars. Je n'aurais jamais pensé à vous écouter me faire des offres d'engagement si j'avais su que cela devait se passer dans Mars.

— Qu'à cela ne tienne ! Vous n'êtes pas forcé d'accepter.

— Comment ?

— Mais oui ! Vous avez le verrouillage juste dans votre dos. Vous ouvrez, et vous prenez la route ! Et ne claquez pas la porte en sortant.

Je haussai des épaules. Mais il poursuivit :

— De toute manière, si vous ne voulez pas fréquenter les espaces intersidéraux, ce qu'il y a de plus simple est de venir jusqu'à Mars. Je m'arrangerai pour que vous reveniez à terre. Le *Ya Moyen* (c'est le nom de cette chiotte-ci) va prendre contact d'ici peu avec le *Roi des Cloches*, ça c'est le bateau-torche à super accélération. Environ dix-sept secondes et un clin d'œil de moustique après l'instant où nous aurons pris le contact avec le *Roi des Cloches*, nous fonçons à tout berzingue à destination de la grande planète. Parce que nous devons y être pour mercredi.

Je répondis avec l'entêtement agressif des malades :

— Rien à faire, vous ne me posséderez pas, je ne vais pas à Mars. Je ne quitte pas cet engin où je suis. Il faudra bien qu'on le fasse retourner à terre, non ? Je vous dis que vous ne m'aurez pas.

— C'est juste. Le *Ya Moyen*, en effet, regagnera terre... Seulement vous ne serez plus à bord. Les trois gaziers qui sont censés se trouver dans ce navire-ci, conformément aux rôles de Port-Jefferson, sont en réalité à bord du *Roi des Cloches*, à l'heure qu'il est. Vous vous êtes sans doute rendu compte que c'est un appareil à trois hommes. Je crains fort qu'on vous cherche des ennuis si vous prétendez garder une place qui n'est pas à vous. Et puis autre chose, comment vous arrangerez-vous avec l'Immigration ?

— M'est égal. Veux pas le savoir. Je serai à terre.

— A terre et en cabane. Accusé d'à peu près tout ce qui existe, depuis l'usurpation d'état civil, le défaut de carte d'identité d'étranger et l'entrée sans visa sur un territoire non métropolitain, jusqu'au trafic des stupéfiants. Alors qu'est-ce qui se passe ? Comme on vous a, au mieux, soupçonné de contrebande, on vous conduit dans une arrière-salle bien tranquille où on vous fait une piqûre sous le globe oculaire, histoire de connaître un peu le fond de votre pensée. Ils savent les questions qu'il faut poser. Et vous, vous êtes bien forcé de répondre. Pour ce qui est de me mettre dans le bain, rien à faire. Le brave Dak Broadbent n'est pas revenu sur terre depuis un bon bout de temps déjà ! Officiel ! Avec témoins impossibles à récuser à l'appui !

J'y réfléchis, malade à la fois du mal d'espace et des effets de la peur :

— Alors, comme ça, vous voulez me donner aux flics, espèce d'ignoble espèce de...

J'en restai là par défaut d'injures adéquates.

— Pas question de ça, ma vieille. Bien sûr, je suis parfaitement capable de vous arracher un peu le bras et de vous faire croire que j'appelle ces messieurs de la Maison je t'arquepinces, mais jamais je ne ferais ça. Par exemple, Rrringlath, vous savez, le « frère-conjugué » de Rrringriil, lui, sait à quoi s'en tenir sur cette porte derrière laquelle l'autre a disparu. Et lui, il donnera un tuyau à la maréchaussée. « Frère-Conjugué », c'est un degré de parenté que nous ne comprendrons jamais tant que nous ne nous reproduirons pas par scissiparité.

Peu m'importait de savoir si les Martiens se reproduisaient comme les lapins ou si la cigogne les apportait là où il fallait dans un petit sac rose.

Mais de la façon dont il me présentait ça, je ne pourrais jamais revenir sur terre. Je le lui dis.

Il branla du chef :

— Allons donc ! Laissez-moi faire et nous vous ramènerons aussi proprement et sans fracas qu'au voyage-aller. Le cas échéant, on peut toujours vous donner un sauf-conduit qui explique qu'on vous a retenu à bord au cours des dernières secondes avant l'envol pour une réparation. On vous refile un bleu de travail taché de graisse et la boîte à outils pour faire vrai. Un acteur comme vous, sûrement, est de taille à jouer le rôle d'un mécano pendant quelques minutes, non ?

— Ça ne fait pas de question. Mais...

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut. Plus de discussion, l'affaire est champêtre ! Restez avec le vieux P^r Broadbent et il vous tirera d'ennui. Nous avons roulé dans la farine une douzaine de membres du Syndicat pour mettre au point cette petite plaisanterie qui consiste à

me faire regagner terre, puis à nous faire repartir vous et moi pour le présent voyage. Tour des plus ordinaires. On peut recommencer. Mais je vous dis une chose : sans l'appui de *voyageurs*, oui, *voyageurs*, c'est comme ça que nous nous appelons quand nous parlons de nous-mêmes, vous pouvez toujours essayer. Rien à faire. Pas l'ombre d'une chance. Vous comprenez, n'importe quel *voyageur* est libre-échangiste dans le fond de son cœur. Libre-échangiste ou fraudeur, comme vous le préférerez. L'art du contrebandier étant ce qu'il est, nous sommes, tous autant que nous sommes, toujours prêts à donner un coup de main ou d'épaule aux copains. Nous sommes tous disposés à aider les camarades en train de jouer des tours pas méchants aux gardes-ports. Ce qu'il y a, c'est que celui qui n'appartient pas à la confrérie ne bénéficie pas (en règle générale) de cette sorte d'entraide.

Je fis un effort surhumain en vue d'oublier que j'avais mal au cœur, un effort non moins sérieux pour me forcer à réfléchir :

— Dak, lui demandai-je, s'agit-il d'une affaire de contrebande ? Parce que s'il...

— Mais non, pas de contrebande, à part que nous vous passons en contrebande, *vous*.

— Je voulais justement vous dire que, personnellement, je n'estime pas que la contrebande soit un crime.

— Mais naturellement que non. Ce n'est un crime que pour ceux qui s'enrichissent en nous empêchant d'agrandir nos petites affaires... Non ! Je ne vous ai pas menti. Il s'agit principalement et uniquement d'un travail de « doublage », Lorenzo, et vous êtes bien l'homme qu'il nous faut. Ce n'est pas par hasard si nous nous sommes rencontrés dans ce bistrot. La filature durait depuis deux jours. Oui ! dès que j'ai mis pied sur le plancher des vaches, je suis allé à votre rencontre... Ce dont j'aimerais être assuré, par exemple, c'est que notre honorable antagoniste me suivait, moi, et non pas vous.

— Pourquoi ?

— Eh bien, voilà, s'ils me suivaient, moi, c'est qu'ils voulaient découvrir ce que je mettais au point. Parfait. La guerre était déjà déclarée entre nous. Mais s'ils vous surveillaient *vous*, cela signifierait qu'ils savaient que je cherchais un acteur pouvant jouer un certain rôle.

— Comment pouvaient-ils le savoir sans que vous leur ayez dit ?

— Lorenzo, il s'agit d'une énorme affaire. Énorme, vous m'entendez ? Moi-même, je n'en vois qu'une partie seulement. Et moins vous en saurez, tant qu'il ne sera pas indispensable que vous en sachiez plus, mieux ce sera pour vous. Je peux toutefois vous dire encore ceci : un ensemble donné de caractéristiques personnelles a été introduit dans le grand cerveau électronique du Bureau de Recensement Systématique de La Haye, et comparé aux

caractéristiques des principaux acteurs de sexe masculin du monde entier. Cela a été fait aussi discrètement que possible. Mais il n'est pas impossible que quelqu'un ait deviné. Et puis parlé. Le signalement donné permet évidemment d'identifier en même temps le modèle à imiter et l'acteur qui l'imiterait. Vu qu'il s'agit d'un travail parfait.

— Très bien, et l'oracle électronique vous a dit que j'étais l'homme qu'il vous fallait ?

— A peu près. Il y a eu vous, et un autre encore.

C'était le moment de rester muet comme une carpe dans mon coin. Mais comment aurais-je pu le faire, même si mon existence en eût dépendu ? Ce qui dans un certain sens était le cas. Non ! Il me fallait, à tout prix, connaître le nom de l'autre acteur, de celui que l'on croyait assez doué pour tenir un rôle pour lequel mes talents particuliers étaient nécessaires.

Dak me dévisagea. Je le vis hésiter :

— Mmmmh ! fit-il, un certain Orson Trowbridge ; je ne sais pas si vous connaissez ?

— Voyons ! cet acteur de banlieue ! ce comédien de village !

J'étais dans une telle rage que, pour un instant, j'en oubliais que j'avais le mal d'espace.

— Ah ! répondit Dak, on dit que c'est un très bon acteur.

Le moyen de ne pas être indigné à l'idée qu'on pouvait aller jusqu'à songer seulement à ce lourdaud, ce paysan, cette nouille et ce cabotin de Trowbridge pour un rôle qu'on m'avait proposé !

... « ce tourneur de ronds de jambe... ce bavasseur »... Mais il fallait se retenir. Il était plus digne d'ignorer un confrère de ce genre. Confrère, si j'ose dire. Ce serin, assez stupidement fat pour embrasser son propre pouce au lieu de baiser la main de sa partenaire, ce narcissiste, ce poseur affecté, comment serait-il capable de *vivre* un rôle, de le *sentir* ?

Oui ! ce déclamateur, et ce saboteur, par ses déclamations et son sabotage, précisément, avait fait fortune alors que de vrais artistes mouraient de faim. Eh oui !

— Non ! je ne sais vraiment pas comment il se fait que vous ayez même pu penser seulement à lui ?

— Eh bien, nous l'avons éliminé. Il est lié par un contrat de longue durée qui aurait rendu suspecte son absence soudaine. Bonne affaire pour nous que vous vous soyez trouvé, vous, euh ! en vacances, à ce moment-là ! Dès que j'ai été sûr de votre accord, j'ai fait rappeler par Jock l'équipe envoyée auprès de Trowbridge.

— Ah ! j'aime mieux ça !

— Attendez, Lorenzo, attendez ! Mettons cartes sur table, voulez-vous ? Pendant que vous étiez en train de tout foutre en l'air, j'ai sonné le *Roi des Cloches* pour leur demander de faire suivre le

message et faire reprendre les pourparlers avec Trowbridge.

— Comment !...

— C'est votre faute, votre faute exclusivement, camarade. Vous imaginez un garçon qui aurait signé un contrat pour atteindre Ganymède et qui se sentirait mal à cette idée, après avoir signé, et puis qui ferait une tentative d'évasion pendant qu'on chargerait le navire ? Vous avez accepté le travail que je vous proposais. Pas de « si », de « et », de « mais ». Oui ! Quelques minutes après, patatras, il y a de l'eau dans le gaz. Et vous perdez la tête. Un peu plus tard vous cherchez à vous défiler. Sans compter qu'il n'y a même pas un quart d'heure de ça, vous pleuriez toutes les larmes de votre corps pour qu'on vous rapatrie sur terre. Il est possible que vous soyez meilleur acteur que Trowbridge. Allez savoir ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous avons besoin d'un homme qui ne nous fasse pas faux-bond ; dont nous puissions être sûrs que, le moment venu, il ne perde pas son sang-froid. Je crois comprendre que Trowbridge est cette sorte d'homme. Si bien que, si nous pouvons le faire signer, nous le prenons à votre place. Nous vous payons. Nous ne vous disons rien. Et on vous renvoie. Compris ?

Si je comprenais !

Dak ne m'avait pas dit la chose telle que je me la disais à moi-même. Mais il m'avait accusé, ni plus ni moins, de lâcher la troupe. Et mon amertume venait de ce qu'il avait raison de m'accuser. Je n'étais pas en colère. J'avais honte. Idiot, j'avais été idiot de signer un contrat sans en savoir davantage sur ce qu'on me demandait. Mais le fait était là, j'avais accepté de jouer le rôle sans condition ni clause restrictive. Et à présent, voilà que je voulais me défiler comme un amateur qui a le trac !

Le plus vieil axiome du métier est : « *le Rideau doit se lever* ». Sans doute est-il dépourvu de vérité philosophique. Mais les choses qui font vivre l'humanité sont rarement sujettes à la démonstration logique. Mon père avait cru à cette vérité. Je l'avais vu jouer deux actes entiers avec l'appendice éclaté, et il avait attendu le baisser du rideau et la fin des applaudissements avant de se laisser emmener à l'hôpital. Je le voyais devant moi, méprisant pour l'acteur que j'étais qui avait laissé tomber son public.

— Dak, dis-je avec humilité, je regrette. J'ai eu tort.

— Vous ferez le travail ?

— Oui, répondis-je. (Mais soudain, je me rappelai un facteur qui me rendrait le rôle aussi impossible à jouer que celui de Blanche-Neige) C'est-à-dire... je veux bien, je le désire, mais...

— Quoi, encore votre caractère impossible ?

— Non ! ce n'est pas ça. Mais si je comprends bien, Dak, cela se passe sur Mars, n'est-ce pas, et il doit y avoir des Martiens tout

autour ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, à Mars, voyons ?

— C'est justement, Dak, c'est que je ne supporte pas les Martiens. Ils me donnent la chair de poule. J'aurais beau faire de mon mieux et vouloir de toute ma volonté, je peux très bien sortir du rôle à cause de ça.

— Si c'est tout ce qui vous inquiète, n'y pensez plus !

— Mais je ne peux pas ne plus y penser. Je n'y peux rien, je...

— Je vous ai dit : « N'y pensez plus. » Je vous le répète. Nous étions au courant, Lorenzo, de tout ce qui vous concerne. Votre crainte des Martiens est aussi infantine, aussi irrationnelle que la peur des araignées ou des serpents. Mais nous y avons pensé, et le nécessaire sera fait.

— Très bien alors, je ne dis plus rien.

Et je me tus.

De son côté, Dak Broadbent tirait le *communicator* à lui, et, sans faire l'effort d'étouffer le message dans la boîte à borborygmes, cette fois, il commença :

— Pissenlit à Graine au Vent... Je dis Pissenlit à Graine au Vent... Annulez Opération Tache d'Encre. Nous poursuivons Mardi-Gras.

— Oh, Dak...

— Ça peut attendre. Je suis en train d'aborder les orbites. La prise de contact sera peut-être un peu rude. Je ne veux pas perdre mon temps à me faire du souci à propos d'histoires de dénivellations. Silence donc et tenez-vous.

Le contact, en effet, fut un peu rude.

Quand nous nous retrouvâmes sur le bateau-torche, je me réjouis de recommencer à tomber en chute libre ; ce qui est pire à supporter, mais qui ne dura que cinq minutes. Les trois hommes qui retournaient sur le *Ya Moyen* se pressaient dans le compartiment d'échange, alors que Dak et moi-même nous flottions dans le bateau-torche. Les quelques instants qui suivirent me parurent extrêmement confus. Je dois être un cochon de terrien endurci puisque je suis si facilement désorienté dès que je ne distingue plus très bien le plancher du plafond. Quelqu'un demanda :

— Où est-il ?

Et Dak répondit :

— Le voici !

— Lui ? fit encore le même, qui sans doute n'en pouvait croire ses yeux.

— Eh oui ! expliquait Broadbent : mais il est maquillé. Ne vous en faites pas. Tout va bien. Mais aidez-moi à le mettre dans le pressoir

à cidre.

Une main m'accrocha par le bras, me remorqua le long de l'étroit passage puis à travers une sorte de cellule. Là, le long de la cloison, je vis les deux cadres ou « presses à cidre », ces réservoirs à distribution de pression en forme de baignoire qu'on emploie pour l'accélération dans les bateaux-torches. Je n'en avais jamais vu. Mais nous avons employé d'excellents modèles réduits dans notre pièce sur l'astronavigation, *Les Conquérants de la Terre*.

Sur la paroi, l'on pouvait lire :

ATTENTION !!! NE PRENEZ PAS PLUS DE TROIS G SANS TENUE SPÉCIALE. PAR ORDRE DU...
--

Mais je pivotai sur moi-même avant d'avoir terminé. Une main me poussait dans l'une des « presses à cidre ». Dak et quelqu'un d'autre m'y bouclaient dans les courroies, en toute hâte. Alors, quelque part à proximité, un klaxon éclata, déchirant l'air, remplacé au terme de quelques secondes par une voix :

— *Signal rouge ! deux Gravités ! Signal rouge ! Trois Gravités !*

Puis le klaxon reprit.

Dans le vacarme, j'entendis Dak demander :

— Le projecteur est en batterie, oui ? Le plein est fait ?

— Oui, ça va !

— Alors, vous avez préparé la piqûre, oui ? (puis Dak, surgi de nouveau près de moi, me dit :) Camarade, on va vous piquer. Ne vous inquiétez pas. C'est en partie du Nullgrav, en partie un remontant. Vous en aurez besoin pour rester éveillé et apprendre votre rôle. Seulement vous allez sentir les yeux vous chauffer et peut-être que ça va vous démanger aussi. Mais ça ne vous fera pas de mal.

— Écoutez, Dak, je...

— Pas le temps, il faut que je me mette à flamber maintenant.

Et il avait passé la porte avant que j'eusse pu protester. L'autre me soulevait la manche gauche, appuyait une seringue contre la peau et, avant de m'en être seulement rendu compte, j'avais reçu ma dose. L'homme était parti. Le klaxon. La voix :

— *Signal Rouge ! Deux Gravités ! Deux minutes.*

A cause de la piqûre, je me sentais encore plus perdu, J'avais les prunelles qui brûlaient et les dents aussi, et le dos commençait à me démanger de façon intolérable. Heureusement, les courroies qui me ligotaient m'interdisaient de me gratter. Et sans doute m'empêchèrent-elles de me briser le bras en raison de l'accélération. Encore le klaxon.

Puis le baryton satisfait de Dak Broadbent :

— Dernier signal rouge ! Deux G ! Encore une minute ! Les beloteurs, ramassez vos cartes. Allez étendre votre graisse ! Ça va fumer !

Après quoi le klaxon fut remplacé par un enregistrement d'*Ad Astra*, d'Arkezian, opus 61 en ut majeur. Dans la version discutée du London Symphony, avec les Schrecknotten à 14-cycle, dissimulées parmi les timbales. Moulu, ahuri, drogué comme je l'étais, cela ne parut faire aucun effet sur moi. Allez donc mouiller une rivière.

Une sirène parut à la porte. Sans queue ni écailles, mais vraiment l'air d'une sirène. Quand j'eus recentré ma vision, je distinguai une jeune personne du type mammifère le plus convaincant, en short et en maillot, qui évoluait la tête en avant de manière à convaincre que la chute libre n'était pas une nouveauté pour elle. Elle me regarda sans sourire, se plaça contre le second pressoir, s'accrochant aux poignées mais sans boucler les courroies de sécurité. La musique atteignait son finale sonore, et je me sentis de plus en plus alourdi.

Deux G, ce n'est pas terrible, non, pas quand il y a une couche liquide pour vous soutenir. La membrane du pressoir à cidre portait sur toute ma superficie. Je me sentais seulement un tout petit peu pesant et j'avais quelque peine à respirer.

Oui ! on lit de ces histoires où les pilotes filent à toutes flammes sous des pressions de 10 G en éprouvant Dieu sait quelles tortures, et c'est sûrement vrai ! mais à deux G, et dans mon pressoir à cidre, je me sentais languissant, rien de plus, et incapable de mouvement.

Il me fallut un bout de temps pour me rendre compte que c'était bien à moi que s'adressait le haut-parleur du plafond :

— Lorenzo, qu'est-ce que tu deviens, vieille branche ?

— Merci, ça va ! (Oui, mais l'effort de parler me laissait pantelant.) Et pendant combien d'heures allons-nous devoir supporter ça ?

— Deux jours à peu près !

Je dus gémir, car Dak éclata de rire :

— Allez, ma vieille, cesse de chialer. Mon premier voyage, à moi, a duré trente-sept semaines. Trente-sept semaines de chute libre en décrivant une orbite elliptique ! Pour toi c'est une croisière de luxe, avec un petit deux G pendant une cinquantaine d'heures, et des relais à un seul G, une plaisanterie. On devrait te faire payer ta place !

Je me mis à lui communiquer ce que je pensais de son genre d'esprit, en langue verte des coulisses et du foyer des artistes, mais une dame était présente !

Mon père m'avait appris qu'une femme peut tout pardonner, même et y compris l'assaut avec violence, mais pas la grossièreté de

langage. Le beau sexe donne dans le symbole. C'est d'autant plus curieux qu'elles sont d'esprit extrêmement pratique aussi. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais laissé aucun mot tabou franchir le seuil de mes lèvres au cas où il aurait pu offenser l'ouïe d'une personne du sexe, depuis la dernière fois que je reçus le revers de la main de mon père en plein sur la bouche... Papa aurait donné des leçons au P^r Pavlov en personne, pour ce qui est du conditionnement des réflexes.

De nouveau la voix de Dak :

— Penny, tu es là, ma cocotte ?

— Oui, capitaine, répondit la jeune personne qui m'avait fait songer aux habitantes des mers.

— Eh bien, fais-lui commencer ses devoirs. Je descends dès que son piège à feu aura retrouvé son ornière.

— A vos ordres, capitaine ! (Puis elle se tourna dans ma direction et dit de sa douce voix de contralto :) Le D^r Capek veut que vous vous décontractiez et que vous regardiez des films pendant plusieurs heures. Ce sera tout pour commencer. Je suis ici pour répondre aux questions en cas de besoin.

— Loué soit Dieu ! soupirai-je ; enfin quelqu'un qui me répondra.

Elle tourna un interrupteur, non sans un effort, et l'éclat des lampes fut remplacé par un écran de cinéma sonore et en relief. Je reconnus le personnage central, comme n'importe lequel des milliards de citoyens de l'Empire l'aurait reconnu à ma place. Et je compris en un éclair, enfin, combien Dak Broadbent s'était impitoyablement et totalement moqué de moi.

Le personnage central sur l'écran était Bonforte.

Je veux dire le Très Honorable John Joseph Bonforte, ancien Ministre Suprême, leader de l'Opposition Loyale, chef de la Coalition Expansionniste et l'homme le plus aimé (le plus haï également) du Système Solaire entier.

Mon esprit étonné venait de faire un prodigieux saut sans élan et sur place, et d'atteindre du coup ce qui paraissait une certitude logique :

Bonforte avait survécu à trois attentats.

Les journaux l'avaient annoncé.

Deux fois au moins, il s'en était tiré presque par miracle.

Et si ce n'avaient pas été des miracles ?

Et si ces trois attentats avaient été de parfaites réussites ?

Supposez que dans chacun de ces cas le cher Oncle Joe Bonforte se fût trouvé ailleurs au même moment.

On pouvait faire une très grande consommation d'acteurs en procédant ainsi.

3

Jamais je ne me suis mêlé de politique.

Mon père m'avait mis en garde :

— Ne va pas fourrer ton nez là-dedans, Larry.

Ce genre de publicité, c'est de la mauvaise publicité ! Le public n'aime pas ça.

Jamais je n'avais voté. Pas même après que l'amendement de 1998 eut permis à la « population flottante », comprenant les acteurs et gens de théâtre, d'exercer leurs droits électoraux.

De toute façon, et dans la mesure où j'avais des opinions politiques quelconques, elles ne me faisaient pencher d'aucune façon en faveur de Bonforte. Je le considérais comme dangereux, et même, peut-être, comme traître à l'humanité. La seule idée de le représenter et de me faire tuer à sa place, m'était, comment m'exprimer ? Mettons désagréable.

Mais... mais, quel rôle !

J'avais tenu le premier rôle dans *L'Aiglon* et j'avais joué Jules César. Mais jouer ce personnage dans la réalité ! Il y avait vraiment de quoi vous faire comprendre comment on irait à la guillotine à la place de quelqu'un d'autre, simplement pour jouer ce rôle ultime et surhumain, l'espace de quelques secondes, afin de créer une suprême, une parfaite œuvre d'art.

Je me demandais qui avaient été mes confrères incapables de résister à la tentation et qui avaient péri, victimes des occasions antérieures. Sans doute, leur anonymat même avait garanti le succès de leur création. Ou alors ? et j'essayai de me souvenir quand ces attentats s'étaient produits et quel confrère capable de tenir sa place était mort ou avait disparu à ce moment. Non, c'était inutile. Non seulement je ne m'étais pas intéressé aux détails de la vie politique, mais encore les acteurs disparaissent à une cadence décourageante. Notre profession est une profession précaire, même dans le cas du meilleur d'entre nous.

Et maintenant, je découvrais que je connaissais *mon* personnage.

Oui ! je sentais que je pouvais le jouer. Dans un fauteuil ! Et d'abord, il n'y avait pas de problème pour le physique. Bonforte et moi nous aurions pu troquer nos vêtements, sans un pli. Ces conspirateurs puérils qui m'avaient fait le coup du Sergent Recruteur d'Ancien Régime exagéraient l'importance de la ressemblance physique, puisque cette ressemblance, si elle ne s'appuie pas sur le talent, ne signifie rien du tout, et que, si l'acteur connaît son métier, elle ne doit pas du tout être frappante. N'empêche, cela peut aider. Et leur truc stupide de cerveau électronique avait eu pour résultat (tout à fait par accident !) le choix d'un véritable artiste qui, en même temps, pour ce qui était de la taille et de la structure, était le frère jumeau de l'homme politique. Son profil ressemblait au mien. Il avait les mains longues, effilées, aristocratiques comme les miennes. Et les mains sont plus difficiles à contrefaire que les visages.

Cette légère boiterie, provenant disait-on d'une des tentatives d'assassinat, ce n'était pas grand-chose. Au bout de quelques secondes d'observation, je savais que je pouvais descendre de ma couche, me lever et marcher rigoureusement de cette façon (à condition bien sûr que la pression soit d'un G seulement) et que jamais plus je n'aurais à m'y faire penser. Et cette manière de se gratter le menton, ce tic imperceptible qui précédait chacune des phrases qu'il allait prononcer, rien de tout cela ne présentait de difficulté. Tout cela pénétrait dans mon subconscient de même que l'eau s'infiltre dans le sable.

Il avait une vingtaine d'années de plus que moi, c'est vrai. Mais il est plus facile de jouer plus vieux que plus jeune. Et dans tous les cas, l'âge dramatique, si j'ose m'exprimer de la sorte, n'est qu'une attitude intérieure. Elle n'a rien à voir avec la marche assurée du temps biologique.

Après vingt minutes, j'aurais pu le représenter sur les planches ou lire un discours à sa place. Mais mon rôle, cette fois-ci, de la manière dont je le concevais, n'était pas une interprétation pure et simple. Dak avait fait allusion à des personnes qui l'avaient connu, intimement même, et sur qui il faudrait faire illusion. C'est étonnamment plus difficile dans ces circonstances. Prend-il du sucre dans son café ? et combien de morceaux ? Et de quelle main tient-il sa cigarette ? Le simulacre-là, devant moi, me prouvait que, pendant des années, il avait employé des allumettes et fumé la vieille sorte de cigarettes, avant de céder devant la marche irrésistible du « Progrès ».

Pis encore ! Si l'homme se contentait d'être complexe. Mais pas du tout, il l'est d'une manière différente pour toutes les personnes qu'il connaît, qui le connaissent. Ce qui signifie que, pour qu'« une imitation-interprétation » soit réussie, elle doit se modifier pour chacun des « publics » considérés. La chose n'est pas seulement difficile, elle est statistiquement impossible.

De si petites choses suffisent à tout compromettre. Quels souvenirs le modèle avait-il de commun avec Pierre Dupont ou Henri Durand ? Allez vous renseigner là-dessus !

L'art du comédien, en soi, comme tous les arts, consiste à abstraire, à ne retenir que certains détails. En matière d'imitation, au contraire, n'importe quel détail peut être d'une importance décisive. Tôt ou tard, une bêtise, comme de ne pas broyer entre ses molaires une branche de céleri, pouvait éventer la mèche.

Je me rappelais à ce moment, avec une conviction renfrognée, que ma petite représentation ne devrait rester convaincante que le temps pour un tireur d'élite de me placer un pruneau dans la peau.

Je n'en travaillais pas moins sur le motif (car quoi faire d'autre ?) quand la porte s'ouvrit. J'entendis Dak en personne crier :

— Y'a personne ?

Les images à trois dimensions disparurent, et la lumière brilla de nouveau. Et je sortis de mon rêve. La jeune personne nommée Penny luttait pour soulever la tête, mais Dak se tenait debout sur le pas de la porte.

— Comment réussissez-vous à rester sur vos pieds ? demandai-je émerveillé.

Il sourit :

— Ce n'est rien du tout. Je porte des cambrures renforcées et je me lave les pieds aux *Saltrates Rodel*.

— Et ça suffit ?

— Oh ! tu sais, si tu veux, tu peux te tenir debout aussi. Si nous décourageons les passagers de se tenir sur leurs pieds à partir d'un G et demi, c'est qu'il y a trop de risques pour qu'un idiot quelconque fasse le malin et qu'il se casse la jambe. Remarque que j'ai vu, de mes yeux vu, un gars vraiment costaud, du genre monteur de fonte, sortir du pressoir, un beau jour, et avancer avec une accélération de cinq G. Mais on n'a plus jamais pu en faire quelque chose par la suite. Mais avec deux G seulement, ça peut encore aller. C'est comme si l'on portait un camarade sur le dos, pas plus... Alors, Penny, tu lui as donné la bonne parole ?

— Il ne m'a encore rien demandé.

— Alors, comme ça, Lorenzo, tu ne lui as encore posé aucune question, toi, l'homme qui voulait avoir réponse à tout, comment ça se fait ?

— A quoi bon ? dis-je : puisqu'il est évident que je ne vivrai pas assez vieux pour que cela ait de l'importance ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma vieille ?

— Capitaine Broadbent, commençai-je non sans amertume, la présence d'une dame parmi nous me retient de m'exprimer franchement sur le compte de vos ancêtres, de vos habitudes

personnelles, de votre morale et du sort qui vous attend dans ce monde ou l'autre. Admettons que j'aie su à quoi m'en tenir sur la manière dont vous m'aviez forcé la main et sur l'entreprise dans laquelle vous m'aviez embarqué aussitôt que je me suis aperçu de l'identité du modèle que vous me proposez. Une seule question suffira : qui est sur le point d'assassiner Bonforte ? Même un pigeon d'argile a le droit de savoir qui va lui tirer dessus.

Pour la première fois, je vis Dak surpris. Un instant. Puis il rit tellement que l'accélération parut soudain le vaincre, qu'il glissa sur le dos et dut s'appuyer à la cloison, sans cesser de rire aux éclats.

— Je ne vois rien de drôle là-dedans, lui dis-je, furieux.

Il s'arrêta de rire pour s'essuyer les yeux :

— Mon vieux Lory, demanda Broadbent : est-ce que tu as vraiment cru que je voulais te faire jouer les pipes en terre ?

— Mais enfin, c'est l'évidence même.

Et je lui expliquai mes déductions au sujet des attentats dont Bonforte avait été victime.

Il eut le bon goût de ne pas recommencer à rire.

— Bien sûr. Vous avez cru qu'il s'agissait d'un emploi analogue à celui des échantons du Moyen Age chargés de goûter pour le roi, leur maître ? Il va falloir tâcher de vous faire sortir cela de la tête. Je ne crois pas que cela améliore votre interprétation de croire que vous risquez à chaque instant d'être brûlé sur place. Ecoutez, cela fait six ans que je suis avec le Chef. Au cours de tout ce temps, je sais qu'il n'a jamais eu de *double*... Ce qui n'empêche qu'à deux occasions différentes, je me suis trouvé présent et témoin d'attentats dirigés contre lui. Une des deux fois j'ai tiré sur celui qui l'attaquait. Penny, vous qui avez été avec le Chef depuis plus longtemps que moi, répondez : est-ce qu'il a jamais employé quelqu'un pour lui servir de double ?

Penny me devisagea avec froideur :

— Jamais, répondit-elle : l'idée même du Chef laissant quelqu'un s'exposer à sa place est... Je veux dire que je devrais vous donner une paire de gifles. Oui, c'est bien ce que je devrais faire.

— Du calme, Penny, dit Dak à mi-voix : l'un et l'autre vous avez une mission à accomplir dans son intérêt. Et d'ailleurs, l'hypothèse de Lorenzo, vue de l'extérieur, n'est pas stupide du tout. A propos, Lorenzo, osé-je vous présenter Pénélope Russel, secrétaire personnelle du Chef, ce qui fait d'elle votre cornac numéro Un.

— Enchanté, mademoiselle.

— J'aimerais pouvoir en dire autant, monsieur.

— Suffit comme ça, Penny, ou alors je me verrai dans l'obligation de taper sur votre joli petit derrière potelé. Quant à vous, Lorenzo, je dois concéder qu'à deux G, le doublage de John Joseph

Bonforte est quand même moins inoffensif que de se promener dans une petite voiture. D'autant que vous savez comme moi qu'il y a eu différentes tentatives de faites en vue d'interrompre sa police d'assurance sur la vie. Mais, pour l'instant, ce n'est pas ce qui nous fait peur. Pour des raisons politiques que vous comprendrez plus tard, les petits gars d'en face n'oseront pas tuer le Chef, pour l'instant. Ni vous, en train de le doubler. Il est certain qu'ils ne reculeraient devant rien et qu'ils me supprimeraient ou qu'ils supprimeraient Penny s'ils y trouvaient le moindre avantage. S'ils pouvaient s'emparer de vous en ce moment, ils n'hésiteraient pas non plus. Mais une fois que vous aurez fait votre apparition en public sous les apparences du Chef, les circonstances ne leur permettront plus de vous supprimer... Vous comprenez ?

— Je ne vous suis pas du tout.

— Non. Mais vous comprendrez. C'est une affaire qui n'est pas toute simple, et qui comprend notamment les façons qu'ont les Martiens de comprendre les choses. Faites-moi confiance. Vous serez au courant de tout avant d'arriver là-bas.

Cela ne me plaisait toujours pas. Jusqu'ici, Dak ne m'avait dit aucun mensonge patent, mais il lui était arrivé, en revanche, de mentir par omission, comme j'avais pu m'en rendre compte à mon détriment.

— Je n'ai aucune, raison de vous croire, Dak Broadbent, ni de croire cette jeune dame, si vous voulez bien me pardonner, mademoiselle. Si je n'ai pas de sympathie pour M. Bonforte, il jouit de la réputation d'être désagréablement, et même agressivement, honnête. Quand pourrai-je lui parler ? dès notre arrivée dans Mars, non ?

Le visage laid mais cordial de Dak, soudain, fut ombré de tristesse :

— Je crains que non, dit-il : Penny ne vous a pas mis au courant ?

— Mis au courant de quoi ?

— Eh bien, voilà, mon vieux. C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de le doubler : on l'a kidnappé.

J'avais la tête cassée. L'accélération, oui, sans doute, mais aussi trop de chocs à la fois ou, si l'on préfère, en peu de temps.

Dak poursuivait :

— Maintenant, tu es au courant. Tu sais pourquoi Jock Dubois ne voulait pas te faire confiance, jusqu'au moment de l'atterrissage. C'est la nouvelle la plus sensationnelle depuis le premier débarquement dans la Lune. Mais nous l'avons tuée à la naissance. Et maintenant, nous faisons de notre mieux pour que personne n'en

sache jamais rien. Nous espérons pouvoir nous servir de toi pour le remplacer jusqu'au moment de son retour. En fait, vieux frère, tu as déjà commencé à jouer ton rôle. Oui ! Cet appareil n'est pas vraiment le *Roi des Cloches*. Nous nous trouvons réellement à bord du *Tom-Paine*, qui est le yacht privé du Chef. Son yacht privé en même temps que son bureau volant. Le véritable *Roi des Cloches* pendant ce temps-là parcourt une orbite de garage. Son transpondeur donne le signal particulier de cet appareil-ci. Mais le capitaine est seul au courant. Toujours pendant ce temps-là, le *Tom* se retrousse les manches pour ramener de Terre un double du Chef. Est-ce que tu commences à voir ?

— Oui, lui répondis-je (en vérité je ne « voyais » rien du tout) ; mais dites-moi donc, capitaine, si les adversaires politiques de Bonforte se sont emparé de ce dernier, s'ils l'ont enlevé, pourquoi en faire un secret ? Je supposais plutôt que vous alliez le crier sur les toits.

— Bien sûr, si nous étions sur terre. Si nous nous trouvions à New Batavia, d'accord. Si nous étions sur Vénus, c'est ce que nous ferions aussi. Mais il s'agit de Mars et ça change tout... Est-ce que tu connais la Légende de Kkkahgral le Cadet ?

— Je crains bien que non !

— Il faut lire ça. Ça te fera mieux saisir les réactions d'un Martien. En résumé, le jeune Kkkah devait, il y a de ça des mille et des cents ans, apparaître publiquement en un endroit donné et à une certaine heure. Pour recevoir un honneur à lui conféré, quelque chose comme être armé chevalier. Pour une raison indépendante de sa volonté (selon notre façon d'envisager les choses), Kkkah ne put se trouver présent au rendez-vous. Il fallait évidemment exécuter Kkkah. Du moins si l'on en juge selon les normes admises chez les Martiens. Compte tenu de sa jeunesse et de ses exploits antérieurs, il y eut quelques libéraux pour proposer de tout recommencer. Mais Kkkahgral, lui, ne voulut rien entendre. Il réclama son droit de soutenir lui-même l'accusation, l'obtint, et se fit exécuter. En conséquence de quoi, on a fait de lui l'incarnation même et le saint patron des bonnes manières martiennes.

— Mais c'est de la folie pure !

— Vraiment ?... Nous ne sommes pas des Martiens. C'est une très vieille race. Ils ont mis au point un système de doit et avoir, de droits et d'obligations qui prévoit toutes les situations possibles. On conçoit à peine l'existence d'un plus grand formalisme. Comparés à eux, les anciens Japonais, avec leur *giri* et leur *gimu*, étaient de véritables anarchistes. Le Bien et le Mal n'existent pas pour les Martiens. Ils les remplacent par le « convenable » et le « non-convenable », par des « convenances » bien délimitées et cimentées

avec tout ce qu'il faut de pesanteur, si j'ose m'exprimer ainsi. Et cela nous ramène à notre problème personnel : le Chef était à la veille d'être adopté par le Nid de Kkkahgral le Cadet, en personne. Juge un peu du bouillon !

Eh bien, non ! je refusais de comprendre. Pour moi, ce Kkkah restait un personnage du Grand-Guignol.

Broadbent poursuivait :

— Oh ! c'est tout simple ! Le chef est probablement le meilleur connaisseur des coutumes et de la psychologie martiennes. Depuis des années, il a travaillé pour atteindre le but aujourd'hui en vue. Donc mercredi à midi, heure locale, la cérémonie de l'Adoption doit se dérouler à Lacus Soli. Si le Chef est présent, s'il respecte le cérémonial comme prévu, tout va bien ! Mais s'il n'est pas là... Et peu importe la raison pour laquelle il ne serait pas présent. S'il n'est pas là, son nom sera maudit à jamais sur Mars, d'un pôle à l'autre, dans tous les Nids sans exception. Et la plus grande manœuvre de politique interraciales et interplanétaire qui ait jamais été tentée, se casse la gueule sur le plancher. Et, attention, avec effet rétroactif. D'après moi, il doit se produire, au mieux, au moins ceci : Mars se retirera de l'alliance assez lâche qui existe entre elle et l'Empire. Mais il est beaucoup plus probable qu'on passe aux représailles, qu'on tue des Hommes... peut-être même tous les humains résidant sur Mars. Ce qui aurait pour résultat de donner le pouvoir aux extrémistes du *Parti de l'Humanité*. Et l'Empire annexe Mars par la force. Mais seulement après la mort du dernier Martien. Et pour déclencher tout cela, il suffit que Bonforte ne soit pas présent à cette cérémonie d'Adoption... *Car les Martiens prennent ce genre de chose terriblement au sérieux...*

Et Dak disparut aussi soudainement qu'il était apparu. Pénélope Russel avait déjà rallumé le projecteur d'images. Je me rendais compte avec irritation que j'avais oublié de demander à Broadbent ce qui empêcherait nos ennemis de me tuer purement et simplement, puisque, pour chambarder tout le fourbi, il suffisait d'empêcher Bonforte, lui-même ou son double, d'aller assister à une cérémonie barbare dans Mars. J'avais oublié de poser la question... peut-être parce que subconsciemment je craignais d'entendre la réponse qu'on m'aurait donnée.

De nouveau, j'étudiais Bonforte. J'observais ses mouvements et ses attitudes, je « sentais » ses expressions, j'essayais ses inflexions de voix, tout en flottant dans cette songerie détachée mais animée en même temps, propre à l'effort artistique. Je « portais déjà sa tête ».

Puis tout à coup, la panique... l'écran montrait Bonforte entouré par des Martiens, touché par les pseudopodes de ceux-ci. J'étais à un tel point plongé dans ce que je voyais que je ressentais vraiment le contact de ces pseudopodes, et l'odeur était intolérable ! Je produisis

un petit bruit étranglé et j'étendis les mains en avant :

— *Arrêtez-moi ça !*

L'écran disparut. Mlle Russel me regardait :

— Que diable vous arrive-t-il ?

Je fis un honnête effort pour cesser de trembler et reprendre haleine :

— Je regrette vraiment. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

Elle me regarda de nouveau, comme si elle n'avait pu en croire ses yeux mais aussi, comme si, de toute manière, elle n'avait que mépris pour ce qu'elle voyait.

— Je leur avais bien dit que ce projet ridicule n'avait aucune chance de réussir.

— Écoutez, je regrette, mais je ne peux vraiment pas supporter les Martiens.

Pas de réponse. Pénélope était sortie non sans peine de sa couchette. Elle ne marchait pas aussi facilement que Dak à 2 G, mais elle y réussissait quand même.

La porte refermée, elle ne revenait pas. Et ce ne fut pas elle qui rouvrit mais une sorte d'homme monté sur ce qui me parut être un gigantesque baby-trotte :

— Alors, comment ça va, jeune, homme ? me demanda-t-il avec une cordialité démonstrative.

C'était un sexagénaire rondouillard et caressant dont je n'avais pas besoin de voir le diplôme pour comprendre la profession :

— Comment allez-vous, docteur ?

— Assez bien, merci. Plutôt mieux depuis qu'on est à moindre pression. (Ici un coup d'œil à l'engin auquel il était lié.)

— Comment trouvez-vous mon corset sur roues ? Ce n'est pas exactement « chic », mais cela économise de tels efforts de la part du cœur ! A propos, je devrais peut-être faire les présentations : je suis le D^r Capek, médecin particulier de M. Bonforte. Je sais qui vous êtes, vous... Alors, qu'est-ce qu'on me raconte à propos de ces Martiens ?

Je fis de mon mieux pour lui expliquer, clairement, objectivement, ce qu'il en était.

— Bien sûr, fit le D^r Capek : le capitaine Broadbent aurait dû m'en informer. J'aurais modifié l'ordre de mon programme d'instruction. Le capitaine est un garçon qui s'entend à son affaire, en gros, mais il y a des moments où les muscles, chez lui, vont plus vite que le cerveau. Il est si introverti, si normal, qu'il me fait peur. Mais ça ne fait rien. M. Smythe, je vais vous demander la permission de vous hypnotiser. Vous avez ma parole de médecin que ce sera exclusivement fait pour le bon succès de cette affaire et d'aucun effet sur votre personnalité normale en dehors de cela.

Et il tira de sa poche une de ces vieilles montres de gousset à

l'ancienne mode, qui sont comme l'enseigne de la profession médicale.

— Vous avez ma permission, bien sûr, lui dis-je : si tant est qu'elle puisse vous être de quelque utilité, car je suis réfractaire à l'hypnose. (J'avais essayé cette technique à l'époque où je faisais mon numéro de spiritisme, mais jamais mon professeur n'avait pu m'endormir.)

— Ah ! ah ! Nous ferons ce que nous pourrons, dans ces conditions... Mais relaxez-vous, mettez-vous à votre aise. Exposez-moi votre problème.

Ayant pris mon pouls, il continuait à jouer avec sa montre, et à en tordre la chaîne. J'eus envie de lui en faire la remarque comme il m'envoyait la lumière réfléchie sur le plat, en plein dans la figure. Mais sans doute n'était-ce qu'une habitude de nerveux, dont il ne se rendait pas compte, de trop peu d'importance pour qu'un étranger lui en fît la remarque.

— Je suis tout ce qu'il y a de relaxé, lui dis-je : posez-moi les questions que vous voudrez. Ou peut-être préférez-vous que je dise tout ce qui me passe par la tête ?

— Laissez-vous flotter, me dit-il, avec beaucoup de douceur : quand il y a deux G, on se sent lourd, n'est-ce pas ? D'habitude, je dors en attendant que ça s'arrête. Oui ! ça vous tire le sang hors de la tête. Et ça vous endort. Voilà qu'ils sont en train d'augmenter la poussée encore... Il va falloir faire dodo... On s'alourdit... On s'endort...

Je voulus lui dire de mettre sa montre de côté, ou alors qu'elle lui échapperait de la main. Mais au lieu de le lui dire, je m'endormis.

Quand je revins à moi, l'autre presse à cidre était occupée par le Dr Capek.

Il me salua d'un retentissant :

— Alors, ça va, mon gars ? Moi, j'en ai eu assez à la fin, de ma voiture d'enfant, et je me suis décidé à m'étendre là, histoire de répartir la traction.

— Oui ! est-ce que nous sommes revenus à deux G ?

— Oui, 2 G, c'est ça.

— Je vous demande pardon de m'être endormi comme ça. J'ai dormi pendant combien de temps, au fait ?

— Pas très longtemps, allez. Comment vous sentez-vous, maintenant ?

— Très bien, merci. Vraiment reposé, oui !

— Cela produit souvent cet effet-là, d'ailleurs. Je veux dire les fortes accélérations... Vous vous sentez en humeur de revoir un petit film ?

— Mais certainement, docteur, si vous estimez que ce soit utile.

— Bon !

Il éteignit. Je m'étais préparé à l'idée que j'allais voir de nouveaux Martiens. J'avais réagi d'avance contre la panique. Après tout, il m'était arrivé à plusieurs reprises d'être dans l'obligation de faire comme s'ils n'étaient pas là. Des images animées d'eux n'allaient pas me faire plus d'effet que leur proche présence que j'avais bien été forcée d'endurer ? Simplement, ç'avait été l'effet d'une surprise.

Oui ! il y avait bel et bien des images de Martiens, avec et sans M. Bonforte. Je me découvrais capable de les supporter avec détachement, sans crainte ni dégoût.

Et même, à un moment donné, je m'aperçus que je prenais plaisir à les regarder.

Je poussai un cri. Capek arrêta la séance de cinéma, leva les yeux sur moi :

— Alors, il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Docteur, vous m'avez hypnotisé ?

— Vous m'avez demandé de le faire, non ?

— Mais puisque je suis réfractaire à l'hypnose.

— Je suis fâché de l'apprendre.

— Ainsi donc, vous êtes arrivé à vos fins. Je ne suis pas assez obtus pour ne pas le comprendre... Ah ! si nous recommençons l'expérience ? Je ne peux vraiment pas y croire.

Et je regardai et j'admirai. Les Martiens, à les voir sans préjugés, n'étaient pas du tout répugnants comme je l'avais cru. Ils possédaient même la sorte de grâce étrange qu'ont les pagodes chinoises. Certes, ils n'avaient pas forme humaine. Mais l'oiseau de paradis non plus ! et pourtant l'oiseau de paradis est l'une des choses les plus adorables qu'il y ait au monde !

Oui ! je commençais à me rendre compte que leurs pseudopodes avaient quelque chose de très expressif et que leurs gestes bizarres avaient le même genre de gentillesse maladroite que celle des jeunes chiens. J'avais, jusque-là, regardé les Martiens à travers les lunettes aux couleurs de la Haine et de la Peur.

Je songeais qu'il me faudrait encore m'habituer à leur odeur naturelle, mais... et soudain je compris que je la respirais, cette odeur, et qu'elle ne me faisait rien ! Et même qu'elle me plaisait.

— Docteur, dis-je : on a placé un dispositif à odeur sur la stéréo, non ?

— Certainement pas, dit Capek : on est limité par le poids, vous savez. C'est un yacht privé, pas un paquebot.

— Impossible ! Alors comment ça se fait ? Je les sens, très distinctement.

Le médecin eut l'air honteux :

— Oui ! c'est ça. Il faut que je vous dise. J'ai fait quelque chose qui, je l'espère, ne vous sera d'aucun inconvénient.

— C'est-à-dire ?

— En fouillant dans votre subconscient, nous avons découvert que beaucoup de vos orientations névropathiques trouvaient leur origine dans l'odeur qu'ils dégagent. Je n'ai pas eu le temps de faire un travail en profondeur. J'ai simplement emprunté à Penny, c'est la jeune personne qui était ici il y a un moment, un peu du parfum dont elle use. Je crains fort qu'à partir de maintenant, mon gars, les Martiens ne sentent pour vous le salon parisien. Si j'en avais eu le temps, j'aurais choisi, bien sûr, une odeur plus familière, celle de la fraise mûre par exemple, du caramel ou des gâteaux chauds.

Je reniflai. Pas de doute. Cela sentait bien le parfum cher, le parfum capiteux. Et pourtant, fichtre ! aucun doute possible, c'était l'odeur des Martiens :

— Ce que j'aime cette odeur ! dis-je.

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de l'aimer, dit le docteur.

— Vous avez renversé la bouteille entière ? On ne sent plus que ça dans toute la pièce.

— Qu'allez-vous croire. Je me suis contenté de vous passer le flacon ouvert sous les narines, il y a une demi-heure de ça. (Il renifle.) D'ailleurs ça ne sent plus rien. Le parfum s'appelle *Désir Sauvage*, de chez C..., Champs-Élysées à Paris.

Il se leva, éteignit la stéréo, et reprit :

— Assez pour l'instant. Passons à d'autres exercices qui s'avéreront d'une utilité plus grande.

Les images disparues, le parfum s'évanouit. Exactement comme c'est le cas pour le cinéma olfactif. J'étais bien forcé d'admettre que le spectacle se déroulait en effet dans ma tête. De toute façon, en qualité d'acteur, j'en étais intellectuellement persuadé depuis longtemps.

Quand Penny revint quelques instants plus tard, elle sentait le Martien.

Ce que j'aimais cette odeur !

C'est dans la même cabine (qui était la chambre d'ami, si j'ose dire, de M. Bonforte) que mon instruction devait poursuivre son cours jusqu'au moment de l'aiguillage. Je ne devais plus dormir, si ce n'est sous l'hypnose, mais je ne ressentais aucun besoin de sommeil. Le Dr Capek ou Penny étaient sans cesse à mon côté. Et ils m'assistaient. Heureusement que celui que je devais représenter avait été enregistré et photographié plus qu'aucun homme au monde, et que je disposais, en outre, de la coopération de ses intimes. La documentation était infinie. Le problème se posait de savoir ce que je pouvais m'en assimiler à l'état de veille ou sous l'hypnose.

J'ignore à quel moment je cessai de détester Bonforte. Capek devait m'assurer (et je crois qu'il disait la vérité) qu'il ne m'avait pas suggestionné sur ce point. Je ne lui avais pas demandé de le faire. Et Capek était à cheval sur ses responsabilités de médecin et d'hypnothérapeute. Non ! je suppose que c'était la conséquence fatale du rôle que j'apprenais à tenir. Je pense que je me mettrais à aimer Jack le Surineur, si j'avais à étudier son rôle. Car pour apprendre un rôle véritablement il faut pendant un temps donné devenir la personne que l'on joue. Et un homme s'aime ou alors il se suicide. Pas de milieu.

« Tout comprendre, c'est tout pardonner »... Je commençais à comprendre Bonforte.

Au moment de l'aiguillage, nous eûmes droit à ce repos d'un G que nous avait promis Dak. Nous ne fûmes jamais en chute libre. Pas un seul instant. Au lieu d'éteindre la fusée, ce que les pilotes doivent détester, tant qu'ils n'ont pas atteint terre, je suppose, l'astronef décrivit ce que Dak appelait un « tour oblique » de 180 degrés. Ce qui laisse l'astronef en plein élan, et qui est vite fait. Petit désavantage, l'effet sur le sens de l'équilibre est des plus incommodants. Cet effet a un nom... quelque chose comme Coriolanus, Coriolis ? du diable si je me rappelle !

Tout ce que je sais au sujet des astronefs ou navires de l'espace est qu'il en existe de deux sortes. Les premiers, qui partent de dessus

la surface d'une planète donnée, sont véritablement des fusées. Les *voyageurs* (rappelons-le, c'est ainsi qu'on appelle dans les milieux spécialisés ceux qui commandent et conduisent ces engins) les ont surnommés « théières » en raison du jet de vapeur d'eau ou d'hydrogène au moyen de quoi elles se propulsent. On ne les considère pas comme de véritables « navires atomiques » même si la turbine est chauffée au moyen d'une pile atomique. Les appareils de long cours comme le *Tom-Paine*, surnommés navire-torche, sont vraiment des « navires atomiques », eux, qui appliquent la formule E égale MC au carré. A moins que ce ne soit M égale EC au carré ? Vous savez bien, ce truc inventé par Einstein.

Dak faisait de son mieux pour m'expliquer tout ça. Et, cela va sans dire, tout cela est du plus haut intérêt pour ceux qui se soucient de ce genre d'activités. Mais je ne puis m'imaginer la raison pour laquelle un gentleman s'en soucierait. Il me semble que chaque fois que les savants se mettent à manœuvrer leur règle à calculer, la vie devient plus compliquée. Et qu'est-ce qui n'allait pas avec le train du monde tel qu'il était ?

Pendant deux heures nous fûmes à un G, et l'on en profita pour m'installer dans la cabine de Bonforte. Je revêtis ses complets, je pris son apparence. Et chacun m'appela désormais « *M. Bonforte* » ou « *Chef* », ou (dans le cas du D^r Capek) « *Joseph* ». Tout cela pour m'aider à bien pénétrer le rôle.

Chacun, à l'exception de Penny, naturellement... Elle se refusait, tout bonnement, à m'appeler « *M. Bonforte* ». Elle faisait de son mieux pour nous aider, mais elle ne pouvait pas se décider à m'appeler de la sorte. Il était clair comme le jour que cette secrétaire aimait, en silence et sans espoir, son patron, et qu'elle m'en voulait, avec une amertume profonde, illogique, naturelle. Ce qui ne facilitait pas les choses. D'autant que je la trouvais charmante. Il est impossible qu'un homme fasse ce qu'il sait faire de mieux sous les yeux d'une femme constamment présente, en train de le mépriser. Je ne réussissais pas à la détester en retour. J'avais beau me sentir irrité, j'éprouvais du regret pour elle.

Une partie de l'équipage du *Tom-Paine* ignorait que je n'étais pas Bonforte. Je ne savais pas pour ma part qui exactement avait été mis au courant de la substitution, mais je n'étais autorisé à me détendre et à poser des questions qu'en présence de Dak, Penny, et du D^r Capek. J'étais persuadé que M. Washington, chef du secrétariat de Bonforte, était au courant. Mais il n'en laissa rien voir. C'était un vieux mulâtre maigre, aux lèvres serrées comme en ont les ascètes. Deux autres étaient au courant : mais ils se trouvaient non sur le *Tom-Paine* mais à bord du *Roi des Cloches* où ils nous servaient d'alibi et de couverture : Bill Corpsman, chargé des relations avec la presse, et Roger Clifton qui

avait été ministre sans portefeuille, vous vous en souvenez sans doute, dans le cabinet Bonforte. Comment décrire les fonctions de Clifton ? Bonforte s'occupait de la politique, Clifton de la clientèle.

Quelqu'un avait eu la bonne idée de me procurer de véritables accessoires de maquillage. Mais je n'en usai presque point. De près, le maquillage se remarque. Même le *Silicoflesh* ne peut prendre la teinte exacte de la peau. Je me contentai de foncer mon teint avec du *Semiperm*, et de me faire la tête de Bonforte, « de l'intérieur ». Il me fallut toutefois sacrifier une partie de ma chevelure dont le Dr Capek détruisit les racines. Tant pis ! Un acteur peut toujours porter des postiches. Et j'étais maintenant convaincu que mon engagement actuel me rapporterait de quoi prendre définitivement ma retraite, au cas où tel serait mon désir.

D'un autre côté, j'avais parfois comme une bouffée de dégoût en me disant que je n'aurais pas le temps de la prendre, cette retraite. Que n'a-t-on pas dit au sujet de l'Homme-qui-en-Savait-Trop, et sur le silence de ceux qui ne sont plus. Mais non ! je commençais à avoir confiance. Ils étaient tous très gentils. Vraiment très gentils. Ce qui m'en apprenait autant au sujet de Bonforte que j'en avais déjà appris en écoutant ses discours et en regardant les films. J'apprenais qu'un homme politique n'est pas un homme seul mais une équipe homogène. Si Bonforte n'avait pas été quelqu'un de bien, il n'aurait pas eu autour de lui l'équipe qu'il avait.

La langue martienne, en revanche, me causait le plus grand souci. Je savais assez de martien, de vénusien et de jupitérien Extérieur, pour faire illusion sur la scène ou devant la caméra. Mais ces consonnes roulées ou battues, vraiment ne sont pas faciles à prononcer. Les cordes vocales de l'homme ne sont pas aussi agiles que les tympanes des Martiens, du moins je le pense, et, d'autre part, la transcription, en alphabet romain, de ces noms n'en donne qu'une idée lointaine. Par exemple les « Kkk » ou les « jjj » ou les « rrr » n'ont pas plus à voir avec les sons qu'ils sont censés représenter que le g dans « gnou » ne correspond au clic aspiré que prononce le Bantou.

Heureusement, Bonforte n'était pas doué pour les langues. Et moi, d'autre part, je suis un professionnel. J'ai des oreilles qui entendent vraiment. Je peux imiter tout ce qui fait un bruit. Depuis la scie circulaire qui accroche un clou dans une bûche, jusqu'à la poule en train de couvrir et qu'on dérange. Il me fallait donc apprendre le peu de martien que Bonforte parlait, et apprendre à le parler aussi mal que lui. Il avait travaillé dur pour surmonter son manque de talent. Et tous les mots et toutes les phrases de martien qu'il avait appris étaient enregistrés de manière à lui permettre de se corriger.

Donc, j'étudiais ses erreurs, en m'aidant de la stéréo installée dans le bureau. Et Penny était à côté de moi, qui choisissait les

bobines, et répondait à mes questions.

Il est heureux que, dans le vaste domaine des langues, le martien soit analogue aux langues humaines. On sait que le « martien de base », qui est la langue du commerce, se caractérise par une syntaxe « positionnelle » et ne comporte que des idées simples comme dans le salut : « Je vous vois », par exemple. Le « haut martien », en revanche, est polysynthétique et fortement stylisé, riche en expressions qui correspondent à chacune des innombrables nuances du système si complexe des obligations et des interdictions, des sanctions et récompenses. Tellement que Bonforte avait été quasiment débordé. Penny me disait qu'il savait lire ces points rangés en régiments qui servent d'écriture à nos lointains voisins, assez facilement, mais pour ce qui est du haut martien parlé, à peine s'il en savait une petite centaine d'expressions.

Avec quel zèle j'étudiais le petit nombre de formes qu'il connaissait !

Malgré quoi, Penny devait se donner plus de mal que moi encore. Dak et elle savaient le martien. Mais, comme Dak était retenu presque continuellement au poste de commandement (on n'avait pas remplacé Jock), c'était à elle qu'incombait la corvée de m'instruire. Arrivés aux quelques derniers millions de kilomètres de notre dernière étape, nous bénéficions maintenant d'une accélération d'un G. Dak ne descendait pas. Et moi je faisais de mon mieux pour me mettre dans la tête le rituel, que je devais connaître, de la cérémonie d'Adoption. Avec l'aide de Penny.

Je venais de réciter le petit discours où j'exprimais mon acceptation et mon adhésion au Nid de Kkkah (discours d'initiation assez comparable dans son esprit à celui que prononce un jeune Juif, orthodoxe au moment où il atteint l'âge viril, mais fixé, invariable comme le monologue fameux de Hamlet...) ; je l'avais lu, ce discours, sans oublier une seule des fautes de prononciation de Bonforte, en y mettant tous les tics faciaux du modèle. Une fois terminé, je demandai à ma collaboratrice :

— Alors, comment c'était ?

— Vraiment très bien, m'avait répondu Penny.

— Merci, Petite-Tête-Frisée ! répondis-je. (J'avais chipé cette façon de l'appeler dans les archives sonores de Bonforte. C'était ainsi que Bonforte lui parlait quand il était de bonne humeur. Et c'était tout à fait dans le ton et en situation.)

— *Je vous en prie, ne m'appellez pas ainsi.*

Stupéfait, je la regardai, puis lui répondis, toujours « en situation » et tout à fait « dans le caractère ».

— Voyons, Penny-mon-chou...

— Et ne m'appellez pas comme ça non plus ! espèce d'imposteur, truqueur ! cabot !

Elle avait bondi sur ses pieds et couru aussi loin que les pas pouvaient la porter, c'est-à-dire jusqu'à la porte de la cabine, et là, me tournant le dos, les mains sur les yeux, les épaules secouées, elle sanglotait, furieuse.

Au prix d'un terrible effort sur moi-même, je m'évadai du personnage que j'incarnais, je laissai reparaître mes propres traits sur mon visage, rentrai le ventre, et répondis de ma vraie voix à moi :

— Miss Russel, voyons...

Elle s'arrêta de pleurer, fit volte-face, me jeta un coup d'œil et laissa tomber le menton.

Toujours de ma voix naturelle, j'ajoutai :

— Venez ici. Asseyez-vous.

Je crus qu'elle allait refuser.

Puis elle parut changer d'avis.

Enfin elle revint lentement sur ses pas, consentit à se rasseoir, les mains sur les genoux. Mais elle gardait l'expression de la petite fille qui « en a lourd sur la patate ».

J'attendis. Puis je parlai :

— Eh bien, oui, Miss Russel, je suis un acteur. Est-ce une raison pour que vous m'insultiez ?

Elle avait encore son air entêté :

— En tant qu'acteur, expliquai-je, je suis ici pour faire mon travail d'acteur. Vous savez pourquoi. Vous savez, comme moi, qu'on m'a forcé la main. Ce n'est pas un rôle que j'aurais pris les yeux ouverts, même dans un moment d'exaltation. Je déteste faire ce que je fais beaucoup plus que vous détestez me voir le faire. Malgré les assurances cordiales du capitaine Broadbent, je ne suis pas du tout sûr que je m'en tirerai sain et sauf. Et je tiens à ma peau. Je n'en ai pas de rechange... Je crois également que je sais pourquoi vous trouvez si difficile d'avoir à m'accepter. Mais ce n'est pas une raison pour compliquer encore la tâche, alors qu'il n'y a pas moyen de s'y dérober.

— *Mmmmmmmmmmm...*, fit-elle.

— Exprimez-vous plus clairement, lui dis-je.

— C'est malhonnête et c'est indécent ! dit-elle.

Je soupirai :

— Oui ! Vous avez raison. Certainement. Plus encore, c'est une tâche impossible ! Oui ! impossible si je ne dispose pas de l'appui inconditionnel de toute l'équipe. Si bien qu'il ne nous reste plus qu'une chose à faire, une seule, et c'est...

— Quoi ?

— Il ne nous reste plus qu'à appeler le capitaine Dak Broadbent et à le mettre au courant. On arrête tout.

Elle leva la tête, pour dire :

— Impossible, on ne peut pas faire ça. Impossible.

— Et pourquoi ne le ferions-nous pas ? Il vaut beaucoup mieux, je vous assure, tout annuler à présent que de donner notre petite représentation et de faire fiasco. Et je ne peux pas faire mon numéro dans ces conditions. Il faut l'admettre.

— Mais... mais il faut... C'est nécessaire.

— Pourquoi nécessaire, mademoiselle Russel ? Pour des raisons politiques ? La politique ne m'intéresse pas le moins du monde. Et je doute fort qu'elle vous intéresse réellement. Alors pourquoi faire ?

— Parce que... *lui*...

Elle s'était arrêtée, incapable de poursuivre, interrompue par les sanglots.

Je me levai. Allai jusqu'à elle. Lui mit la main sur l'épaule :

— Oui ! je sais. Parce que si nous ne le faisons pas, quelque chose qu'il a mis des années à bâtir s'écroulera. Parce qu'il ne peut le faire lui-même et que ses amis en le remplaçant cherchent à faire de telle sorte qu'on ne s'en aperçoive pas. Parce que ses amis ne veulent pas le trahir. Et que vous non plus, vous ne voulez pas le trahir... Mais que, néanmoins, cela vous déchire de voir quelqu'un d'autre que lui occuper la place qui lui appartient de droit. Et, en outre, parce que vous êtes à moitié folle de chagrin et de souci à cause de lui. N'est-ce pas ?

— Oui ! souffla-t-elle.

Je lui pris le menton et lui soulevai le visage :

— Je sais la raison pour laquelle vous me supportez si difficilement, ici, à sa place, jouant son rôle... C'est parce que vous êtes amoureuse de lui. Mais je fais de mon mieux pour lui. De mon mieux. Voyons, petite fille ! est-ce que c'est une raison pour que vous me rendiez mon travail cinq ou six fois plus difficile en me traitant comme si j'étais de la boue sur vos petites chaussures ?

Elle parut ébranlée. Un instant, je crus qu'elle allait me donner une paire de gifles. Puis elle s'effondra :

— Je regrette, je regrette terriblement. Je ne recommencerai pas.

Je lui lâchai le menton et sur un ton allègre :

— Dans ces conditions, on se remet tout de suite au travail.

Mais elle n'entendait rien :

— Est-ce que vous pourrez me pardonner ?

— Mais voyons, Penny, il n'y a rien à pardonner. Vous exagériez parce que vous l'aimez et parce que vous vous faites du mauvais sang pour lui. Allons, au boulot ! Il faut que j'atteigne la perfection. Et c'est maintenant une simple question d'heures.

Et, instantanément, je repris le rôle.

Elle remit l'appareil en marche. Une fois encore, j'étudiai le visage, les manières, la prononciation et les expressions de Bonforte. Puis, je fis couper le son et la stéréo projetant l'image de mon modèle, je doublai les images. Penny me regardait, regardait l'écran. Jusqu'à la fin du film. Alors je repris mon visage à moi :

— Comment c'était ? demandai-je.

— Parfait ! me répondit-elle.

Là, je souris de son sourire à lui :

— Merci, P'tite-Tête-Frisée, lui dis-je.

— *Il n'y a vraiment pas de quoi, monsieur Bonforte.*

Deux heures plus tard, nous atteignions le lieu du rendez-vous avec le *Roi des Cloches*.

Dak amena Roger Clifton et Bill Corpsman à ma cabine dès qu'ils furent arrivés à bord. Je les connaissais pour les avoir vus en image. Je me levai et je criai :

— Salut, Rog... Très content de vous voir, Bill !

J'avais la voix cordiale, mais sans y appuyer. Vu leurs habitudes et leur façon de vivre, un rapide voyage sur Terre, aller et retour, cela ne faisait que quelques jours de séparation. Rien de plus. Le *Tom-Paine* était en ce moment sous faible accélération, le temps de changer d'orbite et de commencer à en décrire une plus serrée que celle du *Roi des Cloches*,

Clifton m'examina à la dérobée, puis se mit à jouer le jeu, ôta son cigare de sa bouche, me serra la main, et prononça très tranquillement :

— Je suis content que vous soyez de retour, Chef !

Clifton, petit homme chauve, d'un certain âge, faisait avocat d'affaires ou joueur de poker de grande classe.

— Rien de spécial pendant mon absence ? lui demandai-je.

— Non, Chef ! rien de nouveau ! J'ai passé les dossiers à Penny.

— Excellent !

Je tendis la main à Billy Corpsman. Mais il ne la prit pas. Au lieu de me la prendre, il se mit les mains sur les hanches, me dévisagea et poussa un sifflement entre les dents :

— Ex-tra-or-di-naire, s'exclama-t-il. Stupéfiant !...

Hallucinant !... Je crois que nous tenons vraiment une chance d'emporter le morceau. (Il me regarda derechef, et recommença :) Allons, tournez-vous, Smythe... Bougez un peu. Que je vous voie marcher.

Il m'agaçait. Je ressentais le même agacement, j'en suis sûr, que Bonforte, devant ces impertinences, et, naturellement, cela se trahissait sur mon visage. Dak tira Corpsman par la manche :

— Suffit comme ça, Bill. Rappelle-toi ce que tu m'as promis.

— Va te faire foutre, ami, répondit Corpsman : est-ce que nous nous trouvons dans une pièce insonorisée, oui ?... D'ailleurs, je voulais seulement me rendre compte s'il était à la hauteur. Dites donc, Smythe, comment va votre martien. Vous le dégoisez un peu maintenant, non ?

Je répondis d'un seul mot de haut martien, un mot synthétique qui fait phrase et qui fait balle, et qui, en gros, signifie : « *Les bonnes manières exigeraient sans doute que l'un de nous s'écartât à présent.* » (Mais qui signifie, en fait, bien plus et mieux, de telle sorte que, quand on l'a lancé en défi, cela se termine en général par une ouverture de succession dans l'un ou l'autre Nid.)

Mais je suppose que Corpsman ne me comprit pas. Car il se contenta de cligner des yeux et de dire :

— Rien à dire Smythe, là... je m'incline. Vous nous avez jusqu'au trognon.

Mais Dak avait compris. Il prit Corpsman par le bras et il se fit insistant :

— Bill, je te répète que ça suffit comme ça. Tu es à mon bord, et c'est moi qui commande. Donc la consigne : on joue pour de vrai, à partir de maintenant. Plus de blague.

Et Clifton vint à l'appui :

— Et garde-le à l'œil, Bill. Il faut respecter la consigne. Rigoureusement. Ou alors, on risque le grabuge. :

Corpsman, accablé, haussa des épaules :

— Bon... ça va... d'accord ! Si on ne peut même plus vérifier maintenant. Après tout, c'est une idée de qui, je vous le demande un peu ? Et je réponds : C'EST UNE IDÉE DE JE. Oui, messieurs.

Puis il m'adressa un sourire en biais :

— Comment va, MONSIEUR Bonforte. Content de vous retrouver.

Il y avait une ombre d'emphase superflue dans sa façon de prononcer monsieur mais, sans ciller, je répondis à la volée :

— Bien content d'être là, Bill. Rien de particulier à me faire savoir avant de descendre ?

— Non ! je ne crois pas. Si ! Conférence de presse à Goddard-Ville après les cérémonies.

(Je le voyais surveiller du coin de l'œil l'effet de son annonce.)

— Excellent ! dis-je.

Dak intervint :

— Dis donc, Rog, qu'est-ce que tu en penses ? est-ce absolument nécessaire ? C'est déjà officiel ?

— J'allais ajouter, reprit Corpsman à l'adresse de Clifton, avant d'être interrompu par le capitaine ici présent qui a les jetons, j'allais ajouter que je puis m'en charger tout seul comme un grand et

annoncer aux copains que le Chef est atteint de laryngite, à la suite des cérémonies. Ou alors, limiter la conférence de presse aux questions écrites. Mais étant donné qu'il tient si bien le coup, moi je serais d'avis de risquer la chose... Qu'en pensez-vous, monsieur... euh !... Bonforte ? Vous croyez que vous pouvez m'arranger ça ?

— Ça ne fait pas de question, Bill, voyons.

Et je me disais que si jamais je réussissais à traverser l'épreuve de martien sans encombre, il y aurait encore l'interrogatoire d'une bande de reporters à quoi il faudrait répondre jusqu'à ce qu'ils soient fatigués de me poser des questions insidieuses. Naturellement, j'avais bien attrapé la façon de parler de Bonforte. J'avais une connaissance suffisante de ses attitudes et de ses idées, et je n'avais qu'à ne pas me perdre dans les détails.

Clifton, cependant, Clifton semblait préoccupé. Il allait ouvrir la bouche, quand retentit le klaxon du bord puis une voix hurla :

— *On demande le capitaine au poste de pilotage. On demande le capitaine. Moins quatre minutes, j'ai dit moins quatre minutes.*

— A vous de vous débrouiller, dit Dak : il faut que j'aille passer les vitesses, là-haut. Il ne reste que le jeune Epstein dans le poste.

Et il bondit dehors.

— Eh, capitaine ! cria Corpsman, et il partit sur les talons de Broadbent.

Clifton alla refermer la porte laissée ouverte par Corpsman, revint vers moi et, terriblement sérieux mais très calme, me demanda :

— Alors, vous vous sentez de force à risquer la conférence de presse ?

— A vous de dire. Moi je suis volontaire.

— Ouais, fit-il : eh bien, si ça vous va, je suis d'avis d'essayer. A condition, bien entendu, de faire poser les questions par écrit. Et que je vérifie les réponses que Bill aura données avant que vous les remettiez aux intéressés.

— Parfaitement. Et si vous pouviez vous arranger de telle manière que je puisse les regarder une dizaine de minutes avant la séance, je pense qu'il n'y aurait aucun risque. Vous savez, je travaille très vite.

— Je crois, Chef. D'accord. Dès la fin des cérémonies, nous nous arrangerons pour que Penny vous passe les réponses. Vous vous arrangerez bien pour vous glisser au lavabo. Et vous y resterez tout le temps qu'il faut.

— Je pense que ça doit coller comme ça.

— Oui ! je crois... Je dois dire que je me sens rassuré depuis que je vous ai vu. Puis-je faire encore quelque chose pour vous ?

— Non ! je ne crois pas, Rog, merci. Si. Au temps pour moi. Je voulais vous demander, que sait-on de neuf sur *lui* ?

— Eh bien, pas grand-chose, à vrai dire. Non ! vraiment. Il est toujours à Goddard-Ville. Ça nous le savons. Nous en sommes sûrs. On ne l'a pas emmené hors de Mars ou même en banlieue. Au cas où tel aurait été leur plan, ils ont dû y renoncer.

— Mais alors ? Goddard-Ville n'est pas un endroit important, n'est-ce pas ? Pas plus de cent mille habitants ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas, justement, c'est que nous ne voulons pas admettre officiellement que vous... je veux dire, lui, ait été kidnappé. Une fois terminée cette histoire d'Adoption, on peut très bien vous mettre à l'abri et annoncer alors que l'enlèvement vient de se produire. Et faire démonter la ville boulon par boulon. La municipalité appartient tout entière au Parti de l'humanité. Mais il faudra bien qu'ils marchent avec nous, mais après l'Adoption, pas avant. Et vous verrez s'ils s'y mettront de bon cœur, vous n'aurez jamais rien vu de pareil, tant ils seront mortellement inquiets de remettre la main sur lui avant que le Kkkahgral entier ne leur tombe dessus et qu'on leur fasse tomber la ville sur la tête.

— On n'a jamais fini d'en apprendre sur le compte des Martiens et de la psychologie.

— Nous en sommes tous là.

— Écoutez, Rog, mm... Qu'est-ce qui vous conduit à croire que... qu'il soit encore vivant ? Est-ce que leur but ne serait pas atteint s'ils le tuaient purement et simplement. (Je pensais à part moi qu'il était si facile de se débarrasser d'un corps pour peu qu'on fût suffisamment déterminé.)

— Je vois ce que vous voulez dire... Eh bien, là aussi il y a une notion martienne dont il faut tenir compte. Une notion de « convenance » (en martien dans le texte). Comprenez bien : la mort est la seule excuse qu'on puisse admettre en cas d'obligation non remplie. Si l'on ne se contentait de le tuer, purement et simplement, on se contenterait de l'adopter à titre posthume. Après quoi le Nid de Kkkahgral, suivi probablement de tous les autres Nids martiens, se mobiliserait pour le venger. Il leur serait indifférent, oh ! parfaitement indifférent de savoir que la race humaine en entier doive mourir. Mais la mort de cet être humain unique, mort organisée en vue de l'empêcher d'être adopté, ça, c'est une autre paire de manches. Question d'obligation et de convenances, de « bonnes manières » ! La réaction du Martien à des circonstances données est automatique. On croirait un instinct. Mais non, bien sûr ! ce n'est pas l'instinct. Ils sont si incroyablement intelligents. Ce qui ne les empêche pas de faire les choses les plus stupéfiantes.

Il plissa le front et ajouta :

— Je souhaiterais parfois n'avoir jamais quitté le Sussex.

Le klaxon nous fit regagner en hâte les pressoirs à cidre. Dak avait manœuvré avec beaucoup de finesse. La fusée-navette de Goddard-Ville attendait au moment où nous nous mîmes en chute libre. Transbordement qui nous fit nous retrouver tous les cinq sur la fusée navette. Cinq, cela faisait juste le compte des couchettes. Dak avait prévu la chose. Le commissaire-résident, en effet, ayant exprimé le désir d'être admis à me rencontrer, en avait été dissuadé par le message de Dak, où il lui était communiqué que ma suite et moi aurions besoin de tout l'espace disponible.

J'eus beau faire de mon mieux pour essayer de distinguer le paysage, à la descente, rien à faire ! Je ne pouvais pas ostensiblement admirer le paysage en touriste alors que j'étais censé le connaître parfaitement et le pilote de la navette ne tourna que pour l'atterrissage, et à ce moment, j'étais trop occupé à revêtir mon masque à oxygène.

Sacré masque du type martien ! Il a bien failli me faire renoncer. Je n'avais jamais essayé de le mettre jusqu'à ce moment-là. Dak n'y avait pas songé. Moi-même je n'avais pas prévu que la question se poserait. Il m'était arrivé de revêtir la tenue de plongeur spatial et l'hydropneu et je pensais que ce serait à peu près la même chose cette fois-ci. Il n'en était rien. Le modèle favori de Bonforte était un Mitsubishi « *Vent du Sud* », à « *bouche libre* », qui envoie la pression directement dans les narines et comporte une pince à nez, des olives nasales, deux tubes qui aboutissent derrière les oreilles au surtendeur pendu sur la nuque. Je dois avouer que c'est là une jolie réalisation technique puisqu'elle permet de continuer à parler, à manger et à boire, etc., tout en portant masque. A condition bien entendu, qu'on y soit habitué.

Personnellement, j'aime autant me faire introduire les deux mains d'un dentiste dans la bouche !

L'ennui avec ce genre de truc, c'est qu'il vous faut exercer un effort volontaire sur les muscles obturateurs de la bouche ou alors vous produisez un bruit de bouillotte restée sur le feu, en raison de la différence de pression qui intervient. Heureusement, le pilote de la navette rétablit la pression moyenne de Mars alors que nous avions tous chaussé le masque. Ce qui nous laissa vingt bonnes minutes pour nous y habituer. Mais pendant un fichu quart d'heure, j'avais bien cru que les champions étaient soufflés. Tout ça à cause d'une stupide petite invention du Concours Lépine ! Mais je me souvins en temps utile que j'avais porté ce masque cent et mille fois auparavant et que par conséquent j'y étais habitué autant qu'homme au monde. Un peu plus tard, j'y croyais déjà.

Dak avait réussi à m'épargner l'heure de conversation avec le commissaire-résident. Mais il n'avait pu m'en dispenser tout à fait. Le

commissaire-résident nous attendait au débarqué de la navette. L'horaire minuté empêcha d'autres contacts avec les hommes. Il me fallait gagner aussitôt la ville martienne. Incroyable mais vrai, j'allais me sentir plus en sécurité avec les Martiens qu'avec les hommes.

Monsieur le commissaire Boothroyd appartenait au Parti de l'humanité, ainsi que toute son administration, mis à part quelques techniciens de l'administration civile. Mais Dak m'avait assuré qu'il y avait soixante chances sur cent pour qu'il fût en dehors de toute cette affaire. Selon Dak, toujours, il était honnête mais stupide. Dak ainsi que Rog Clifton estimaient également que le ministre suprême Quiroga, n'y était pour rien non plus. Et qu'il fallait attribuer les responsabilités de la chose à la fraction clandestine de terroristes à l'intérieur du Parti de l'Humanité dont les membres s'étaient baptisés « les Actionnistes », et qui, toujours selon mes sources, se trouvaient à la solde de respectables hauts financiers à l'affût de gains très substantiels. Pour ma part, j'aurais été bien en peine de distinguer un « actionniste » d'avec un « actionnaire ».

Mais je n'étais pas sitôt débarqué qu'une petite chose se produisit qui me fit me demander si l'ami Boothroyd était vraiment aussi stupide et honnête que Dak le pensait. Une petite chose. Une de ces petites choses qui vous perce de part en part, comme à l'emporte-pièce, le doublage le mieux conditionné du monde. J'étais ce qu'on appelle une « huile » en langage non protocolaire, et le commissaire-résident était venu à ma rencontre. Comme je n'occupais aucun poste officiel, à part un siège à la Grande Assemblée, mais que j'étais en voyage privé, on ne me rendait pas les honneurs. Boothroyd n'était suivi que d'un aide-de-camp et... d'une petite fille d'une quinzaine d'années.

J'avais vu sa photographie. Rog et Penny m'avaient soigneusement mis au courant. Je lui serrai la main. M'informai de sa sinusite, le remerciai de l'agréable souvenir que je gardais de mon dernier séjour et m'entretins de cette manière cordiale d'homme à homme où Bonforte excellait. Après quoi je me tournai vers la petite fille. Je savais que Boothroyd avait des enfants et que l'un d'eux devait atteindre à peu près l'âge de celle-ci. Mais j'ignorais, et Rog et Penny également sans doute, si je l'avais déjà rencontrée.

Boothroyd eut la gentillesse de voler à mon secours.

— Je crois que vous n'avez pas encore rencontré ma fille Deirdre, n'est-ce pas ?... Elle a tellement insisté pour venir.

Or, rien dans la documentation cinématographique ne m'avait montré la manière dont Bonforte traitait les jeunes personnes. Donc, il ne me restait qu'à *être Bonforte*. Bonforte, veuf du milieu de la cinquantaine, sans fils ni fille, ni neveux, ni nièces, sans expérience non plus des demoiselles de moins de vingt ans, mais qui avait l'habitude des rencontres et entretiens avec toutes sortes de gens. Et je la traitai comme si elle avait eu le double de l'âge qui était en réalité le sien. Non ! je n'allai pas tout à fait jusqu'au baisemain. Elle rougit, parut ravie.

Boothroyd, indulgent, lui dit :

— Eh bien, mais demande donc ce dont tu m'as parlé. Tu n'auras peut-être pas d'autre occasion de le faire.

Elle rougit encore un peu plus et parla :

— Monsieur, pourrais-je avoir votre autographe ? A l'école, les filles en font collection. J'ai déjà celui de M. Quiroga... Je voudrais bien avoir le vôtre aussi.

Et elle produisit un petit livre qu'elle avait gardé derrière le dos jusque-là.

Je me sentais dans la peau d'un conducteur d'hélicoptère à qui l'on demande son permis, celui qui est dans l'autre combinaison. J'avais travaillé comme un nègre, mais ne m'étais pas attendu à me voir dans l'obligation d'imiter la signature du Chef. Après tout, zut, zut et zut ! On ne peut quand même pas tout apprendre en deux jours et demi, non ?...

Mais le moyen, d'autre part, de refuser, quand on est Bonforte, une signature à une petite fille ! Je souris et je dis :

— Vous avez déjà l'autographe de M. Quiroga, n'est-ce pas ?

— Oui... Il a même mis : « Avec mes meilleurs vœux », au-dessus.

Je clignai de l'œil en direction de Boothroyd :

— Seulement ses bons vœux, n'est-ce pas ? Aux jeunes personnes, avec moi, c'est toujours au moins « Tendresse et baisers ». Vous savez ce que je vais faire ?

Je pris le carnet, le feuilletai.

— Chef, dit Dak, nous n'avons que quelques minutes.

— Modérez-vous, répondis-je sans lever la tête : la nation martienne entière peut attendre, si c'est nécessaire, pour une jeune dame.

Sur ce je tendis l'album à Penny :

— Voulez-vous noter la dimension, je vous prie. Et vous me rappellerez, s'il vous plaît, d'envoyer une photographie qu'on puisse y

coller. Avec un bel autographe dessus, naturellement. Et une marguerite dessinée au bout du paraphe aussi, peut-être ?

— Parfaitement, monsieur Bonforte.

— Est-ce que ça fait votre affaire, mademoiselle Deirdre ?

— Chic alors !

— Bon ! eh bien, je suis très content que vous m'ayez demandé ça. Maintenant nous pouvons songer à partir, capitaine. Monsieur le commissaire, c'est bien notre voiture ?

— Mais parfaitement, monsieur Bonforte. (Sur ce, il secoua la tête, désabusé :) Je crains fort que vous n'ayez converti un membre de ma famille à vos idées hérétiques d'expansionnisme. Vous croyez que ce soit très loyal et sportif ?

— Cela vous apprendra à lui faire avoir de mauvaises fréquentations. N'est-ce pas, mademoiselle Deirdre ? (Ici re-shake-hand). Merci d'être venu à notre rencontre, monsieur le commissaire. Je crains qu'il ne nous faille vraiment nous dépêcher à présent.

— Merci. Oui, certainement.

— Merci bien, monsieur Bonforte, je suis si contente.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, mon enfant.

Je fis demi-tour sans hâte, de manière à ne pas sembler nerveux ou agité à la stéréo. Il y avait des appareils en batterie un peu partout. Photo, ciné, les actualités, la stéréo, et de très nombreux journalistes. Billy tenait les reporters au loin.

— A tout à l'heure, Chef, me lança-t-il avant d'aller poursuivre la bavette avec ses confrères. Rog, Dak et Penny me suivirent dans la voiture. Peut-être pouvait-on remarquer un peu moins de monde que sur les astroports terrestres. Mais quand même, il y avait du public. Cela ne m'inquiétait pas beaucoup, puisque Boothroyd n'avait vu que du feu. Quand même, il y avait certainement des personnes présentes qui savaient que je n'étais pas Bonforte. Non ?

De toute façon, je refusais de me mettre martel en tête pour elles. Elles ne pouvaient me nuire qu'en se nuisant à elles-mêmes.

La voiture mise à notre disposition était une Rolls-Outlander, à pression constante. Je gardai néanmoins le masque sur le visage pour imiter mes compagnons de voyage. J'étais assis à droite. Rog à côté de moi et Penny à côté de Rog, et Dak sur l'un des strapontins, de biais pour lui permettre d'étendre ses jambes qui n'en finissaient plus. Le chauffeur se retourna pour nous jeter un regard au travers de la séparation et il démarra.

— J'ai eu peur un instant, dit Rog.

— Il n'y avait vraiment pas de quoi, dis-je. Maintenant, taisons-nous tous, je voudrais bien revoir mon petit discours.

En vérité c'était surtout le paysage martien qui m'intéressait. Pour le discours je le connaissais parfaitement. Le chauffeur nous

faisait longer l'astrogare. Entre les panneaux de la *Verwijs Trading*, de la *Sul Diamant Limitada*, des *Lignes Extérieures Diana*, *Trois Planètes* et de la *I.G. Farben Industrie*. Autant de Martiens que d'hommes parmi les passants. Nous autres, cochons de terriens, nous avons souvent l'impression que les Martiens vont à une allure d'escargots. Et comparativement à nous, ils vont comme des planètes lourdes. Mais dans leur monde à eux, ils glissent sur leur base comme une pierre sur l'eau.

A main droite s'étendait au-delà du champ plat, le Grand Canal dont on ne voyait pas la rive. Et droit devant nous, s'élevait le Nid de Kkkah, vraie cité de rêves. J'en admirais la beauté délicate. Quand soudain, Dak bondit.

Nous avions dépassé les voitures qui descendaient, mais dans l'autre sens, en face de nous, venant vers nous, une voiture que j'avais vue sans y faire attention. Mais Dak veillait. Quand cette voiture fut plus rapprochée de la nôtre, Dak rabattit soudain la cloison qui nous séparait du chauffeur, il se jeta sur ledit chauffeur, lui entoura le cou d'un de ses bras, et saisit de l'autre, le volant. Nous dérapâmes sur la droite. Nous évitâmes d'un cheveu la collision avec l'autre voiture, filâmes sur la gauche et finîmes par rester sur la route. Nous l'avions échappé de peu. Et, à présent, le Canal longeait directement la route.

Quelques jours auparavant, je n'avais pas été capable d'aider vraiment Broadbent, mais je ne m'étais pas attendu aux ennuis et j'avais été désarmé. Aujourd'hui, je n'étais pas armé non plus. Pas même un petit croc empoisonné. Mais je me comportai un peu mieux. Dak avait fort à faire à essayer de conduire la voiture tout en se penchant en avant à partir de son strapontin. Le chauffeur d'abord surpris et bousculé, cherchait à présent à reprendre le volant.

Je fus sur lui, le pouce gauche enfoncé dans les côtes :

— Si tu bouges, lui dis-je, tu es un homme mort !

C'était la voix et la réplique du « Monsieur du Second étage ».

L'homme se tut et ne bougea plus.

— Rog, qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? demanda Broadbent.

Clifton regarda derrière lui :

— Ils sont en train de tourner.

— Bon. Eh bien, Chef, gardez votre arme sur cet individu pendant que je traverse.

Ce qu'il se mettait en devoir d'exécuter, et qui n'était pas commode vu la longueur de ses jambes et le peu de place qu'il y avait dans la voiture. Enfin il fut installé :

— Je ne pense pas qu'il existe un autre engin sur roues qui puisse rattraper une Rolls sur un parcours sans virages.

Il appuya sur la pédale et la voiture bondit.

— Ils viennent de tourner.

— Bon ! qu'est-ce qu'on fait du machin ? on le jette par la fenêtre ?

— Je n'ai rien fait, dit le chauffeur.

Mais je lui enfonçai le doigt un peu plus fort dans les côtes, et il ne parla plus.

— Tu n'as rien fait, lui répondit Dak sans quitter les yeux de la route : rien du tout ! Tu as seulement tenté de nous faire avoir un petit accident d'auto. Juste ce qu'il fallait pour que M. Bonforte rate son rendez-vous. Si je n'avais pas remarqué que tu ralentissais pour te sauver la peau, tu pouvais très bien réussir. Seulement tu n'as rien dans le ventre, n'est-ce pas ? (Et Dak prenait un virage dans le hurlement des pneus avec le gyroscope qui s'affolait à rétablir l'équilibre.) Alors, qu'est-ce qu'ils font, Rog ?

— Ils ont renoncé.

— Bon !

Mais Dak ne ralentissait pas pour autant. Nous devons dépasser les trois cents kilomètres à l'heure.

— Je me demande s'ils sont prêts à nous attaquer à la bombe avec un homme à eux dans la voiture ? Tu crois mon gars, qu'ils te rayeraient des cadres, comme ça ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Mais vous allez avoir des ennuis.

— Ah ! tu crois ça. La parole d'honneur de quatre personnes honorables contre celle d'un gibier de potence. Ou ne serais-tu pas un bagnard ? De toute manière, M. Bonforte préfère que ce soit moi qui le conduise. Si bien que tu t'es empressé de faire plaisir à M. Bonforte.

A ce moment précis, mon prisonnier et moi-même faillîmes traverser le plafond de la voiture. Nous venions de passer sur un obstacle gros comme un ver, posé en travers de la route, unie comme un miroir.

— Monsieur Bonforte ! cria le chauffeur, sur un ton d'injure.

— Vous savez, Chef, reprit Dak, quelques secondes plus tard : je ne suis pas d'avis de le jeter par la fenêtre. Je pense qu'il vaudrait mieux vous déposer. Puis le prendre lui et l'emmener dans un endroit tranquille. Je crois qu'il finirait par parler si on le lui demandait avec assez d'insistance.

Le chauffeur se débattit. Je resserrai les doigts autour de son cou et le refrappai de la jointure du pouce. Peut-être qu'un os ne donne pas tout à fait la même impression que la gueule d'une arme à feu, mais qui peut savoir au juste ?

Il se laissa aller et dit :

— Vous n'oserez pas me faire une piqûre.

— Seigneur, non ! s'écria Dak. Cela serait illégal... Penny, mon

chou, est-ce que vous avez une épingle sur vous.

— Mais certainement, Dak, répondit-elle, et elle n'était pas effrayée alors que je l'étais, moi.

— Merci... Eh bien, mon gars, tu n'as certainement jamais eu d'épingle qu'on te poussait sous l'ongle. On assure que cela suffit à détruire l'effet d'un blocage hypnotique. Oui ! L'épingle sous l'ongle parle directement au subconscient. Il n'y a qu'un ennui, c'est que le malade fait des bruits désagréables. Ainsi donc, nous te conduirons sur le sable des dunes où nous ne dérangerons personne, excepté les scorpions. Et quand tu auras parlé, c'est là que vient le plus gentil ! Quand tu auras parlé, on te laissera partir. Tranquillement. On ne te fera rien. Tu pourras retourner en ville. Mais écoute-moi bien : si tu as fait preuve d'obéissance et d'esprit de coopération, on te fait une fleur : nous te laissons ton masque.

Dak se tut. On n'entendit plus que le bruit de l'air raréfié de Mars contre les parois de la voiture. L'être humain en bonne condition peut, sans masque à oxygène, parcourir une centaine de mètres sur cette planète. Je crois me rappeler le cas exceptionnel d'un humain ayant accompli, toujours sans masque, une course d'un demi-kilomètre avant d'expirer. Et Goddard-Ville se trouvait à vingt-trois kilomètres environ.

— C'est pas des blagues, commença notre prisonnier : je ne sais rien. On m'a payé seulement pour que je vous fasse écraser par l'autre voiture.

— Eh bien, essaie de te réveiller la mémoire, dit Dak en ralentissant. C'est ici que vous descendez, Chef ! Prends son arme, Rog, et remplace le Chef.

— D'ac, répondit Rog, et il enfonça à son tour le poing dans le dos du chauffeur. La voiture s'arrêta devant les portes monumentales.

— Vous disposez de quatre minutes, dit Dak, soulagé. Quelle bonne voiture. Je voudrais bien en avoir une comme ça. Rog, si tu voulais te pousser un peu et me faire de la place. (Rog se poussa. Dak frappa le chauffeur du coupant de la main sur le cou. L'homme devint flasque et s'effondra.) Voilà qui le fera se tenir tranquille le temps de vous préparer, Chef ! On ne peut pas se permettre de laisser aller sous les yeux de ceux du Nid. Quelle heure est-il ? (Nous avons trois minutes trente secondes d'avance sur l'horaire.) Alors, Chef, je vous rappelle que vous avez encore trois minutes devant vous. Il vous faut faire votre entrée exactement au temps prévu. Ni plus tôt ni plus tard. A l'heure exacte.

— Vu ! fis-je.

— Vu ! fit Clifton.

— Par conséquent, trente secondes à peu près pour monter la rampe. Il reste trois minutes. Que voulez-vous faire pendant ces trois

minutes, Chef ?

— Reprendre mon sang-froid, Dak.

— Votre sang-froid, vous l'avez. Vous ne vous êtes pas trompé d'un clin d'œil à la dernière répétition. Haut les cœurs, vieille branche ! Encore deux heures à faire et vous pourrez rentrer chez vous avec votre argent qui vous brûle les poches. C'est le sprint final.

— Oui ! je l'espère. Ça n'aura pas été sans mal. Dites-moi, Dak...

— Quoi donc ?

— Venez un peu plus près... Et qu'est-ce qui arrive si je fais une erreur... Là-dedans ?

Broadbent eut un rire un peu trop confiant :

— Pas d'erreur possible, voyons ! Penny me dit que vous possédez tout ça sur le bout des ongles. Alors ?

— Bien entendu. Mais supposez seulement que je me trompe quand même. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Vous ne vous tromperez pas. Je sais ce que vous éprouvez. La première fois que j'ai dû faire un atterrissage, seul, j'ai éprouvé la même sensation. Mais une fois que c'était commencé, j'étais si occupé que je n'ai pas eu le temps de me tromper.

— Surveillez l'heure, cria Clifton.

— Y'a tout le temps qui faut... Plus d'une minute au moins !

— Monsieur Bonforte, monsieur Bonforte... (C'était la voix de Penny. J'allais vers la voiture. Elle en sortit. Me tendit la main.) Bonne chance, monsieur Bonforte.

— Merci, Penny.

Rog me secoua la main. Dak me tapa dans le dos :

— Moins de trente secondes, à vous de jouer.

J'acquiesçai et me dirigeai vers la rampe. Je devais être à l'heure fixée quand j'atteignis le sommet, car les puissantes barrières s'ouvrirent en roulant devant moi. J'aspirai une grande goulée d'air, je maudis le masque à oxygène et j'entrai en scène.

Même si ce n'est pas la première fois, le rideau qui se lève sur la première représentation de n'importe quelle pièce vous coupe le souffle et vous arrête le cœur. Votre rôle est au point. Votre manager a compté le nombre des spectateurs. Ce n'est pas votre coup d'essai. Peu importe... quand vous débouchez là, que vous savez que tous ces yeux sont fixés sur vous et qu'on attend votre première parole, qu'on attend que vous bougiez... Cela vous fait quand même quelque chose. Et, c'est même pour cela qu'il existe des souffleurs.

Je levai la tête. Vis mon public. Voulus partir en courant. Pour la première fois depuis trente ans, j'avais le trac.

Le ban et l'arrière-ban du Nid s'étendaient devant moi aussi loin que portait la vue, serrés comme des asperges. Oui, je savais qu'il me

fallait pour débiter avancer lentement le long de l'allée centrale, jusqu'à l'autre extrémité, jusqu'à la déclivité qui menait jusqu'au Sein du Nid intérieur.

Mais j'étais paralysé.

Je me disais : « Voyons, mon ami, tu es John Joseph Bonforte. Tu es venu ici bien des fois avant aujourd'hui. Et ces personnes sont tes amis. Tu es ici parce que tu veux être ici. Et parce qu'ils veulent que tu y sois. Avance donc, le long de la nef, pom pom pom pom, pom pom pom pom... Et vive la Mariée ! »

J'étais redevenu Bonforte. J'étais l'oncle Joe Bonforte. Le Bonforte déterminé à faire parfaitement ce qu'il faisait et à réussir, pour le plus grand honneur et pour le plus grand bien de son peuple et de sa race. Et pour ses amis de Mars aussi. Je respirai, mis le pied en avant.

Et d'avoir respiré devait me sauver parce que cela me fit sentir l'exquis, l'incomparable parfum. Ces milliers et ces milliers de Martiens en rangs compacts me donnaient l'impression que l'on avait laissé tomber par terre et cassé une caisse entière de flacons de *Désir sauvage*.

J'étais tellement sûr de respirer le parfum de C. des Champs-Élysées, que sans même y réfléchir, je regardai derrière moi. Non, Penny ne me suivait pas.

Puis boitillant, je marchai de l'allure à peu près d'un Martien qui avance sur Terre. Derrière moi, la foule se refermait. Il y avait des enfants qui lâchaient leurs parents pour se faufiler vers moi. Par « enfants » je veux dire des Martiens d'après le moment où la scissiparité s'est produite. Ils n'ont encore que la moitié du poids et de la taille d'adultes. Comme ils ne sortent pas du Nid, nous avons tendance à oublier qu'il y a de petits Martiens. Il faut près de cinq ans pour que le Martien atteigne la taille normale, que son esprit se remette et qu'il retrouve l'intégrité de sa mémoire. Pendant toute cette période de transition, ce n'est rien de plus qu'un idiot qui essaie de toutes ses forces de devenir un abruti sans plus. Mais le réajustement des gènes et les accidents inséparables de la scissiparité ont mis celui qui la subit hors de course pour très longtemps. (Il y avait dans la documentation cinématographique de Bonforte un film consacré à ce sujet.) Ces enfants, qui sont donc idiots, ne sont pas tenus aux « convenances » avec tout ce que cela comporte. Mais on ne les en aime pas moins, bien au contraire.

Deux de ces petits, de même taille, la plus petite, et que je n'aurais pu distinguer l'un de l'autre, s'étaient arrêtés devant moi, un peu comme deux jeunes chiens fous qui s'aventurent sur la chaussée, malgré le flot de voitures. Il fallait ou m'arrêter ou leur marcher dessus.

Je m'arrêtais. Ils en profitèrent pour se rapprocher encore et me bloquer complètement la route. Après quoi, ils se mirent à caqueter entre eux tout en étendant des pseudopodes. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient. Un peu plus, ils me tiraient l'étoffe de mon complet et me glissaient leurs extrémités dans les poches.

La foule était si dense que je ne pouvais continuer ni à gauche ni à droite. Et l'horaire m'appelait, inexorablement. Mais ils étaient si gentils que je cherchais vainement un bonbon, que j'aurais pu leur offrir. Le temps pressait. Si je laissais aller, j'allais commettre la faute classique d'inconvenance, illustrée par Kkkahgral le Cadet en personne.

Mais les deux petits s'en souciaient comme une carpe d'une pomme. L'un des deux avait réussi à étendre le pseudopode sur ma montre de gousset.

Je soupirai, fus littéralement envahi par le parfum, et je fis un pari. Je pariai contre moi-même. Pariai que là comme ailleurs il fallait embrasser les enfants. Que cela valait même contre les impératifs de l'étiquette martienne. Je mis un genou en terre, et, devenu de la taille d'un de ces sympathiques jeunes gens, je leur fis une bonne caresse, passant ma main sur leur écorce.

Puis me relevai, leur disant aussi distinctement que je le pus :

— Et maintenant c'est assez. Il faut que je parte.

Ce qui me suffit à dépenser le trésor presque entier de mes connaissances en fait de martien.

Les deux petits se serrèrent contre moi. Avec gentillesse mais fermeté, je les repoussai et traversai la haie des spectateurs, en me dépêchant pour rattraper le temps perdu. Aucune baguette de vie et de mort ne me flamba dans le dos. Avais-je raison d'espérer que l'infraction dont je venais de me rendre coupable, n'avait pas atteint encore le niveau du crime puni de peine capitale. Enfin je fus sur la pente qui menait au sein du Nid intérieur.

La ligne d'astérisques ci-dessus représente la cérémonie d'Adoption.

Et pour quelle raison ?

Mais parce que cela regarde exclusivement les membres du Nid de Kkkah. Affaire de famille.

Ou si vous aimez mieux : un Mormon peut avoir d'excellents amis non-Mormons. Mais son amitié va-t-elle jusqu'à lui faire introduire un non-Mormon à l'intérieur du Temple de Salt-Lake City (Utah) ?

Non !

Les Martiens visitent les Nids des autres. Mais ils ne pénètrent jamais dans le sein du Nid intérieur que de leur propre famille... Et je n'ai pas plus le droit de donner le détail de la cérémonie d'Adoption qu'un franc-maçon n'a le droit de communiquer le rituel de sa loge aux personnes de l'extérieur.

Peu important les grandes lignes, d'ailleurs, étant donné qu'elles sont les mêmes pour tous les Nids. Mon parrain, le plus ancien des amis martiens de Bonforte, Kkkahrreash, me rencontra à la porte et leva la baguette sur moi. Je l'exhortai à me tuer sur place au cas où je me rendrais coupable d'une faute quelconque. A vrai dire, je ne le reconnaissais pas. J'avais étudié des photographies de lui, mais je ne le reconnaissais pas. Mais ce ne pouvait être que lui puisque la chose était prévue au rituel.

Après avoir ainsi manifesté mes sentiments loyalistes, je fus autorisé à pénétrer. Kkkahrreash m'accompagna de station en station. On m'interrogea et je répondis. Gestes et paroles étaient stylisés comme une pièce chinoise. Sans quoi, la chose n'aurait pu réussir. Le plus souvent, je ne comprenais rien à ce qu'on me disait et dans la moitié des cas, je ne comprenais pas les réponses que je faisais moi-même. Simplement, je connaissais mon rôle. A cause de la lumière basse qu'on affectionne sur Mars, j'avais l'impression de ramper dans l'ombre comme une véritable taupe.

Il m'est arrivé une fois de jouer avec le célèbre Kawk Mantell, peu avant sa mort, alors qu'il était déjà complètement sourd, le pauvre. Quel acteur ! Il n'était même pas question d'user d'un appareil acoustique. Parfois il réussissait à lire sur les lèvres du partenaire mais ce n'était pas tout le temps possible. Eh bien, il avait fait personnellement la mise en scène et l'avait si minutieusement minutée que je l'ai vu prononcer une phrase, avancer de trois pas, pivoter sur lui-même et répondre exactement à une réplique qu'il n'entendait pas.

Ici, c'était la même chose. Je connaissais mon rôle et je le jouais. Tant pis pour eux s'ils ne connaissaient pas le leur et que la représentation ne fût point parfaite. C'était leur affaire.

Certes cela n'arrangeait rien de voir pendant tout le temps de la cérémonie au moins quatre de ces baguettes de vie ou de mort brandies sur ma tête. Allait-il me brûler ? Après tout, je n'étais qu'une pauvre brute d'humain. Et au pire il ne me donnerait que la mention *passable*. Et encore...

Au terme de ce qui me parut durer des jours entiers mais qui ne dura en fait qu'un neuvième de la rotation totale de la planète, après des éternités, nous finîmes quand même par manger. Je n'ai gardé aucun souvenir de ce qui nous fut servi. Et c'est sans doute tant mieux ! Mais de toute manière je ne fus pas empoisonné.

Puis les Anciens firent leur discours. Je répondis par mon

discours de remerciement, et ils me donnèrent un nom et une baguette.

J'étais devenu un Martien.

Je ne savais pas me servir de ma baguette.

Mon nom faisait un bruit de robinet qui fuit.

Aucune importance. Désormais c'était mon nom légal sur Mars, et légalement j'appartenais par le sang à la famille la plus aristocratique de la planète. Tout cela, cinquante-deux heures exactement après le moment où un cochon de terrien avait dépensé son dernier demi-impérial pour payer un verre à un étranger au bar de la *Casa Mañana*.

Ce qui prouve, je crois, qu'il ne faut jamais parler à des personnes qui ne vous ont pas été présentées.

Je sortis dès que je le pus. Dak m'avait confectionné un discours où j'invoquais l'obligation où je me trouvais de m'en aller sitôt la cérémonie terminée. Je tremblais comme un homme enfermé dans un dortoir de pensionnat pour jeunes filles à présent qu'il n'y avait plus de rituel à suivre. Je veux dire que même les manières les plus simples étaient retranchées derrière des habitudes sociales rigides et que je ne savais pas au juste comment me conduire. Rreash et un autre Ancien me reconduisirent, et je caressai de nouveau deux enfants, peut-être les mêmes, je ne pourrais pas vous dire au juste. Une fois arrivé aux portes, les Anciens me dirent adieu dans ma langue maternelle que j'eus peine à comprendre et me laissèrent sortir seul. Les grilles se refermèrent dans mon dos et je sentis mon cœur redescendre à l'endroit habituel.

La Rolls m'attendait à l'endroit où je l'avais laissée. Je courus, la portière s'ouvrit, et j'eus la surprise de constater qu'elle ne contenait que Penny. Surprise, mais non pas désagrément. Et je criai :

— Alors, P'tite-Tête-Frisée, je suis reçu.

— J'en étais sûre, me dit-elle.

Je fis un moulinet avec ma baguette et lui expliquai comment désormais elle devrait m'appeler *Kkkahjjjerrr* (mais sans réussir à ne pas postillonner pour la dernière syllabe).

— Mais faites donc attention avec votre baguette, me dit-elle.

Je m'effondrai sur le siège à côté d'elle :

— Est-ce que vous savez comment on se sert de ce machin ? lui demandai-je.

J'étais depuis quelques secondes sous le coup de la réaction et je me sentais épuisé mais gai. Ce qu'il me fallait, c'était trois coups successifs de quelque chose de fort, puis un steak épais. Puis les articles des critiques.

— Je ne sais pas comment on s'en sert, mais faites attention.

— Je suppose qu'il suffit d'appuyer ici ?

J'avais joint le geste à la parole et découpé un joli trou rond de trois centimètres dans le pare-brise de la voiture, par où s'engouffrait l'air extérieur.

— Ahhhh ! fit Penny.

— Je regrette... Je vais la mettre de côté jusqu'à ce que Dak m'ait appris à m'en servir.

— Aucune importance, dit Penny en ravalant sa salive : Mais vous devriez faire attention à ce que vous visez.

Elle avait mis en marche, et je m'étais aperçu de ce que Dak n'était pas seul à insister lourdement sur la pédale.

— Mais qu'est-ce qui presse comme ça ? lui demandai-je. Il me faut un peu de temps pour préparer cette conférence de presse, vous savez bien. Vous avez apporté les papiers ? Et où sont les autres ?

(J'avais oublié jusqu'à l'existence du chauffeur que nous avions confisqué.)

— Les autres n'ont pas pu venir.

— Mais Penny, qu'est-ce qui est arrivé ?

Allais-je pouvoir tenir une conférence de presse livré à mes seuls moyens personnels ? Peut-être pourrais-je leur parler un peu de mon adoption, ça au moins ce ne serait pas du chiqué ?

— Monsieur Bonforte... *Ils l'ont retrouvé.*

Je ne m'étais pas encore rendu compte de ce que pas une seule fois elle ne m'avait appelé « monsieur Bonforte » depuis mon retour de l'adoption. Bien entendu. Puisque je n'étais plus lui. Puisque j'étais redevenu Lorrie Smythe, vous savez bien le garçon qu'on a loué pour le remplacer.

Je me rencognai, poussai un soupir, et tâchai de « relaxer ». Ainsi c'était fini, et nous avions réussi. C'était un poids de moins. Je ne m'en étais pas rendu compte. Mais vraiment. Jusqu'à la mauvaise jambe de Bonforte qui, brusquement, cessait de me faire mal. J'étendis ma main vers celle de Penny, sur le volant :

— Je suis bien content que ce soit terminé. Mais vous allez me manquer. Je m'étais habitué à la troupe. Enfin, les meilleures tournées doivent s'arrêter. J'espère bien quand même que nous nous reverrons.

— Moi aussi, dit-elle.

— Dak aura mis au point une combine à la graisse de chevaux de bois pour me permettre de prendre place sur le *Tom-Paine* ?

— Je ne sais vraiment pas.

Mais elle pleurait. Penny en train de pleurer, et à propos de notre séparation. Pas croyable. Et pourtant... Il fallait découvrir. On pourrait croire en effet qu'étant donné mes traits et mes manières cultivées, les femmes me trouvent irrésistible. Hélas ! il en existe un grand nombre qui n'éprouvent aucune peine à m'être cruelles. Penny n'avait paru ne devoir aucunement se forcer pour ne pas me trouver irrésistible.

— Penny, pourquoi toutes ces larmes, mon chou ? Mais vous allez envoyer cette voiture dans le décor.

— Je n'y peux rien. Peux pas m'en empêcher.

— Alors mettez-moi de moitié dans l'affaire. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous m'avez dit qu'on l'avait retrouvé. Mais rien d'autre. Il est bien vivant, n'est-ce pas ?

— Oui, vivant, mais on lui a fait mal.

Et elle se mit à sangloter et faillit lâcher le volant.

— Vous voulez que je conduise ?

— Ça ira. Et puis vous ne savez pas. Je veux dire que vous n'êtes pas censé savoir conduire.

— Des bêtises, je sais conduire et d'ailleurs ça n'a plus aucune importance...

Mais je m'interrompis. Et si ça avait encore de l'importance ? Au cas où l'on aurait abîmé Bonforte et que ça se voie, il ne pourrait apparaître en public. Pas un quart d'heure après son adoption par le Nid de Kkkah. Peut-être qu'il me faudrait quand même tenir cette conférence de presse alors que ce serait le véritable Bonforte qu'on introduirait en passager clandestin à bord ! Bon, très bien dans ces conditions ! Mais le temps d'un rappel après le baisser de rideau. Pas plus !

Elle ne savait pas. Ils n'avaient pas eu le temps de décider ou même d'y penser.

Mais déjà nous abordions la descente. Déjà les dômes en forme de bulles de Goddard-Ville se dressaient autour de nous :

— Allons, Penny, arrêtez la voiture et causons sérieusement. Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Le chauffeur, finalement, avait parlé. Avec ou sans épingle sous les ongles, je ne saurai jamais. Et il avait été remis en liberté avec son casque à oxygène et non sans. Les autres étaient retournés à Goddard-Ville, avec Dak au volant. Heureusement pour moi, j'étais au Nid de Kkkah à ce moment. Décidément, les *navigateurs* devraient être strictement empêchés de conduire autre chose que des astronefs. Ils avaient néanmoins réussi à atteindre la maison de la Vieille Ville que le chauffeur leur avait indiquée. C'était un quartier comme il en existe dans les ports depuis que les Phéniciens contournèrent l'Afrique, un lieu de rencontre pour bagnards évadés, filles, joueurs professionnels, et autres débris. Le genre de quartier où les agents ne s'aventurent jamais seuls.

Le chauffeur ne les avait pas trompés. A quelques minutes près. Le lit devait avoir été occupé sans interruption depuis au moins une semaine. La cafetière n'avait pas eu le temps de refroidir. Sur l'étagère, un dentier à l'ancienne mode que Clifton avait identifié comme appartenant à Bonforte se trouvait enveloppé dans une serviette. Mais Bonforte était absent, et ceux qui l'avaient enlevé, aussi.

Dak et les autres avaient bondi dehors, dans l'intention d'exécuter le plan primitif, qui consistait, l'on s'en souvient, à prétendre que le kidnapping venait de se produire, ce qui permettrait d'exercer une pression sur Boothroyd, simplement en le menaçant d'appeler le Nid de Kkkah à la rescousse. Mais l'on était tombé sur

Bonforte dans la rue, avant même de quitter la Vieille Ville. Un pauvre clochard qui trébuchait, sale, une barbe d'une semaine, absolument hébété ! On ne l'avait pas reconnu. Si ce n'est Penny, qui les avait forcés à s'arrêter.

Là, elle se remit à sangloter, et nous faillîmes passer sous un train de marchandises qui s'acheminait, en décrivant une courbe, en direction d'un quai de chargement.

On pouvait supposer, raisonnablement, que les petits gars de la voiture qui était venue à notre rencontre – celle qui devait nous heurter – avaient rendu compte de leur échec à leur chef inconnu, et que ce dernier avait décidé alors que l'enlèvement ne servait plus leurs intentions. Malgré tout ce qu'on m'avait dit à ce sujet, je m'étonnais qu'ils ne l'eussent pas purement et simplement supprimé. Ce n'est que bien plus tard que je devais comprendre que la manœuvre avait été bien plus subtile et plus appropriée aux fins recherchées, et beaucoup plus cruelle, en fait, que l'assassinat.

— Et où est-il maintenant ?

— Dak l'a emmené à l'hôtellerie des Voyageurs, au dôme numéro 3.

— C'est là que nous devons aller ?

— Je ne sais pas. Rog m'a simplement dit d'aller vous chercher, après quoi ils ont disparu dans l'hôtel. Non... Je ne crois pas que nous puissions y entrer. Quoi faire alors ?

— Penny, arrêtez la voiture.

— Ah ?

— Ecoutez, cette voiture a certainement le téléphone. Et nous n'allons pas bouger le petit doigt avant de savoir au juste ce qu'on joue. Mais je suis persuadé d'une chose, moi, c'est qu'il faudra que je garde le rôle jusqu'au moment où Dak et Rog auront décidé que je n'ai plus qu'à disparaître. Quelqu'un doit parler aux journalistes. Et quelqu'un doit partir publiquement vers le *Tom-Paine*. Vous ne croyez pas qu'on puisse remettre M. Bonforte en forme entre-temps ?

— Pas question ! Impossible. Vous ne l'avez pas vu.

— Non. Mais je vous fais confiance. Bon. Donc je suis de nouveau M. Bonforte et vous, Penny, vous êtes de nouveau ma secrétaire. Re commençons.

— Parfaitement, monsieur Bonforte.

— Donc, Penny, tâchez d'atteindre le capitaine Broadbent au téléphone, s'il vous plaît.

Il n'y avait pas d'annuaire dans la voiture. Aussi Penny dut-elle passer par les Renseignements. Mais elle finit par se trouver branchée sur le Club des Voyageurs. J'entendais les deux parties :

— Allô, allô, club des Pilotes. Ici Mme Kelly, à l'appareil, qu'est-ce que c'est ?

Penny avait ouvert le récepteur :

— Est-ce que je donne mon nom ?

— Oui, oui ! Nous n'avons rien à cacher.

— La secrétaire de M. Bonforte à l'appareil. Est-ce que le pilote de M. Bonforte est là, s'il vous plaît ? Le capitaine Broadbent.

— Mais oui, ma mignonne, je le connais. (Ici un cri.) Eh vous là-bas, les fumeurs, vous savez où Dak a dit qu'il allait ?... Oui... Il est dans sa chambre, je vous le passe.

— Alors, le Pacha ? Le Chef veut vous parler. (Elle me passait l'appareil.)

— C'est le Chef, Dak.

— Bonjour, monsieur. Où êtes-vous... monsieur ?

— Toujours dans la voiture. Penny m'a pris au sortir du Nid, Dak. Est-ce que Bill ne m'avait pas annoncé une conférence de presse ?... Où est-ce que ça doit se passer ?

— Oui, je suis content que vous ayez appelé, monsieur, parce que Bill a annulé la conférence de presse. Oui ! il s'est produit une légère modification de situation, n'est-ce pas.

— Penny m'a mis au courant. J'aime autant ça, d'ailleurs. Dak, j'ai décidé de ne pas rester à terre ce soir. Ma mauvaise jambe me fait souffrir, et je me prépare avec impatience à une vraie longue nuit de sommeil en chute libre. (J'avais horreur de la chute libre, Bonforte, non.) Est-ce que Rog ou vous, vous ne pourriez pas présenter mes excuses au commissaire, et ainsi de suite ?

— Nous nous occuperons de tout, monsieur, d'accord.

— Bien. Et quand pourrai-je prendre la navette ?

— La *Pixe* vous attend, monsieur. Si vous voulez vous donner la peine de vous présenter à la porte n° 3, je vais téléphoner pour qu'une voiture d'aérodrome vienne vous y prendre.

— Parfait ! C'est tout.

— C'est tout, monsieur.

Penny raccrocha.

— Je ne sais pas, P'tite-Tête-Frisée, s'il y a ou s'il n'y a pas une table d'écoute. Auquel cas, ils auront appris deux choses. *Primo* : où Dak se trouve et par conséquent où *il* se trouve également. *Secundo* : ce que j'ai l'intention de faire tout de suite. Est-ce que ça vous donne une idée ?

Elle prit son carnet de secrétaire, où elle écrivit :

« *Oui. Débarrassons-nous de cette voiture.* »

Je fis oui ! de la tête, pris le carnet et notai à mon tour :

« *La porte 3, c'est loin ?* »

Et elle répondit :

« *On peut très bien y aller à pied.* »

Nous ouvrimmes la portière, mîmes pied à terre. Elle avait arrêté

devant un entrepôt. Sans aucun doute, la voiture finirait bien par revenir à son propriétaire. D'ailleurs, ce genre de détails avait cessé de m'intéresser.

Cinquante mètres plus loin, je m'arrêtai. Quelque chose clochait. Pas le temps, à coup sûr. Il faisait chaud, le soleil brillait gaiement au ciel pourpre de Mars. Les automobilistes ni les piétons ne paraissaient faire attention à nous. Et dans la mesure où ils nous regardaient, c'était la jolie personne qui m'accompagnait et non pas moi. Et pourtant je me sentais mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il y a, Chef ?

— C'est justement...

— Quoi donc, Chef ?

— Que je ne suis pas votre chef, Penny. Il n'est pas dans son rôle de s'en aller de la sorte, Penny. Retournons d'où nous venons.

Elle ne discuta même pas. Elle me suivit jusqu'à la voiture. Cette fois je m'assis non pas à côté d'elle, mais sur le siège arrière, et, des plus dignes, je la laissai me voiturier jusqu'à la porte numéro 3.

Ce n'était pas la même porte que celle par laquelle nous avions passé à l'aller. Dak l'avait choisie sans doute parce qu'elle desservait moins de passagers que de marchandises. Sans prendre garde aux pancartes qui interdisaient la chose, Penny entra en voiture. Un policier voulut la retenir, elle lui lança froidement :

— La voiture de M. Bonforte. Et veuillez la faire chercher par le bureau du commissaire, je vous prie.

Le policier parut affolé, il regarda par la porte arrière, sembla me reconnaître, salua, se tut. Je répondis par un geste aimable. Il vint ouvrir :

— Le lieutenant interdit absolument le stationnement ici, mais je pense que pour vous, il n'y a rien à dire.

— Vous pouvez la faire partir tout de suite, lui dis-je. Nous prenons l'astronef tout de suite. Est-ce que ma voiture est là ?

— Je vais aller me renseigner au bureau, dit-il.

Et il y courut. Je n'en voulais pas plus. Il fallait simplement faire savoir que « M. Bonforte » était arrivé dans une voiture officielle qu'il avait laissée avant de se faire diriger sur son yacht personnel. Je fourrai ma baguette sous mon bras et partis derrière le policier en boitant.

— Vous êtes attendu, dit-il.

— Je vous remercie.

— Euh ! fit-il encore... Vous savez, monsieur, continua-t-il à voix basse : je suis expansionniste, moi aussi.

Et il regarda, non sans appréhension, ma baguette de vie ou de mort.

Je savais exactement comment Bonforte aurait traité l'affaire. Ce

qui me fit répondre :

— Mais je vous remercie du fond du cœur, monsieur. J'ose espérer que vous aurez des tas d'enfants. Il faut que nous nous élevions à une très forte majorité.

Il voulut bien rire beaucoup plus que ne le méritait cette plaisanterie assez pâle :

— Elle est excellente. Ça ne vous fait rien que je la répète ?

— Au contraire.

Nous passions sous la porte quand un gardien me toucha le bras :

— Votre passeport, monsieur Bonforte ? demanda-t-il.

Je crois que je réussis à ne pas changer d'expression :

— Penny, les passeports.

Penny jeta un regard glacial sur l'employé :

— C'est le capitaine Broadbent qui s'occupe de ces formalités, dit-elle.

Le gardien me regarda, regarda au loin et finit par dire :

— Je suppose que ça va comme ça. Mais, en théorie, je dois vérifier et noter le numéro.

— Mais naturellement. Je suppose par conséquent qu'il me va falloir faire appeler le capitaine Broadbent. Est-ce que ma navette a une heure de départ fixée ? Il vaudrait peut-être mieux que vous avisiez la Tour par téléphone, de façon qu'elle ne parte pas sans m'attendre.

— Mais c'est ridicule, monsieur Bonforte, dit Penny. Jamais nous n'avons eu à subir ces formalités jusqu'ici. Jamais sur Mars.

L'agent intervint :

— Bien sûr que ça ira comme ça. Voyons, Hans. Tu sais bien qu'il s'agit de M. Bonforte.

— Bien sûr, mais...

Je l'interrompis d'un beau sourire :

— Voyons, mais il y a quelque chose d'infiniment plus simple à faire. Si vous... comment vous appelez-vous, monsieur, s'il vous plaît ?

— Halswanter, monsieur, Hans Halswanter.

— Si vous voulez bien, monsieur Halswanter, appelez le commissaire Boothroyd au téléphone, je lui parlerai et nous épargnerons à mon pilote un voyage jusqu'ici. Et cela me fait gagner au moins une heure.

— Oh ! non ! monsieur, ce n'est pas la peine. Je pourrais appeler le bureau du capitaine de l'Astroport ?

— Non ! donnez-moi le numéro de M. Boothroyd et je lui parlerai moi-même.

Cette fois, j'avais employé un ton froid. Le ton de l'homme important qui s'est laissé aller à ses sentiments démocratiques et qui

en a été puni par la bousculade et les brimades de sous-ordres, dont il entend bien ne pas subir la loi.

Cela fit l'affaire. Très rapidement, il expliqua :

— Je suis sûr que ça ira très bien comme ça, monsieur Bonforte, je voulais seulement... Enfin, c'est les formalités, vous comprenez.

— Oui, je comprends.

Et je voulais partir, mais l'on m'appelait :

— Regardez par ici, monsieur Bonforte.

Avec sa façon de mettre les points sur les *i* et de barrer les *t*, le fonctionnaire m'avait retardé juste assez pour que les journalistes en profitassent et réussissent à me rattraper. Une silhouette pointait déjà sur moi sa stéréocaméra :

— Levez la baguette, m'ordonna-t-il : qu'on puisse la voir.

Un deuxième me photographiait debout sur le toit de la Rolls. Un troisième allait me cogner la joue de son microphone.

J'étais aussi furieux qu'une femme du monde qu'on ne mentionne qu'en petits caractères dans le *Carnet du Jour*, mais sans oublier qui j'étais. Et je souriais en avançant lentement. Bonforte avait compris, il y avait longtemps déjà, que le mouvement paraît toujours exagéré sur l'écran. Et j'avais tout le temps de soigner mon numéro.

— Monsieur Bonforte, pourquoi avez-vous annulé la conférence de presse ?

— Monsieur Bonforte, allez-vous demander officiellement que la Grande Assemblée accorde le statut de citoyen à tous les Martiens sans distinction ?... Et pouvez-vous nous dire quelques mots à ce sujet ?

— Monsieur Bonforte, quand allez-vous demander un vote de confiance du cabinet actuel ?

Je levai la baguette et souris :

— Une seule question à la fois, dis-je. Alors, la première ? ,

Ils se remirent à parler tous ensemble. Quand ils furent enfin convenus d'un ordre à suivre, j'avais déjà réalisé le bénéfice de longues minutes où je ne déclarai rien du tout. Et Bill Corpsman accourait au pas de charge pour intervenir au moment stratégique :

— Allons, les gars, ayez pitié. Le Chef a eu une journée éreintante. Je vous ai donné tout ce dont vous aviez besoin.

Je levai la main :

— Je peux très bien leur accorder deux minutes, Bill... Je disais donc... messieurs... Je suis très pressé et sur le point de m'embarquer. Je vais essayer néanmoins de répondre, pour l'essentiel, aux questions qui m'ont été posées... Pour autant que je sache, le gouvernement actuel n'a rien prévu quant à la remise en question des relations entre Mars et l'Empire. N'étant pas au pouvoir, mon point de vue à ce sujet n'offre aucun intérêt. Je vous conseille de vous adresser plutôt au président Quiroga. Quant au vote de confiance dont il a été parlé... je

ne dirai qu'une seule chose : nous ne ferons poser la question que si nous sommes sûrs de l'emporter. Et pour ce qui est de ça, vous en savez autant que nous.

— Il n'y a pas grand-chose de neuf là-dedans, dit quelqu'un.

— Je n'ai pas eu l'intention de dire quoi que ce soit de neuf, répondis-je du tac au tac, mais avec le sourire... Posez-moi des questions auxquelles je puisse répondre, et je répondrai. Allez-y, demandez-moi des : « Battez-vous toujours votre femme ? » faites des allusions, et vous trouverez à qui parler... (Mais soudain je me rappelai que Bonforte jouissait d'une réputation de franchise brutale et d'honnêteté, en particulier dans ses rapports avec la Presse. Et j'enchaînai :) Ne croyez pas, surtout, que j'essaie de me dérober. Tous, vous savez pourquoi je suis ici aujourd'hui. Laissez-moi vous déclarer ceci que vous pourrez citer *in extenso* pour peu que tel soit votre désir. (Ici je cherchai désespérément dans ma mémoire un passage des discours de Bonforte que j'avais étudiés – et le trouvai.)

« La signification véritable de ce qui a eu lieu en ce jour, ce n'est pas celle d'un honneur rendu à un individu isolé... Ceci (et je brandissais ma baguette martienne) témoigne de ce que deux grandes races peuvent et doivent combler le gouffre de singularité qui les sépare avec toujours plus de compréhension et de bonne volonté. Nous voulons nous étendre jusqu'aux étoiles. Mais nous découvrons, et nous découvrirons toujours davantage, que nous sommes largement dépassés. Et si nous voulons réussir cette expansion dans le domaine des étoiles, il faut que nous agissions avec honnêteté, avec humilité, aussi, et le cœur ouvert. On a dit que nos voisins de Mars envahiraient la Terre pour peu qu'ils en eussent l'occasion.

Cela est absurde.

La Terre ne convient pas aux conditions d'existence des Martiens.

Protégeons nos possessions, oui ! Mais ne nous laissons pas induire en tentation par la Crainte et la Haine, ne nous laissons pas pousser à des actes insensés. Jamais les petits esprits ne réussiront à conquérir les étoiles. Il nous faut voir grand. Il nous faut voir large. Grand, large, comme l'espace astral lui-même. »

Il y eut un reporter pour cligner de l'œil et me lancer :

— Monsieur Bonforte, est-ce que vous ne nous aviez pas déjà dit ça au mois de février dernier ?

— Vous l'avez entendu en février dernier et vous l'entendrez en février prochain. Et aussi en janvier, en mars, en avril et tous les autres mois du calendrier. La Vérité ne peut être assez répétée... Et maintenant, je regrette, mais il faut que je m'en aille. On vient me

chercher et je ne veux pas rater le train.

Et je fis demi-tour, pour passer sur l'astroport en compagnie de Penny.

Nous montâmes dans le petit car aux parois couvertes de plomb, dont la porte se referma. La conduite était automatique, aussi je me rejetai en arrière et me détendis :

— Eh ben !

— Je trouve que vous avez été magnifique ! dit Penny, le plus sérieusement du monde.

— J'ai eu chaud quand il s'est rappelé le discours que j'étais en train de plagier.

— Oui ! mais comme vous vous êtes bien tiré d'affaire ! Une véritable inspiration. On aurait cru l'entendre.

— Est-ce qu'il y avait quelqu'un que j'ai oublié d'appeler par son prénom ?

— Ce n'est pas important. Deux ou trois, bien sûr. Mais ils ne devaient pas s'y attendre. Vous étiez si pressé, n'est-ce pas.

— Oui. Ils m'ont coincé, les salauds. Le bonhomme de la porte et ses passeports. Penny, j'aurais cru que c'était vous qui portiez le passeport plutôt que Dak.

— Mais Dak n'a pas le passeport. Nous portons chacun le nôtre sur nous. (Elle prit le sien dans son réticule et me le montra.) Moi, j'avais le mien, mais je n'ai pas voulu le lui dire.

— Alors ?

— Il portait le sien sur lui quand ils l'ont emmené. Nous n'avons pas osé demander un duplicata. Ce n'était pas le moment.

Soudain je me sentais épuisé.

Comme je n'avais pas d'autres instructions, je poursuivis mon rôle pendant tout le temps que dura la navette et, aussi, en arrivant sur le *Tom-Paine*. Facile. Il me suffit de me diriger tout droit vers la cabine du propriétaire, et de passer de longues heures atroces à me ronger les ongles, et à me demander ce qui se passait sur terre. Grâce aux pilules antinausée, je réussis enfin à combattre la chute libre avec un succès relatif, mais je succombai à d'atroces cauchemars où des reporters me montraient du doigt cependant que me retombait sur l'épaule la lourde main d'agents de police, et que des Martiens me braquaient leur baguette dessus. Tous, ils savaient que j'étais un imposteur. Et s'ils discutaient, c'était uniquement pour décider à qui me dépècerait, avant de me faire descendre dans l'oubliette.

Le klaxon du signal d'accélération me réveilla. Le baryton vibrant de Dak retentit :

— Premier et dernier signal rouge ! un tiers de G. Une minute !

Je me mis sous le pressoir. Je me sentis mieux après. Un tiers de G, ce n'est pas beaucoup. Autant que sur Mars, à peu près, je pense,

mais c'est assez pour raffermir le plancher et tranquilliser l'estomac.

Cinq minutes après, Dak frappait à la porte :

— Comment va, Chef ?

— Bonjour, Dak. Je suis vraiment content de vous retrouver.

— Pas autant que moi d'être de retour, répondit-il. Vous permettez que je me vautre sous votre pressoir ?

— Faites comme chez vous.

Ce qu'il fit, en soupirant :

— Crédieu, je suis moulu ! Je dormirais pendant une semaine au moins. Je crois d'ailleurs que c'est ce que je vais faire.

— Nous serons deux... Est-ce qu'il est à bord ?

— Oui ! mais quelle séance !

— C'est ce que je pensais. Mais quand même, c'était plus facile à faire dans un petit port qu'à Jefferson.

— Non ! beaucoup plus difficile ici.

— Ah ! pourquoi ?

— Parce qu'ici tout le monde connaît tout le monde et que tout le monde peut parler... Nous avons été forcés de le déclarer sous la forme d'un colis de crevettes congelées, des crevettes du Canal. Et j'ai même payé des droits de sortie. Hein !

— Dak, comment est-il ?

— Le Dr Capek affirme qu'il se rétablira parfaitement ; que ce n'est qu'une question de temps... Si je pouvais mettre la main sur ces salauds ! Il y a de quoi hurler et s'évanouir rien qu'à voir ce qu'ils lui ont fait. Et, dans son intérêt à lui, il ne faut rien entreprendre contre eux !

— Mais je ne comprends pas, Dak. Penny m'a dit qu'on l'avait esquinté. Mais qu'est-ce qu'on lui a fait au juste ?

— Vous n'avez pas compris ce que Penny vous disait. A part la saleté, à part qu'il n'était pas rasé, ils ne lui ont pas fait subir de mauvais traitements physiques.

— Ah ! je croyais qu'on l'avait battu, quelque chose comme un passage à tabac à coups de battes de baseball.

— Si c'était ça ! Quelques os brisés, qu'est-ce que ça peut faire ?... Non, ce qui compte, c'est ce qu'on lui a fait *au cerveau*.

— Ah ! on lui a fait un lavage ?

— Oui... Oui et non ! Il est impossible qu'on ait voulu essayer de le faire parler puisqu'il n'avait pas de secrets. Il n'a jamais agi qu'ouvertement et tout le monde le sait. Non ! on a voulu, je crois, lui ôter toute volonté, et l'empêcher de s'évader... Le docteur pense qu'ils lui ont administré la dose minimale quotidienne, de quoi s'assurer sa docilité, jusqu'au moment où ils l'ont lâché. Là, ils lui ont fait une injection massive. De quoi transformer un éléphant en idiot tourneur. Il doit avoir le cerveau aussi imprégné qu'une éponge de bain.

Heureusement que je n'avais rien mangé, car j'en avais la nausée. J'avais un peu étudié ce sujet. Cela me faisait horreur à un tel point que c'en était devenu une sorte de fascination. Pour moi, il y a quelque chose d'immoral et de dégradant à altérer l'intégrité de la personnalité d'un homme. L'assassinat, en comparaison, n'est qu'une peccadille. « *Lavage de cerveau* » est le terme qui nous vient des *communistes* et des temps d'obscurantisme. On avait d'abord appelé ainsi le traitement qui consistait à briser la volonté d'un patient par la torture. Pour y arriver, il fallait des mois parfois. On trouva donc une « meilleure » façon d'agir, permettant de transformer en esclave balbutiant, en quelques secondes seulement, n'importe quel homme normal. Il suffisait pour cela d'injecter un des dérivés de la cocaïne dans le lobe frontal.

Cette immonde pratique avait d'abord été mise au point à des fins légitimes pour tranquilliser les agités et permettre leur traitement au moyen de la psychothérapie. En tant que telle, c'était là un progrès puisque cela rendait la « lobotomie » inutile. La lobotomie – ce terme paraît aussi anachronique que celui de « ceinture de chasteté » — est l'opération qui consiste à agir avec un bistouri sur le cerveau humain de façon à détruire la personnalité sans la tuer. Eh oui ! c'est ainsi qu'on faisait, tout comme on avait battu à mort pour chasser le démon.

Les « communistes » devaient perfectionner ce « lavage de cerveau » par les narcotiques, et en faire une technique efficace. Après les « communistes », les « frères » poursuivirent la même tâche jusqu'à ce qu'on pût administrer de la sorte des doses suffisamment légères pour rendre le patient simplement « réceptif aux instructions données », ou alors, au contraire, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une masse de protoplasme sans âme, tout cela au nom de la Fraternité. Après tout, pas de fraternité sans confiance. Pas de confiance là où il y a des secrets. Et existe-t-il une meilleure manière de vérifier si un individu donné est assez entêté pour vouloir garder quelque chose pour lui seul que de lui enfoncer une aiguille à côté de l'œil et de lui injecter un peu de « faire parler » liquide dans la cervelle ? N'est-ce pas, « on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs »... Sophisme de coquins !

On sait que cette façon de procéder a été déclarée illégale depuis très longtemps. Sauf pour des raisons de thérapeutique, et sur autorisation expresse d'un tribunal. Mais les criminels continuent à la pratiquer. Et les policiers ne sont pas toujours des anges. Et le lavage de cerveau fait parler, sans aucun doute. Et il ne laisse aucune trace. On réussit même à ordonner à la victime d'oublier ce qui lui a été fait.

Tout cela, je le savais. Tout cela, ou presque. Dak venait de me mettre au courant de ce qu'avait subi Bonforte. Je devais trouver le

reste dans l'*Encyclopédie batavia* de la bibliothèque du bord. (V. articles *Intégration psychique* et *Torture*.)

Je secouai la tête, fis de mon mieux pour chasser ces cauchemars de mon esprit :

— Mais il va se rétablir, non ?

— Le docteur prétend que la drogue n'altère pas la structure du cerveau. Elle la paralyse simplement. Il faut donc attendre que la circulation du sang ait évacué la morphine. Seulement, ça prend du temps... Chef ! ajouta Dak.

— Je crois qu'il serait presque temps de laisser tomber toutes ces histoires de Chef, en ce qui me concerne. Puisqu'il est de retour.

— Justement, je voulais vous en parler. Est-ce que ça ne vous gênerait pas trop de continuer à doubler pendant une courte période supplémentaire ?

— Je ne comprends pas. Puisque nous sommes ici entre grandes personnes et que tout le monde est au courant.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, Lorenzo. Nous avons réussi à ne pas mettre trop de monde au courant. Il y a vous, il y a moi, il y a le docteur, Rog, Bill et Penny, bien entendu, et un certain Langston. Il est sur terre et vous ne l'avez jamais vu. Il y a aussi Jimmy Washington, que je soupçonne de soupçonner quelque chose. Mais il est incapable de dire à sa propre mère l'heure véritable. Nous ignorons le nombre de ceux qui ont participé à l'enlèvement. Il ne doit pas y en avoir beaucoup. De toute manière, ils n'oseront pas parler. Et ce qui fait tout le charme de la plaisanterie, c'est qu'à présent, ils se trouvent dans l'impossibilité matérielle de prouver, au cas où ils voudraient le faire, que Bonforte ait jamais été absent. Il ne s'agit pas de ça... Ici, à bord du *Tom-Paine*, il y a l'équipage entier et aussi les passagers, qui sont dans l'ignorance. Ma vieille, il va falloir continuer pour eux. Il va falloir se montrer tous les jours aux gars de l'équipage et aux filles de Jimmy Washington, et ainsi de suite, pendant la convalescence du Chef. Hein ?

— Pourquoi pas ?... Et pendant combien de temps ?

— Le temps du retour. Mais cette fois rien ne presse et nous resterons à un petit G. Tu seras à ton aise.

— D'accord, Dak, et ne comptez pas ça dans mes appointments. Si j'accepte, c'est uniquement parce que je suis contre le lavage de cerveau.

Dak bondit en l'air, me donna un grand coup sur les omoplates :

— Lorenzo, vous êtes un type selon mon cœur. Ne vous occupez pas du fric, on ne vous oubliera pas, le jour de la distribution.

Puis il changea de manière :

— Parfait, Chef, dit-il. Je serai au rapport demain matin.

De fil en aiguille, que ne fait-on ?

Au retour de Dak, nous avons changé d'orbite, histoire d'en gagner une autre et de diminuer, ce faisant, les chances pour qu'une agence de presse envoie une navette et nous prenne en filature.

Toujours est-il que je m'éveillai « en chute libre ». Quand j'eus avalé une pilule, je pus me forcer à manger mon petit déjeuner. Penny arriva sur ces entrefaites :

— Bonjour, Penny... Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, Chef. Le capitaine vous présente ses compliments et vous demande si vous ne voulez pas avoir l'obligeance de passer dans sa cabine.

— Mais parfaitement.

Penny m'y suivit. Dak avait les talons crochés aux pieds de sa chaise. Rog et Bill, l'un et l'autre, étaient ligotés à leur couchette.

— Merci d'être venu jusqu'ici, dit Dak. Nous avons besoin d'aide, Chef !

— Bonjour. De quoi s'agit-il ? demandai-je.

Clifton me salua avec dignité et cérémonie, comme à son habitude. Corpsman se contenta de faire un signe. Dak poursuivit :

— Pour terminer en beauté, Chef, vous devez faire encore une apparition publique.

— Mais je croyais que...

— Minute... Les réseaux de la télé et de la stéréo attendaient un discours de vous, pour aujourd'hui. J'avais compris que Bill annulait le discours. Mais Bill a tout préparé et il a écrit le discours. La question se pose de savoir si vous voulez le prononcer, ce discours, Chef ?

(Le terrible quand on adopte un chat, c'est qu'il a toujours des chatons, aussi.)

— Et où ça se passerait ? A Goddard-Ville ?

— Pas du tout ! Ici à bord. Vous ne bougez pas de votre cabine. Nous transmettons à Phébus. Ils font l'enregistrement en direct à destination de Mars et la diffusion sur circuit haut à destination de la Nouvelle Batavia, d'où les réseaux de la Terre font leur repiquage en duplex, et d'où l'on relaie en différé à destination de Vénus, Ganymède et ainsi de suite. Quatre heures plus tard, le Système entier vous entend, et vous n'avez pas quitté votre cabine.

Un grand réseau qui vous diffuse, quelle tentation ! Cela ne m'était jamais arrivé si ce n'est une petite fois où mon numéro avait été comprimé au maximum, tant et si bien que je n'étais apparu sur le petit écran que pendant vingt-sept secondes seulement. Tentation d'autant plus grande que cette fois c'était pour paraître seul !...

Mais Dak avait compris que je refusais et déjà il insistait :

— Ce sera tout à fait simple, Chef. Nous avons le matériel qu'il faut, à bord. Et nous pouvons enregistrer sur le *Tommie*, puis projeter

et couper ce qui dépasse...

— Bon ! parfait. Est-ce que je peux voir le texte, Bill ?

Corpsman parut ennuyé.

— Vous l'aurez une heure avant l'enregistrement, répondit-il. Ce genre de discours passe mieux quand il donne l'impression d'être improvisé.

— Mais oui, mais pour arriver à la donner, cette impression d'improvisation, une très longue préparation est indispensable. Je sais de quoi je parle, Bill, c'est mon métier.

— Mais vous avez été parfait à l'astroport, et sans répétition. Vous savez, c'est toujours le même laïus. Et je voudrais que vous le disiez de la même manière.

Plus Corpsman parlait et plus je me sentais dans la peau de Bonforte. Clifton dut se rendre compte qu'un orage était sur le point d'éclater, il intervint :

— Pour l'amour du Ciel, Bill, n'insiste pas, donne-lui le discours.

Corpsman poussa un grognement et me jeta les feuilles. Elles flottèrent puisque nous nous trouvions en chute libre, mais le courant d'air les éparpilla dans la cabine. Penny les rattrapa au vol, les rassembla, les reclassa, me les tendit.

— Je vous remercie, lui dis-je.

Puis, sans rien ajouter, je me mis en devoir d'étudier le discours. Au bout de quelques fractions de seconde, je l'eus parcouru et je levai la tête.

— Alors ? demanda Rog.

— Vous consacrez cinq minutes de votre discours à la cérémonie de l'adoption, et le reste est un plaidoyer en faveur de la ligne de conduite du Parti expansionniste, qui ressemble fort à tout ce que j'ai déjà entendu sur le même sujet.

Clifton en convint :

— Bien entendu, l'adoption est le crochet à quoi nous faisons pendre tout le reste. Vous savez que nous espérons les acculer au vote de confiance ?

— Je comprends bien. C'est une occasion à ne pas laisser passer... Oui... Mais...

— Mais quoi ? qu'est-ce qui ne va pas selon vous ?

— Ce qui ne va pas... c'est l'expression, la personnalité exprimée. Il ne s'expliquerait pas, *lui*, de cette façon-là.

Mais Corpsman ne pouvait en supporter davantage. Il éclata en proférant un mot superflu eu égard à la présence d'une dame parmi nous. Je le regardai par en dessous. Mais il n'en resta pas là.

— Écoutez un peu, Smythe, dit-il. Qui doit savoir ce que Bonforte dirait ? Qui doit savoir comment il le dirait ? Vous ? ou bien celui qui lui écrit ses discours depuis quatre ans ?

Je contins mon humeur. Là, il marquait un point. Ce qui ne me retint pas de donner ma réplique :

— Il n'en reste pas moins, dis-je, qu'une phrase qui sur le papier paraît excellente, peut ne rien donner quand on la prononce du haut de la tribune ou devant le micro. M. Bonforte est un grand orateur, je le sais pour l'avoir entendu. Avec Churchill et Démosthène, il partage le secret de cette grandeur qui retentit en mots simples. Ainsi de ce mot « *intransigeant* » qui revient à deux reprises dans votre texte. Je l'aurais employé, moi aussi. J'ai un faible pour ce genre de mots. Mais M. Bonforte aurait dit : « entêté »... ou parlé de « tête de mule », ou même de « tête de cochon ». Pourquoi ? parce que cela exprime beaucoup plus fortement l'émotion.

— A vous de dire comme il faut, je m'occuperai, moi, des mots qu'il faut y mettre.

— Vous n'avez rien compris, Bill. Rien du tout. La question de savoir si ce discours porte ou ne porte pas, sur le plan politique, m'est totalement indifférente. Mon métier, à moi, consiste à indiquer une personnalité. Et ça, il m'est impossible de le faire si je place dans la bouche de mon personnage des mots qu'il ne peut employer. On croirait entendre une chèvre qui parle grec ! Mais si je dis ce discours avec les mots qu'il y aurait mis, *lui*, automatiquement, on l'entend, *lui*. Et automatiquement aussi, le discours porte. Puisqu'il s'agit d'un discours de grand orateur.

— Écoutez, Smythe, on ne vous a pas engagé pour écrire des discours. On vous paie pour...

Je ne devais jamais savoir pour quoi on me payait à cause de Dak qui l'interrompt à ce moment précis :

— Ça suffira comme ça, Bill, dit-il, et à l'avenir, un peu moins de Smythe et un peu plus de Chef, s'il te plaît... Alors, Rog, qu'est-ce que tu en dis ?

Clifton se tourna vers moi :

— Si je comprends bien, Chef, ce qui vous embarrasse est une simple question de... de façons de s'exprimer et de manière de dire ?

— Oui. Ou plutôt pas tout à fait. Je serais, aussi, d'avis de couper l'attaque personnelle contre Quiroga, et l'insinuation que c'est la Finance qui le paie. Cela ne me paraît pas être tout à fait du Bonforte.

— C'est moi-même qui ai introduit cela dans le discours, expliqua-t-il, mais sans doute avez-vous raison là aussi, Chef. Il a toujours accordé à chacun le mérite du doute, *lui*... Écoutez, vous allez faire les modifications qui vous paraîtront nécessaires. Nous enregistrons et, une fois enregistré, on verra bien. On pourra toujours opérer des coupures à ce moment-là. Ou même ne pas diffuser « *pour des raisons techniques indépendantes de notre volonté* »... Voilà ce qu'on

va faire, Bill.

— Nom de Dieu ! c'est un exemple scandaleux de...

— Assez discuté, Bill, ce sera ça et pas autrement.

Corpsman prit congé en hâte. Clifton poussa un soupir. Puis il reprit :

— Ce sacré Bill, il n'a jamais pu supporter que quelqu'un d'autre que M. Bé lui donne des instructions... Mais c'est un garçon qui connaît son affaire. Enfin. Dites-moi, Chef, vous serez prêt à quelle heure, s'il vous plaît ? Nous passons à seize cents, ça vous va ?

— Je serai prêt à l'heure.

Penny me suivit jusqu'à mon bureau. Une fois la porte fermée :

— Ma petite Penny, lui dis-je : je n'aurai pas besoin de vous d'ici quelques heures. Mais si vous vouliez aller me demander encore quelques-unes de ses pilules au toubib, vous seriez tout à fait aimable. Il se peut que j'en aie besoin.

— Très bien, monsieur... Euh, Chef... ?

— Oui, Penny, qu'y a-t-il ?

— Je voulais simplement vous dire que vous ne deviez pas croire ce que Bill vous disait au sujet des discours du Chef.

— Mais voyons, Penny, je ne l'ai pas cru. J'ai lu ses discours.

— Oui ! très souvent Bill soumet des projets de discours. Et Rog également. Et même, il m'est arrivé à moi de le faire. Il... il est prêt à utiliser les idées de tout le monde. S'il les trouve bonnes. Mais quand il prononce un discours, c'est son discours à lui et à personne d'autre. Pas un mot qui ne soit pas de lui.

— Je vous crois... je sais trop ce que c'est. Ah ! s'il avait pu préparer celui-ci, s'il avait pu l'écrire d'avance !

— Oh ! Vous n'avez qu'à faire de votre mieux.

C'est ce que je fis.

Pour commencer, je me contentai de modifier quelques mots. De simplifier, de remplacer le mot abstrait par une expression compréhensible à la première audition. Après quoi, la sueur me monta au front, et le sang ! Je déchirai le tout et recommençai. C'est vraiment un comble de félicité pour un acteur de se trouver à même de récrire le rôle qui lui est destiné. Et ce n'est pas souvent que ça arrive.

Pour auditoire, je n'avais que la seule Penny. Dak m'avait juré que personne d'autre n'était branché sur moi. Je n'en soupçonne pas moins ce grand bon à pas grand-chose d'avoir triché et de m'avoir écouté de bout en bout. En trois minutes (les trois premières) j'avais réussi à faire fondre en larmes Penny. Et lorsque je m'arrêtai (vingt-huit minutes et trente secondes plus tard... le temps de l'annonce non compris) elle était sur les genoux.

Oh ! je n'avais pris aucune liberté avec la doctrine

expansionniste telle qu'elle est proclamée par son prophète officiel : le très honorable John Joseph Bonforte. Non ! J'avais simplement refait un discours et reconstitué un message à partir, pour la plus grande partie, de phrases tirées d'autres discours de lui.

Autre chose. En parlant, je croyais intégralement ce que je disais.

Quel discours, ma parole !

Puis nous écoutâmes l'enregistrement et regardâmes la stéréo, en présence de Jimmy Washington, ce qui fit garder le silence à Bill Corpsman. Une fois la séance terminée.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Rog ? demandai-je à Clifton. Est-ce qu'il faut couper quelque chose ?

Il retira son cigare de ses lèvres et dit :

— Non. Si vous voulez mon opinion, Chef, il faut la passer sans y changer un seul mot.

Corpsman fit de nouveau une sortie chargée de sens. Mais Jimmy Washington s'approcha de moi, les yeux baignés de larmes. (Quand on se trouve en chute libre, les larmes, quel fléau ! on ne sait pas où les mettre.)

— Monsieur Bonforte, disait Jimmy Washington. C'était beau !

Quant à Penny, impossible de parler.

Puis, j'allai me coucher.

Après une représentation vraiment bonne, je suis vidé.

Je dormis huit heures. Je m'étais attaché sur ma couchette. De manière à ne pas avoir à bouger. Entre le premier et le second signal, j'appelai le poste :

— Le capitaine Broadbent, s'il vous plaît.

— Une petite minute s'il vous plaît (c'était la voix du jeune Epstein). Le voici, monsieur Bonforte. (Puis la voix de Dak :)

— Oui, Chef ? Nous poursuivons notre itinéraire conformément aux ordres que vous nous avez donnés.

— Mais... sûrement.

— Je pense que M. Clifton s'apprête à vous rejoindre dans votre cabine, Chef.

— Bon. Très bien. Merci, Dak.

Un signal encore, puis Clifton fit son entrée dans ma cabine. Il semblait soucieux :

— Que se passe-t-il, Rog ?

— Chef, ils nous ont déclaré la guerre. Un coup droit. Le cabinet Quiroga vient de démissionner.

J'étais encore abruti de sommeil et je secouai la tête pour m'éclaircir les idées :

— Et alors, Rog, qu'est-ce qu'il y a de si terrible ? C'est bien le but que vous cherchiez à atteindre, n'est-ce pas ?

— Oui ! bien sûr, mais...

— Mais quoi ? Non ! Je ne vous comprends pas. Depuis des années, vos amis et vous travaillez pour que se produise ce qui se produit aujourd'hui. Voilà que ça y est, et à vous voir, on penserait à une fiancée qui a changé d'avis et qui décide qu'elle ne se marie pas. Les noirs n'ont pas marqué leur essai. Aux blancs de jouer. Bravo !... Ce n'est pas comme ça ?

— Vous ne comprenez rien à la politique.

— Mais bien sûr que non ! je me suis fais recalier à mon brevet de chef de patrouille du temps où j'étais boy-scout, ça m'en a guéri à jamais.

— Eh bien, vous saurez qu'il y a un moment pour tout.

— Mon père me le disait toujours... Vous voulez dire, Rog, que si vous étiez le gouvernement, Quiroga n'aurait pas donné sa démission. Mais pourquoi dites-vous qu'ils nous ont déclaré la guerre ?

— Laissez-moi vous expliquer. Notre véritable objectif était d'obtenir que l'Assemblée mette le ministère en minorité. A ce moment, élections générales. Mais à notre heure. Au moment où nous aurions été sûrs de gagner, c'est-à-dire d'obtenir la majorité.

— Alors vous ne croyez pas que vous puissiez l'obtenir à présent ? Vous estimez donc que Quiroga va reprendre le pouvoir pour cinq années complètes ? Sinon Quiroga, du moins le Parti de l'Humanité ?

— Non ! ce n'est pas exactement ça. Je crois que nous avons de bonnes chances de remporter un succès électoral.

— Mais alors, je dois rêver, vous voulez dire que vous ne voulez pas être les vainqueurs ?

— Mais si, bien sûr. Mais vous ne voyez pas ce que cette

démission nous fait ?

— Non. Je suppose que je ne vois pas.

— Bon. Alors écoutez-moi et tâchez de me comprendre. Le ministre au pouvoir peut faire procéder à des élections générales, quand il le désire. D'habitude on appelle aux urnes au moment qui semble le plus favorable. Et le cabinet ne présente pas sa démission entre le moment où il est nommé et la date normale des élections sauf si on l'y contraint. Est-ce que vous suivez bien ?

— Je crois que oui.

— Mais dans le cas présent, le cabinet Quiroga a fait voter la date des élections générales, puis a présenté sa démission collective. Il laisse par conséquent l'Empire sans gouvernement. Ce qui oblige le souverain à faire appel à un cabinet d'expédition des affaires courantes. Selon la lettre de la loi, on peut faire appel à n'importe quel membre de la Grande Assemblée. En fait, les usages constitutionnels exigent qu'on ait recours au leader de l'opposition. Pour une raison bien simple, c'est que la chose est indispensable dans notre système. Parce que cela empêche une démission de ce genre d'être un simple geste. D'autres méthodes ont été employées. Il y a même eu des moments où l'on changeait aussi facilement de ministères que de chaussettes. Mais notre système actuel assure une responsabilité ministérielle véritable.

J'étais si occupé à essayer de comprendre que je faillis ne pas entendre la suite :

— Et c'est pour cette raison que l'empereur a convoqué M. Bonforte à la Nouvelle Batavia.

— Oui ! bien entendu.

Et je me disais que je ne connaissais pas notre capitale impériale. La seule fois où j'avais été dans la Lune, les vicissitudes de la profession m'avaient laissé sans loisir ni sou ni maille pour visiter la planète satellite :

— Ah ! et c'est pour ça que nous avons encore changé d'orbite, n'est-ce pas ? Ma foi, tant pis ! je m'en ferai une raison. Je suppose que vous pourrez toujours vous arranger pour me renvoyer chez moi, même si le *Tommie* ne peut pas rentrer tout de suite sur Terre ?

— Mais ne vous occupez pas de ça. En temps utile, le capitaine Broadbent peut vous trouver mille et une façons de vous faire regagner Terre.

— Je vous demande pardon. J'oubliais que vous aviez d'autres soucis en tête, Rog. Vous savez, quelques jours en plus ou en moins sur la Lune ne me gênent pas. Évidemment, maintenant que le travail est terminé, j'aimerais autant rentrer à la maison. Mais rien ne me presse. Merci tout de même du tuyau. Mais qu'est-ce qui se passe, Rog ? vous avez l'air salement ennuyé ?

— Vous voyez bien, Chef. L'empereur convoque M. Bonforte. L'*empereur*, mon gars ! Et M. Bonforte est hors d'état d'apparaître à une audience. Ils ont joué le gambit et peut-être est-ce pour nous échec et mat ?

— Attendez un moment, Rog. Moins vite. Je vois assez bien à quoi vous voulez en venir. Mais, bon Dieu, mon ami, nous ne sommes pas encore arrivés. Nous nous trouvons à des millions de kilomètres de la Nouvelle Batavia. A deux cent cinquante ou trois cent cinquante millions de kilomètres. Ou plus ou moins, allez savoir ! D'ici à notre arrivée le toubib aura bien réussi à essorer complètement le cerveau de son malade et à le requinquer suffisamment pour qu'il puisse jouer sa partie. N'est-ce pas ?

— Eh bien, nous l'espérons.

— Mais vous n'en êtes pas sûr ?

— On ne peut pas en être sûr. Capek prétend qu'on ne possède pas beaucoup de connaissances cliniques au sujet de l'effet de doses aussi massives. Il y a des réactions personnelles et cela dépend aussi du dosage exact de la drogue employée.

Cela me rappelait la fois où la doublure m'avait fait prendre un purgatif puissant juste avant la représentation. (Mais j'avais tenu bon quand même, ce qui prouve bien la supériorité de l'esprit sur la matière. Après quoi je l'avais fait flanquer à la porte.)

— Alors si je comprends bien, Rog, vous êtes en train de m'expliquer qu'on lui a administré cette énorme dose inutile, avant de le laisser aller, uniquement en vue de ce qui se passe à présent ?

— Écoutez, c'est mon sentiment. C'est aussi celui de Capek.

— Ce qui laisserait croire que Quiroga est derrière le kidnapping, et que nous aurions eu un gangster comme premier ministre ?

Rog branla du chef :

— Ça n'est pas obligatoire. Ce n'est même pas probable. Non. Cela laisserait croire plutôt que ce sont les mêmes forces qui sont derrière les actionnistes et derrière le Parti de l'Humanité. Mais vous ne pourrez jamais le prouver. Ils sont hors d'atteinte. Ils sont ultra-respectables. Mais il est en leur pouvoir de faire savoir à Quiroga qu'il est temps de passer la main et d'aller faire le mort. Et que Quiroga comprenne et obéisse. Et vraisemblablement sans lui fournir d'explication !

— Sapristi ! Vous voulez dire que l'homme le plus important de l'Empire se replie en deux et prend congé, comme ça ! simplement parce que quelqu'un dans les coulisses lui a soufflé que c'était ce qu'il fallait faire ?

— Je crains que ce soit exactement ça.

— Eh bien, la politique, quel sale jeu !

— Mais non ! pas du tout ! Il n'existe pas de sale jeu. Il y a de sales joueurs.

— Je ne vois pas la différence.

— Elle est énorme. Quiroga est un politicien de dix-huitième ordre. Et selon moi, il est la créature de gangsters. Mais il n'y a rien qui soit de dix-huitième ordre chez John Joseph Bonforte, et jamais, au grand jamais, il n'a été la créature de qui que ce soit. En tant qu'exécutant, il croyait à la cause. En tant que dirigeant, il dirige par conviction et il agit selon cette conviction.

— Au temps pour moi, dis-je humblement. Dans ces conditions, qu'est-ce qu'on fait ? On peut empêcher Dak de peser trop lourdement sur l'accélérateur de manière à n'atteindre la Nouvelle Batavia que quand le patron sera de nouveau en forme ?

— On ne peut pas s'attarder. Bien sûr, on n'est pas forcé de marcher sous plus d'un G. Personne ne s'attend qu'un homme de l'âge de Bonforte subisse une fatigue cardiaque exagérée. Mais pas de retard supplémentaire. Quand l'empereur vous fait appeler, on vient.

— Alors quoi ?

— Mmm...

Rog ne répondit pas. Rog se contenta de me regarder sans rien dire. Et tout soudain, je m'affolai :

— Attention, Rog, n'allez pas vous lancer de nouveau dans de folles idées. Toute cette histoire ne me regarde pas, tout simplement. Pour ce qui est de moi, c'est fini, fini ! A part quelques apparitions sur votre astronef, plus rien ! Il vous reste à me payer et à me renvoyer dans mes foyers. Sale ou pas, la politique est un jeu auquel je ne joue pas. Je vous promets même de ne plus jamais me faire inscrire sur les listes électorales.

— Mais vous n'auriez sans doute rien à faire. Il est presque certain que le D^r Capek l'aura remis sur pied entre-temps. Mais ce n'est pas comme s'il s'agissait de quelque chose de difficile. Rien à voir avec cette cérémonie d'adoption. Non ! il s'agit simplement d'une audience de l'empereur et...

— *L'empereur* !... avais-je hurlé.

Comme presque tous les Américains, je ne comprends pas la monarchie, et, sans doute, je n'approuvais pas cette institution, dans le fond de mon cœur. Comme eux, j'éprouvais une sorte de crainte que je n'avouais pas, une crainte pas très franche à l'égard des rois. Après tout, nous autres Américains nous n'étions venus à la monarchie que par la petite porte. Au moment où nous avions accepté de troquer notre signature au Traité d'Association contre les avantages du statut de partenaire à voix entière dans les affaires impériales, il avait été convenu que rien ne serait changé à nos institutions locales, à notre constitution, et ainsi de suite. Tacitement, il avait été convenu,

également, que jamais aucun membre de la famille royale ne visiterait l'Amérique. Peut-être était-ce une erreur. Peut-être que si nous étions habitués à une royauté, elle ne nous ferait pas tant d'effet ? Quoi qu'il en soit, il est connu que les Américaines démocrates sont plus tremblantes et plus anxieuses d'être reçues à la cour que les citoyennes de n'importe où ailleurs.

— Allons, du calme, voyons, me disait Clifton. Sans doute que de toute façon vous n'aurez même pas à paraître. Ce que nous voudrions, c'est que vous soyez préparé. Que vous puissiez le cas échéant. Je voulais vous dire aussi qu'un ministère d'intérim, chargé d'expédier les affaires courantes ne pose aucune espèce de problème. On n'adopte pas de loi. On ne modifie aucune politique. Je prendrai tout en main. Tout ce que vous devrez faire, c'est paraître devant le roi Guillaume ; et peut-être vous montrer à une conférence de presse préparée d'avance, une conférence de presse ou deux peut-être. Mais rien de tout cela n'est sûr. Cela dépend uniquement du temps qu'il lui faudra pour se remettre. Ce que vous avez fait jusqu'ici était incomparablement plus difficile. Et que nous ayons besoin de vous ou non, vous serez payé dans tous les cas.

— Je vous assure bien que l'argent n'y est pour rien. Non ! Vous connaissez le mot d'un de mes confrères : « Moi, pour ce qui est de la distribution, un rôle de fauteuil d'orchestre m'irait assez bien. »

Rog ne répondit rien. Mais Corpsman, sans frapper à la porte, faisait son entrée, nous dévisageait, demandait rudement à Rog :

— Alors, tu lui as dit ?

— Oui ! et c'est non !

— Sottise.

— Je ne crois pas, dis-je : à propos, cette porte par où vous venez d'entrer ne se plaindrait pas si vous vouliez bien lui frapper dessus. Dans ma profession, la coutume est de cogner en criant : « Est-ce que vous êtes convenable ? » J'aimerais assez que vous ne l'oubliez pas.

— Mon œil, il s'agit de ça, oui ! On n'a pas le temps. Qu'est-ce que c'est que ces blagues-là ?

— C'est sérieux. Je ne veux pas de ce travail.

— Ce que vous racontez est idiot. Peut-être êtes-vous trop bête pour le voir tout seul, Smythe. Vous ne vous rendez pas compte d'une chose ? Vous êtes dedans jusqu'au cou. Ce serait malsain pour vous si...

Je lui saisis le bras :

— Est-ce que vous seriez en train de me faire des menaces, peut-être, Corpsman ? Si oui, sortons.

Il me repoussa :

— Dans un astronef ! simplet, va ! Mais vous n'avez pas encore

compris, avec votre grosse caboche, que c'est vous-même qui êtes la cause de ce grabuge ?

— C'est-à-dire ?

— Il veut dire, expliqua Clifton, qu'il est convaincu que la chute du gouvernement Quiroga est le résultat direct de votre discours. Il n'est pas impossible que ce soit vrai. Mais là n'est pas la question. Bill, tâche d'être modérément poli. Les chamailleries ne nous mèneront nulle part.

L'idée que je pouvais avoir provoqué la chute de Quiroga m'avait tellement surpris que j'en avais oublié mon vif désir de détacher quelques dents de Corpsman. Parlaient-ils sérieusement ? J'avais prononcé un discours particulièrement beau, sans doute, mais un tel résultat était-il possible ?

Si c'était vrai ça n'avait pas traîné, dans tous les cas.

— Mais d'après ce que vous me dites, Bill, demandai-je à Corpsman, vous vous plaindriez de ce que mon discours ait eu trop d'effet ?

— Votre discours était ignoble.

— Ah oui ? Corpsman, on ne peut pas soutenir en même temps deux choses contradictoires. D'une part, mon discours est ignoble, et de l'autre, ce discours ignoble effraie tellement le Parti de l'Humanité que le cabinet en donne sa démission. C'est bien ça, non ?

Corpsman prit l'air navré. Il voulut me répondre, mais il s'aperçut que Clifton réprimait un sourire. Il fronça les sourcils, voulut parler encore, s'arrêta de nouveau, finit par hausser les épaules et dit :

— Bon, vous avez gagné, phénomène ! Le discours ne pouvait rien avoir de commun avec la chute de Quiroga. Il n'en reste pas moins que nous avons des choses à faire. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous refusez votre part du travail, alors ?

Je réussis à me contenir encore. Toujours l'influence de Bonforte, sans doute :

— Une fois de plus, Bill, votre raisonnement est contradictoire. Vous avez déclaré, Dieu sait avec quelle énergie, que je n'étais qu'un manœuvre qu'on payait. Et par conséquent, à ce moment-là, je n'ai d'obligation qu'en ce qui concerne mon travail en cours, actuellement terminé, d'ailleurs. Vous ne pouvez m'engager pour un nouveau travail que si cela me convient. Or cela ne me convient pas.

Il fit mine de répliquer. Je l'interrompis :

— Ça suffit comme ça, ajoutai-je. Maintenant, ouste ! sortez d'ici. On ne souhaite pas votre présence ici.

Il parut surpris :

— Mais qui vous croyez-vous pour donner des ordres ?

— Je ne me crois personne. Comme vous me l'avez fait comprendre, je ne suis rien du tout. Mais je me trouve dans ma

chambre personnelle, celle que m'a assignée le capitaine. Aussi, videz les lieux ou bien l'on vous flanquera à la porte. Vos manières me déplaissent.

Clifton, très calme, ajouta à ce que je venais de dire :

— Va-t'en, Bill ! Sans parler du reste, il est chez lui ici. Tu ferais mieux de partir, dans ces conditions... D'ailleurs... euh... Je veux dire qu'il vaut mieux peut-être que nous nous en allions tous les deux. Ça ne paraît pas s'arranger, de toute manière. Je vous prie de m'excuser, Chef...

— Mais je vous en prie, Rog.

Resté seul, j'y réfléchis pendant un moment. Je regrettais d'avoir laissé Corpsman me provoquer à propos de bottes. Cela manquait de dignité. Mais cela n'avait nullement agi sur ma décision.

On frappa.

— Qui est-ce ?

— C'est le capitaine Broadbent !

— Entrez donc, Dak.

Il s'assit et s'absorba, tout d'abord, dans l'arrachage des ongles autour de ses ongles. Puis il leva la tête :

— Est-ce que vous changeriez d'idée, Chef, si je fourrais cet individu au bloc ? me demanda-t-il.

— Mais vous n'avez pas de « bloc » sur le *Tom-Paine*.

— Ce ne serait pas compliqué de voter à la majorité la création... eh ! d'une salle de police.

Vraiment, que se passait-il derrière cette grande tête osseuse ?

— Et alors comme ça, sérieusement, vous mettriez Bill aux fers, si je vous le demandais ?

Il fit une grimace, sourit :

— Non ! on ne devient pas capitaine en usant de ce genre de manœuvre. Même s'il me le commandait, *lui*, je n'obéirais pas... Il y a des décisions qu'un autre ne peut pas prendre à votre place.

— Sûrement.

— Vous venez de le faire ?

— Exactement.

— Vous savez, j'ai fini par avoir du respect pour vous. Oui ! beaucoup d'estime, ma vieille ! Quand j'ai fait ta connaissance, je te prenais pour un épouvantail à moineaux, un mannequin d'osier et un faiseur de grimaces, vide de l'intérieur. Je me trompais.

— Merci.

— C'est pourquoi je ne vais pas essayer de te convaincre. Je te demande simplement ceci : est-ce que cela vaut la peine d'examiner la situation ? Y as-tu pensé, sérieusement ?

— Ma décision est prise, Dak. Cela me regarde, moi seul.

— Tu as peut-être raison. Je suppose que nous n'y pouvons plus

rien. Seulement prier pour qu'il s'en tire alors qu'il sera encore temps... A propos, Penny désirerait vous voir. Au cas bien sûr où vous ne désireriez pas vous recoucher.

J'éclatai de rire :

— Cet à *propos* est merveilleux, Dak. Vous êtes sûr que vous n'avancez pas sur le scénario et que ce n'est pas plutôt au tour du D^r Capek de venir me convaincre ?

— Non ! lui, il passe son tour. Il est occupé avec M. Bé. Mais il vous envoie un message...

— Ah ! et lequel ?

— Il vous dit d'aller vous faire pendre. C'est un peu plus enjolivé sur les bords, mais en substance, c'est ça.

— Vous pourrez lui dire, Dak, que je lui garderai un morceau de corde.

— Est-ce que Penny peut entrer ?

— Evidemment ! Mais vous l'avertirez : elle perd son temps. Je réponds : « NON ! » d'avance...

C'est ainsi que je changeai d'avis. Du diable ! Pourquoi faut-il qu'un argument paraisse tellement plus logique, appuyé par une bouffée de *Désir sauvage* ? Non que Penny eût usé de moyens déloyaux. Elle n'avait même pas fondu en larmes. Je ne l'avais même pas touchée du bout du petit doigt. Mais je me trouvai de concession en concession à ne plus avoir rien sur quoi faire des concessions. Inutile de discuter. Penny appartient au type de la sauveuse de Monde, et sa sincérité est contagieuse.

Mon bachotage, au cours de notre voyage jusqu'à Mars, n'était rien comparé à ce que je pus potasser pendant cette croisière qui nous conduisait à la Lune. Je connaissais le personnage. Maintenant, il s'agissait de remplir les vides et d'être capable d'incarner Bonforte dans toutes les circonstances imaginables. Certes je préparais l'audience royale. Mais une fois à la Nouvelle Batavia, je serais amené à rencontrer des centaines et des milliers de personnes. Rog s'était donc proposé de me construire une défense en profondeur, du genre de celle que possèdent tous les hommes publics qui entendent exercer une action sur leurs contemporains. Mais de toute manière, je devrais voir des personnes. L'homme public est un homme public, pas moyen d'y échapper.

Mon numéro de funambule n'était possible que grâce aux archives Farley de Bonforte. Les archives Farley de Bonforte étaient des archives modèles. On n'a sans doute jamais rien fait de mieux dans le genre. Farley était un spécialiste de politique électorale du xx^e siècle (le metteur en pages d'Eisenhower je crois ?) et les méthodes qu'il inventa pour la bonne conduite des relations personnelles des hommes politiques étaient aussi révolutionnaires dans leur domaine que la

stratégie de l'État-Major allemand dans le sien. Et cependant, jusqu'à ce que Penny m'eût mis au courant, je n'en avais jamais entendu parler.

Ce système, d'ailleurs, n'est qu'un simple classement de dossiers concernant des personnes. Mais tout l'art de la politique, justement, n'est « rien que les personnes ». Les archives portaient sur des milliers et des milliers d'hommes, femmes, enfants que Bonforte avaient rencontrés au cours de sa longue existence publique. Chacun des dossiers résumait tout ce qu'on savait d'une personne donnée, d'après le contact personnel que Bonforte avait eu avec elle. Tout s'y trouvait. Même et y compris les détails les plus insignifiants (c'était même par ces détails insignifiants que commençaient les dossiers) : noms et surnoms de l'épouse, des enfants et des animaux favoris, violons d'Ingres, goûts en matière de nourriture et de boisson, préjugés, manies..., etc. Venait ensuite la liste de toutes les rencontres de Bonforte avec la personne en cause. Accompagnée d'un commentaire permanent.

Et quand la chose était possible, une photographie de l'intéressé. Parfois aussi, mais, facultativement, une sorte de *curriculum vitae*, c'est-à-dire des informations non plus apprises directement de bouche à oreille, mais résultant de recherches proprement dites. Cela dépendait de l'importance politique de la personne. Dans certains cas, le C.V. atteignait à la biographie en forme, longue de plusieurs milliers de mots.

Bonforte et Penny portaient l'un et l'autre des enregistreurs microscopiques actionnés par la chaleur du corps. Quand Bonforte se trouvait seul, il sautait sur l'occasion (salle d'attente, promenade en voiture, etc.) pour dicter dans le sien. Et, quand Penny l'accompagnait, elle s'en occupait, elle. Son enregistreur avait l'apparence d'une montre-bracelet. Penny n'aurait pas eu le temps, à elle seule, de transcrire et de microfilmer toute cette documentation. C'étaient deux des filles de chez Jimmy Washington qui s'en chargeaient, à plein temps.

Quand Penny m'eût montré ces archives Farley, la masse énorme de celles-ci (et Dieu sait que ça faisait une masse énorme, même à dix mille mots la bobine !), quand elle m'eût dit que c'était là toute la documentation personnelle concernant toutes les personnes que Bonforte connaissait, je poussai un *crimissement* (De *crier* + *gémir* + une certaine intensité de sentiment).

— Dieu ait pitié de nous, mon enfant ! je savais bien que la chose n'était pas faisable. Comment une seule personne pourrait-elle se mettre cela dans le crâne !

— Mais bien sûr que c'est impossible !

— Quand vous me disiez qu'il se souvenait de tout ça, au sujet

de ses amis et connaissances ?

— Ce n'est pas tout à fait ça. J'ai dit que c'était tout ce qu'il aurait voulu se rappeler. Mais, comme il ne le peut pas, voici comment il procède. Ne vous tracassez pas. Inutile de rien apprendre du tout. Il suffit que vous sachiez que cela existe. Et moi, je suis là pour veiller à ce qu'il dispose d'au moins deux minutes d'avance pour se mettre au courant du dossier qu'il faut. Avant l'entrée des visiteurs. Et en cas de besoin, je peux vous protéger de la même façon que je le protège.

Je regardai le dossier-type posé devant moi : *M. Sauders de Pretoria, Afrique du Sud. Son bull-dog s'appelle « Snuffles Bullyboy ». Plusieurs enfants des deux sexes sans signes caractéristiques. M. Sauders prend le whisky avec du soda et un rien de citron.*

— Vous voulez dire, Penny, que M. Bonforte prétend se souvenir de détails de ce genre ? Cela me paraît invraisemblable.

Au lieu de se mettre en colère de cette atteinte à son idole, Penny acquiesça d'un signe de tête :

— Moi aussi, dit-elle, j'ai eu cette impression. Mais vous ne voyez pas les choses comme il faut les voir, Chef. Vous arrive-t-il de noter le numéro de téléphone de vos amis ?

— Mais naturellement. Pourquoi ?

— Est-ce malhonnête ? Vous excusez-vous auprès de vos amis de vous soucier si peu d'eux que vous ne puissiez même pas vous rappeler leur numéro de téléphone ?

— Là, vous avez gagné, Penny. Je capitule.

— Oui ! ce sont là des choses dont il voudrait se souvenir, s'il avait une bonne mémoire. Puisqu'elle ne l'est pas, il n'est pas plus injuste ou plus ridicule de noter ce genre de choses de cette façon, que de noter les dates d'anniversaire de vos amis. Eh bien, c'est exactement ça. Un immense pense-bête qui couvre tous les sujets possibles... Non ! ce n'est pas seulement ça. Avez-vous déjà rencontré quelqu'un de vraiment important ?

— Euhhh ! attendez donc, oui, je vois quel genre de personnes vous voulez dire... oui ! j'ai rencontré le président Warfield, je devais être âgé d'une dizaine d'années.

— Et vous vous souvenez de quoi ?

— Eh bien, il m'a demandé : « Comment t'es-tu cassé ce bras, mon garçon ? » Et j'ai répondu : « En faisant de la bicyclette, monsieur le Président. » Et il m'a dit : « Ça m'est arrivé à moi aussi. Mais moi, c'était la clavicule. »

— Et vous croyez qu'il s'en souviendrait, s'il vivait encore ?

— Bien sûr que non !

— Eh bien, peut-être que si tout de même, au cas où il vous aurait noté dans les archives Farley. Ces archives justement

comprennent les garçons de cet âge, parce que les garçons grandissent, deviennent des hommes. Ce qui est important, ce qu'il faut retenir, c'est que des personnes comme le président Warfield rencontrent beaucoup trop de gens pour pouvoir se souvenir d'eux. Chacune des personnes qui constituent cette foule sans visage, se rappelle son entrevue avec le grand homme, et elle se la rappelle dans le détail. Mais la personne vraiment importante dans la vie de quiconque, c'est lui-même, et l'homme politique ne devra jamais négliger cet aspect de la question. C'est ainsi qu'il est poli, qu'il est amical et généreux pour un politicien, de disposer d'une méthode qui lui permette de se rappeler ce genre de petites choses qu'ils n'oublieront pas, eux, à son sujet. C'est essentiel, en politique.

J'avais fait tirer à part le dossier sur le roi Guillaume. Il était relativement peu fourni, ce qui me surprit tout d'abord. Mais peut-être Bonforte ne connaissait-il pas bien le roi, et ne l'avait-il rencontré qu'officiellement. Bonforte n'avait-il pas été président du Conseil avant la mort du roi Frédéric ? Pas de biographie, mais seulement l'indication : *Voir Maison d'Orange-Nassau*. Ce que je me gardai de faire. Je n'avais tout simplement pas le temps de parcourir à cloche-pied plusieurs millions de mots consacrés à l'histoire d'avant et depuis l'Empire. Et du reste, j'avais eu la mention très bien en histoire, quand j'étais au collège. Tout ce que j'aurais désiré connaître à propos de l'empereur, c'était ce que Bonforte avait connu à son sujet et que personne d'autre ne connaissait.

Mais les archives Farley ne comportaient-elles pas des notices consacrées aux personnes à bord du *Tom-Paine* ? Puisque : a) c'étaient des personnes, et que b) Bonforte les avait rencontrées. Je les demandai à Penny, qui parut surprise.

Mais le plus surpris, bientôt, ce fut moi !

Le *Tom-Paine* ne comptait à son bord pas moins de six députés ! Il y avait Rog Clifton et M. Bonforte, naturellement, mais aussi Dak Broadbent. Broadbent, Darius K. représentant à la Grande Assemblée de la Ligue des Voyageurs libres, division supérieure. J'appris, de plus, qu'il était docteur ès sciences, mention physique, et champion de tir au pistolet de l'Empire, auteur aussi de trois volumes de vers publiés sous le pseudonyme de « Acey Wheelwright ». (Ne jamais juger quelqu'un à sa valeur faciale.)

Et en marge cette annotation de Bonforte : « Proprement irrésistible pour ce qui est des femmes et *vice versa*. »

Penny et le D^r Capek appartenaient aussi au grand parlement. Jusqu'à Jimmy Washington, représentant d'une circonscription sûre, comme on devait me l'expliquer plus tard. Il avait reçu l'ordination de la première Eglise biblique du Saint-Esprit, dont j'ignorais tout, mais ce qui expliquait certainement ses lèvres serrées et son air ascétique.

Quant à Penny (l'honorable Mlle Pénélope Taliaferro Russel) elle était docteur en sciences politiques et représentait les diplômées d'université sans circonscription fixe, autre chasse réservée (je l'appris plus tard), neuf sur dix de ces diplômées étant membres du Parti expansionniste.

Et sous ces détails, figuraient sa taille de gants, ses mesures, ses goûts en fait de couleurs... ses préférences en matière de parfum (*Désir sauvage* de chez C. bien entendu !), et quelques autres détails, inoffensifs pour la plupart. Mais il y avait les commentaires :

« Honnête jusqu'à la névrose, confond les chiffres, s'enorgueillit de son sens de l'humour (elle en est tout à fait dépourvue), surveille sa ligne mais s'empiffre de cerises confites ; complexe de la petite mère de tout ce qui respire, incapable de résister à la lecture de n'importe quel imprimé. »

Et en marge, de l'écriture de Bonforte :

« On vous y prend, P'tite-Tête-Frisée, encore en train de fourrer le nez dans ce qui n'est pas vos affaires. »

Comme je lui rendais les dossiers, je demandai à Penny si elle avait lu le sien. Elle me dit que « ça ne me regardait pas ». Puis elle rougit et me pria de l'excuser.

Presque tout mon temps était pris par l'étude. Mais je veillais néanmoins à travailler ma ressemblance. J'avais vérifié les nuances au colorimètre, refait soigneusement les rides, ajouté deux verrues, et passé le tout à la brosse électrique. Ce qui entraînerait l'obligation d'un peeling complet quand je voudrais retrouver ma peau primitive.

Mais c'était *donné* en regard du résultat, du maquillage indestructible, résistant à l'acétone, garanti contre les coups de serviette les plus maladroits. J'allai jusqu'à m'ajouter la cicatrice de la mauvaise jambe, d'après une photographie que Capek avait fait tirer pour le carnet de santé de M. Bé. Si Bonforte avait eu femme ou maîtresse, elle aurait difficilement distingué l'imposteur de son modèle, simplement d'après l'apparence physique. Je me donnais beaucoup de peine, mais cela me laissait parfaitement libre pour ce qui était de la partie véritablement difficile de mon rôle.

Je m'imprégnais de la doctrine, de la pensée de Bonforte, je m'instruisais des thèses du Parti expansionniste, c'était lui, non pas seulement son dirigeant le plus en vue, mais son philosophe et son plus grand homme d'État. Lors de sa fondation, l'Expansionnisme n'était rien de plus qu'un des mouvements de *la Destinée Manifeste*, et une fraction de la coalition hétérogène de groupes qui n'avaient en commun que la conviction vague et simpliste que le Ciel est ce qui compte en premier dans l'Avenir des Hommes. Bonforte avait donné au Parti un corps de doctrine et une morale. Il lui avait apporté ce

thème de la liberté et de l'égalité des droits fleurissant à l'ombre du drapeau impérial. Et aussi cette insistance sur la notion que l'homme se devait de ne pas refaire dans le ciel les mêmes erreurs que celles qui avaient été commises par la sous-race blanche en Afrique et en Asie.

Ce qui m'avait le plus frappé (j'étais alors bien novice) était que l'histoire des débuts du Parti expansionniste rappelait à s'y méprendre l'histoire actuelle des Humanistes. J'ignorais encore qu'il arrive que les mouvements, comme les personnes, se modifient en vieillissant. On m'avait raconté que le Parti de l'humanité avait commencé à la suite d'une scission avec l'Expansionnisme mais je n'y avais jamais pensé. En fait, la chose allait de soi. Les partis politiques qui ne tenaient pas le regard fixé sur le firmament fondaient au soleil des impératifs de l'histoire, cessaient de compter des candidats. Et l'unique parti qui avait avancé sur la bonne piste devait, nécessairement, se diviser en factions.

Mais je m'emballe. Ma formation politique ne procédait pas avec cette logique. J'avais commencé par me plonger dans les discours de Bonforte. Il est vrai que j'en avais déjà fait autant à mon précédent voyage, mais alors, j'avais étudié sa façon de parler ; à présent, j'étudiais ce qu'il disait.

Bonforte était orateur dans la grande tradition, mais c'était un maître, aussi, de l'intervention au vitriol. Par exemple ce discours de New Paris, fait au moment de la grande affaire du traité avec la *Concorde de Tycho*, cette ligue de Nids martiens. Ce traité l'avait mis en minorité. Il l'avait fait voter. Mais sous l'effort, la coalition avait cédé peu après, et il n'avait pu rassembler le nombre de voix nécessaires au vote de confiance suivant. Mais Quiroga n'avait pas osé dénoncer le traité pour autant. J'écoutais ce discours avec d'autant plus d'intérêt que moi-même, à l'époque, j'avais été contre le traité. L'idée que les Martiens devaient jouir des mêmes privilèges que les humains, sur terre, m'avait été insupportable jusqu'à ma visite au Nid de Kkkah.

« Mon adversaire, disait Bonforte, avait quelque chose de menaçant dans la voix ; il voudrait faire croire que la devise du Parti qui se dit Parti de l'Humanité : *Gouvernement des humains, par les humains et pour les humains* n'est qu'un rajeunissement des mots immortels de Lincoln[2]. La voix est celle d'Abraham, mais la main est celle du Ku Klux Klan. Le véritable sens de cette devise d'apparence inoffensive est : *Gouvernement de toutes les races par les humains exclusivement au profit de quelques rares privilégiés*.

« Mon adversaire protestera qu'il agit en vertu d'un mandat divin et qu'il répand les lumières à travers les étoiles, qu'il dispense notre propre variété de civilisations pour le plus grand profit des sauvages. Nous connaissons cette école de sociologie. C'est l'école des

bons Nègres qui chantent des hymnes et du Bon Maître qui aime tous ces enfants noirs. Le beau tableau... Il est dommage cependant que le cadre en soit trop petit, et qu'il ne montre pas le comptoir, le billot et la cravache qui en font indissolublement partie. »

Et je me trouvais en train de devenir sinon un expansionniste, du moins un bonfortiste. Je ne crois pas que la logique des discours m'ait convaincu. Je ne crois pas qu'ils aient été logiques. Mais j'étais réceptif. Je voulais comprendre ce qu'il disait, le comprendre assez minutieusement pour pouvoir parler à sa place, en cas de besoin.

De toute manière, voilà un homme qui savait ce qu'il voulait et (chose plus rare encore !) pourquoi il le voulait. Je ne pouvais pas m'empêcher d'être impressionné, et cela me forçait à un retour sur soi-même.

Je vivais pour quoi ?

Pour mon métier, bien sûr ! J'avais été élevé dans son climat. Il me plaisait. J'étais pénétré de la conviction profonde, mais nullement raisonnée, que l'art valait l'effort fait pour l'exercer dignement... et aussi, c'était la seule façon que je connusse de gagner ma vie. Mais quoi d'autre ?

Les écoles de morale formalistes ne m'avaient jamais fait beaucoup d'effet. Je les avais abondamment échantillonnées (les bibliothèques publiques offrent une ample source de récréation aux acteurs sans le sou), mais je les avais trouvées aussi pauvres en vitamines qu'un baiser de belle-mère. Avec le temps et suffisamment de papier, un philosophe peut prouver ce qu'il veut.

La morale qu'on enseigne à presque tous les enfants ne m'inspirait pas moins de mépris. Presque tout son bavardage et les parties qui paraissent compter le plus se résument par la proposition sacrée qu'un « bon » enfant est celui qui ne dérange pas le sommeil de sa mère et qu'un homme « bon » est celui qui réussit à se constituer un compte en banque confortable sans se faire prendre. Non merci !

Toutefois, même le chien a ses règles de conduite. Quelles étaient les miennes ? Comment avais-je l'habitude de me conduire ? ou plutôt comment aimais-je à imaginer que j'avais l'habitude de me conduire ?

« *Il faut que le rideau se lève.* » Je l'avais toujours cru et cela avait été ma raison de vivre. Mais pourquoi faut-il que le spectacle continue, étant donné qu'il en existe de si mauvais ? Mais parce que j'avais accepté d'y participer. Parce qu'il y avait un public. Parce que ce public avait payé et que chacune des personnes qui le composait avait droit à ce que vous pouviez faire de mieux. On le leur devait ainsi qu'aux metteurs en scène, aux machinistes, au directeur et au financier et aux autres membres de la troupe, à ceux qui vous avaient enseigné le métier, et à d'autres qui remontaient loin dans l'histoire,

jusqu'aux théâtres en plein air où l'on était assis sur la pierre, et même jusqu'aux conteurs d'histoires accroupis sur la place du marché. *Noblesse oblige.*

Je décidai que cette constatation pouvait servir pour les autres métiers. De l'art pour l'art au serment d'Hippocrate en passant par l'esprit d'équipe et le cousu main, il n'y a pas besoin de prouver ce genre de choses, elles sont essentielles dans la vie, elles seront vraies éternellement aussi loin que pourront atteindre les galaxies.

Et soudain, j'avais eu l'intuition de ce que Bonforte voulait dire. S'il existait des principes moraux qui transcendaient le temps ou l'espace, alors ils étaient vrais aussi bien pour les hommes que pour les Martiens. Ils restaient vrais sur n'importe quelle planète autour de n'importe quelle étoile. Et si les humains ne se conduisaient pas conformément à cela, jamais ils ne réussiraient la conquête du monde astral, et il y aurait une race supérieure qui leur flanquerait la pile, pour les punir de n'avoir pas joué le jeu.

Le prix de l'expansion était la Vertu.

« Pas de pitié pour les canards boiteux. » C'était là une philosophie beaucoup trop étroite pour l'étendue infinie de l'espace.

Non pas que Bonforte prêchât la douceur et la lumière :

« Je ne suis pas un pacifiste. Le pacifisme est une doctrine équivoque qui permet à un homme d'accepter les avantages d'un groupe social sans être prêt à les payer jamais, et qui par surcroît prétend donner droit à une auréole en échange d'une malhonnêteté. Monsieur le président, la vie appartient à ceux qui ne redoutent pas de la perdre. Cette loi doit être votée. » Et là-dessus, il s'était levé, et il avait traversé l'hémicycle pour défendre un crédit militaire que son parti avait rejeté au cours des réunions électorales.

Ou encore :

« Prenez parti ! Prenez parti toujours ! Vous vous tromperez quelquefois, mais celui qui ne prend jamais parti a toujours tort. Dieu nous garde des poltrons qui refusent de choisir. Levons-nous et comptons-nous. » (Ceci s'était passé en comité. Mais Penny avait eu la bonne idée de l'enregistrer sur son tompouce, et Bonforte avait mis l'enregistrement de côté, Bonforte avait le sens de l'histoire. C'était un homme qui se constituait des archives. S'il n'en avait pas été ainsi, je n'aurais pas eu grand-chose sur quoi travailler.)

Décidément, Bonforte était mon genre d'homme. Ou du moins le genre d'homme auquel j'aimerais croire que j'appartiens. C'était un monsieur. Et j'étais fier de le représenter.

Pour autant que je me souviens, je ne devais pas dormir au cours de cette traversée. J'avais promis à Penny de me trouver à cette audience si Bonforte était encore empêché. J'avais l'intention de dormir, parce que cela ne ressemble à rien, en vérité, de monter sur la

scène avec les yeux qui pendent comme des oreilles de lévriers, mais, chemin faisant, je m'étais intéressé à ce que j'étudiais, et il y avait une provision de pilules poivrées. Surprenant le travail qu'on réussit à abattre en travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et sans interruption, et avec toute la collaboration nécessaire à portée de main !

Mais pas longtemps avant l'heure fixée pour notre arrivée à la Nouvelle Batavia, le Dr Capek fit son entrée et me commanda :

— Lève ta manche ! le bras gauche !

— Pour quoi faire ?

— Parce que, quand tu te présenteras devant l'empereur, nous ne voulons pas que tu t'écroules de fatigue devant lui. Ceci va te faire dormir jusqu'à l'arrivée. A ce moment, je t'administre un antidote.

— Alors c'est qu'il ne sera pas en état de...

Le toubib ne répondit pas, mais il m'avait piqué. J'essayai de continuer à écouter le discours qui tournait. Non ! je dormais déjà. Et je ne repris conscience que pour entendre Dak m'annoncer avec beaucoup de déférence :

— Nous avons atterri sur l'astroport de Lippershey, si monsieur veut bien se réveiller...

Notre Lune étant une planète dépourvue d'air, un navire-torche peut y atterrir. Il n'empêche que notre *Tom-Paine*, qui en était un, était fait davantage pour rester dans l'espace ou s'arrêter dans les stations spatiales de service sur une orbite, à portée de navette, étant donné qu'il atterrissait sur berceau. Dommage que je n'aie pas vu ça. On dit qu'attraper un œuf sur une assiette est un jeu d'enfant en comparaison. Dak était un des cinq ou six pilotes capables de réussir ça.

Mais je n'eus même pas l'occasion de voir le *Tommie* dans son berceau. Tout ce que je pus admirer ce fut l'intérieur des soufflets à passagers qu'on ajusta au verrou pneumatique d'une extrémité, au tube à passagers de l'autre, tube qui nous mena à la Nouvelle Batavia et qui allait si vite qu'en raison de la gravité de la Lune, nous nous trouvâmes de nouveau en chute libre, au milieu du trajet.

Nous gagnâmes les appartements assignés au leader de l'opposition loyale, c'est-à-dire la résidence de Bonforte jusqu'aux prochaines élections. La splendeur des installations me fit rêver à ce que pouvait bien être celle de la résidence du ministre suprême. Je suppose qu'en gros, la Nouvelle Batavia est la ville de l'histoire à compter le plus grand nombre de palais. Dommage qu'on ne puisse en regarder aucun de l'extérieur. Mais ce petit inconvénient est plus que compensé par le fait que c'est la seule cité du monde impénétrable à l'action de la bombe à fusion. Ou dirais-je « pratiquement impénétrable » vu qu'il existe quelques constructions en surface qu'on pourrait détruire. Bonforte disposait ainsi d'un salon situé à flanc de falaise, avec balcon sur les étoiles et sur la Terre maternelle en personne, mais les bureaux et la chambre à coucher se trouvaient à quelque trois cents mètres de rocher au-dessous, et l'on y accédait par l'ascenseur privé.

Mais on ne me laissa pas le temps d'explorer l'appartement. Déjà je me trouvais habillé pour la cérémonie. Bonforte n'avait pas de valet de chambre, même quand il était à terre. Mais Rog insista pour que je

le laissasse m'» aider ». (En vérité il m'embarrassa plutôt.) Et il en profita pour me donner les dernières instructions. Je portais l'habit de cour obligatoire : pantalon tubulaire sans forme, la jaquette terminée en pied-de-biche, plastron raide, col à oreilles et nœud blanc. La chemise de Bonforte était d'une seule pièce, sans doute parce qu'il ne se faisait pas habiller, et l'on sait que la cravate aurait dû pour bien faire être visiblement nouée assez mal pour donner les apparences de l'avoir été par des mains humaines. Mais c'est trop demander à un seul homme de s'y connaître en politique et en élégance vestimentaire.

Affeuse vêtue en vérité, mais sur quoi ressortait à merveille l'ordre de Wilhelmina qui traçait une fulgurante diagonale de la ceinture à l'épaule. Oui, l'habit traditionnel était laid sans doute, mais il ne manquait pas de dignité. Un peu celle du maître d'hôtel. Décidément, j'avais bien l'air d'une personne qui attend le bon plaisir de Sa Majesté.

Rog Clifton me remit le rouleau de parchemin où figurait en théorie la liste par moi arrêtée des membres de mon cabinet. Il avait fourré dans la poche intérieure de mon habit cette liste elle-même tapée à la machine. Toujours en théorie, le propos de l'audience que m'accordait l'empereur était que je fusse mis au courant de la volonté du souverain qui me choisissait pour former le gouvernement. En foi de quoi je soumettais humblement mon projet. Et ces nominations, toujours en théorie, restaient secrètes jusqu'à l'approbation gracieuse par Sa Majesté. En fait, ma liste dactylographiée n'était que la copie de l'original qui, sitôt composé, avait été transmis par les soins de Jimmy Washington au secrétaire d'Etat impérial.

En fait aussi, le choix était arrêté. Rog et Bill avaient passé le plus clair de la traversée à s'assurer de ce que les candidats ne refuseraient pas les postes. Et les messages avaient été brouillés comme « messages d'État ». J'avais examiné le dossier Farley de chacun des candidats et de chacun des remplaçants prévus. Néanmoins, cette liste était secrète en ce sens que la presse n'en aurait connaissance qu'à l'issue de mon entretien avec Sa Majesté.

Je saisis donc mon rouleau de parchemin d'une main, et de l'autre mon bâton de vie et de mort.

— Seigneur Dieu ! s'écria Rog, horrifié. Vous n'allez pas emporter cette chose-là chez l'empereur !

— Et pourquoi ne l'emporterais-je pas ?

— Mais enfin ! c'est une arme, voyons !

— C'est une arme de cérémonie ! Ecoutez, Rog, il n'y a pas un duc ni un baron qui ne porte son épée d'apparat. Eh bien, moi, je porte ceci.

Il secoua la tête :

— Pour eux c'est une obligation. Vous ne comprenez pas

l'ancienne théorie de droit qu'il y a derrière cet usage ? Leur épée signifie l'allégeance au seigneur et l'obligation où ils se trouvent de le soutenir et de le défendre, en personne, par la force des armes. Mais vous, vous êtes un roturier et traditionnellement il vous faut vous présenter devant lui sans arme.

— Non, Rog, pas du tout. Oh ! d'accord, je ferai comme vous me direz. Mais j'estime que nous passons à côté, que nous négligeons de nous laisser emporter par la vague qui va monter. Cette baguette, c'est du bon théâtre, et en même temps c'est ce qu'il convient de faire.

— J'ai peur de ne pas comprendre.

— Eh bien, voilà ! Saura-t-on dans Mars que je portais ma baguette lors de cette réception ? Je veux dire à l'intérieur des Nids ?

— Mon Dieu... oui, je suppose. Certainement !

— Mais bien entendu. Il doit y avoir la stéréo installée dans tous les Nids. J'ai remarqué un tas de récepteurs dans le Nid de Kkkah. Et on y suit toutes les informations de la cour autant et plus que chez nous. N'est-ce pas ?

— Au moins les aînés, oui ! et où voulez-vous en venir ?

— Si je porte la baguette, ils le sauront. Si je ne la porte pas, ils le sauront également. Pour eux, la chose est importante. Question de convenance, vous comprenez ? Aucun Martien adulte ne paraîtrait en dehors de son Nid autrement qu'avec sa baguette de vie et de mort. De même pour les cérémonies à l'intérieur du Nid. Des Martiens ont été présentés à la cour. Et ils portaient leur baguette, n'est-ce pas ? J'en mettrais ma main au feu !

— Oui, mais vous...

— Mais vous oubliez que je suis un Martien. Rog parut soudain ahuri. Mais je poursuivais :

— ... Je ne suis pas seulement John Joseph Bonforte. Je suis Kkkahjjjerrr du Nid de Kkkah. Et si je néglige d'emporter cette baguette, je me rends coupable d'une grave inconvenance (et très honnêtement que va-t-il se passer quand ils seront au courant là-bas ? Je n'en sais trop rien. Et d'abord je ne suis pas suffisamment au courant des coutumes martiennes). Mais ce n'est pas tout. Examinez le problème dans l'autre sens. Mettez-vous à leur place au lieu de vous mettre à la nôtre. Si j'avance dans la grande galerie du Palais, la baguette à la main, c'est un citoyen de Mars qui attend d'être nommé premier ministre de Sa Majesté. Quel effet croyez-vous que cela fasse sur les Nids, hein ?

— Je... je n'y avais pas pensé.

— Moi non plus, je n'y aurais pas songé si je n'avais eu à décider s'il fallait ou s'il ne fallait pas prendre cette baguette. Mais ne supposez-vous pas que M. Bé y avait songé, lui, même avant de se laisser inviter pour l'adoption ? Rog, nous avons enfourché un tigre au

galop. Il ne nous reste plus qu'à serrer les genoux et à bien nous retenir par la queue. Impossible de lâcher.

Dak, arrivé sur ces entrefaites, confirma ce que je venais d'avancer, et il s'étonnait que Clifton ait pu s'attendre à autre chose.

— Bien sûr, dit-il, que nous établissons un précédent. Mais ce n'est pas le dernier, non plus !

Mais quand il vit comment je m'y prenais pour porter mon bâton, il poussa un hurlement :

— Dieu du Ciel, mon gars ! est-ce que tu essaies de tuer quelqu'un ou seulement de faire un trou dans la muraille ?

— Mais je n'ai pas poussé sur le plot.

— Merci du peu ! Et la sûreté n'est même pas mise ! (Il me prit la baguette des mains et commença la démonstration :) Vous tournez cet anneau. Vous engagez ça dans cette rainure. Et voilà ! Votre baguette de vie et de mort n'est plus qu'une canne. Mais nous avons eu chaud.

— Désolé.

Ils me mirent entre les mains de l'écuyer personnel du roi Guillaume. Le colonel Pateel, Indien au visage affable, était revêtu de l'uniforme étourdissant des Forces Aériennes Impériales. Son salut à mon adresse devait avoir été mis au point sur la règle à calculer. Il saisissait que j'étais sur le point de devenir ministre suprême, mais que je ne l'étais pas encore tout à fait, que j'étais son aîné mais aussi un civil... et cinq degrés en moins eu égard au fait qu'il arborait la fourragère de Sa Majesté impériale sur l'épaule droite.

Il regarda la baguette de vie et de mort et très doucement :

— C'est un bâton martien, n'est-ce pas ? Curieux. Je suppose que vous voudriez le laisser ici. Il sera en sûreté.

— Non ! je compte le porter, lui dis-je.

— Monsieur, fit-il, et ses sourcils montèrent au ciel cependant qu'il attendait que je me dédise.

Je cherchai dans l'anthologie des expressions toutes faites de Bonforte et en choisis une qui servait à réprimander les importuns :

— Fiston, lui dis-je, si vous vous occupiez de vos aiguilles au lieu d'embrouiller mon tricot.

Et ses traits perdirent toute expression.

— A vos ordres, monsieur, si vous voulez me suivre...

A l'entrée de la salle du Trône, nous nous arrê tâmes. Là-bas au fond, très loin, sur l'estrade, le trône vide. De part et d'autre, faisant haie tout le long de l'immense caverne, debout, la noblesse attendait. Pateel dut faire un signal, car l'hymne impérial monta dans les airs, et nous nous immobilisâmes, Pateel, fixe comme un robot, moi-même dans une attitude lasse de vieil homme voûté convenable à mon

nombre d'années ainsi qu'à mon état de fatigue. J'espère que jamais nous ne supprimerons tout le faste de la cour. Du moins pas tout à fait. Tous ces extras vêtus somptueusement, ces porte-lance forment un spectacle magnifique.

Puis, aux dernières mesures, Guillaume, prince d'Orange, duc de Nassau, grand-duc de Luxembourg, chevalier commandeur de l'Empire Romain Germanique, Amiral Général des forces impériales, conseiller des Nids Martiens, protecteur des Pauvres, et, de par la Grâce de Dieu, roi des Pays-Bas auprès de la mer et empereur des Planètes et des Espaces intermédiaires, fit son entrée, s'assit sur le trône.

Je ne distinguais pas ses traits, mais la cérémonie faisait monter en moi une chaleur de sympathie. Je ne me sentais plus hostile à la notion de royauté.

Quand il fut assis, et l'hymne terminé, il salua, et l'on sentit comme un soupir de soulagement. Pateel se retira et ma baguette sous le bras, je commençai ma longue marche, clopinant malgré l'atmosphère raréfiée. Je me retrouvai dans l'état d'esprit de mon parcours à l'intérieur du Nid de Kkkah. Mais, cette fois, je n'avais pas le trac. Le *Pot-Pourri Impérial* m'accompagnait, passant de *Kong Christian* à *La Marseillaise* pour attaquer *The Star-Spangled Banner* et ainsi de suite.

Je m'arrêtai et saluai à la première barrière. Puis à la deuxième. Puis à la troisième et dernière avant d'aborder les marches, mais sans m'agenouiller. Les nobles s'agenouillent, mais non les roturiers qui partagent la souveraineté avec le souverain. Comme à la stéréo, très souvent, la chose est mal représentée, Rog s'était assuré, en y insistant de ce que je savais au juste à quoi m'en tenir.

— *Ave Imperator !* prononçai-je.

Et si j'eusse été Hollandais, il m'eût fallu ajouter : *Rex* pour faire bon poids, mais j'étais Américain. Nous échangeâmes nos répliques en latin, lui, moi ; moi, lui ; lui me demandant ce que je sollicitais, moi lui indiquant qu'il m'avait convoqué, etc. Puis il passa à l'anglo-américain, qu'il parlait avec un léger accent.

— Vous avez servi et bien servi notre père. Nous pensons aujourd'hui que vous pouvez nous servir. Qu'en dites-vous ?

— Le vœu de mon souverain est mon vœu, sire.

— Approchez-vous de nous.

Excès de zèle sans doute. Mais l'estrade était haute et la jambe me faisait réellement mal. Les « douleurs imaginaires » sont aussi douloureuses que les autres. Tout juste si je ne m'écroulai pas. Guillaume bondit de son trône, me tendit le bras. J'entendis un halètement courir dans la salle. Le roi-empereur me sourit et dit *sotto voce* :

— Vieux frère, prenez-en à votre aise. Ça va être fini, du reste.

Il me fit asseoir sur le tabouret devant le trône, et il y eut un moment de malaise où je fus assis et lui ne l'était pas encore. Puis il étendit la main et je lui remis le rouleau de parchemin, qu'il déroula et fit semblant de lire.

A présent, on jouait de la musique de chambre, et la cour faisait mine de s'amuser. Les dames riaient. Les messieurs disaient des riens galants. Les éventails se déployaient. Personne ne quittait sa place et personne ne se taisait. De petits pages traversaient l'assistance, offrant des bonbons. L'un de ces chérubins s'agenouilla devant Guillaume qui se servit sans même lever la tête de la liste inexistante. Puis l'enfant me présenta son plateau et, sans savoir si cela se faisait ou non, je pris un de ces merveilleux chocolats comme on ne sait les fabriquer qu'en Hollande.

Je connaissais beaucoup de visages d'après les journaux. Presque tous les rois en chômage de la Terre étaient présents, dissimulés sous leurs titres accessoires de comtes ou de ducs. Certains avaient affirmé que Guillaume les pensionnait afin de donner de l'éclat à sa cour. D'autres prétendaient, au contraire, que c'était pour mieux les surveiller, pour mieux les distraire de la politique et d'autres ennuis. Était également présente la noblesse de familles non régnantes d'une douzaine de pays différents, dont certains représentants travaillaient réellement pour gagner leur vie.

Je me surprénais à essayer de reconnaître et déceler le nez Bourbon, la lèvre Habsbourg, le menton Windsor.

Guillaume reposa enfin le parchemin. Instantanément ce fut la fin de la musique et des papotages. Au milieu d'un silence de mort :

— C'est une belle compagnie, monsieur, que vous me proposez là, me dit l'empereur et roi ; Nous songerons à en ratifier le choix.

— Je vous rends grâce, sire.

— Nous l'étudierons et nous vous rendrons réponse. (Puis, penché en arrière et pour moi seul :) Ne tentez pas de prendre congé en marchant à reculons. Levez-vous simplement, et retournez-vous. Je m'en vais tout de suite.

— Oh ! merci, sire ! soufflai-je à mon tour.

Il se leva. Je l'imitai. Il partit dans un tourbillon de robe de soie. Je me retournai. Remarquai des regards étonnés. Mais la musique reprit, et l'on me laissa passer, cependant que les gentilshommes se remettaient à papoter.

Pateel m'attendait à l'autre extrémité de la grande salle :

— Par ici, s'il vous plaît, monsieur.

Après l'audience de gala, la véritable audience allait se dérouler.

Une petite porte. Un escalier. Un corridor vide. Et une autre porte. Et enfin un bureau tout ce qu'il y a d'ordinaire. Un seul objet royal : la plaque de marbre gravée du blason des Orange-Nassau avec

la devise immortelle : *Je maintiendrai*. Sur le bureau, énorme, retenue par des souliers d'enfants métallisés à la galvanoplastie, l'original de la liste des ministres que j'avais dans la poche. Et dans un cadre de cuivre, la photographie du groupe familial avec feu l'Impératrice et les enfants. Un vieux divan de cuir, éraflé, et derrière, un petit bar. Et aussi, une paire de fauteuils et un siège pivotant, pour le travail. Le mobilier d'un médecin de quartier, très occupé, mais qui ne fait pas d'embarras.

Pateel me laissa seul au milieu de toutes ces merveilles. Je ne disposais même pas du temps nécessaire à me demander s'il convenait ou non de prendre place sur un siège. Déjà entraît l'empereur :

— Salut, Joseph, me lança-t-il. Je vous rejoins tout de suite.

Derrière lui deux valets qui lui enlevaient les éléments de sa tenue d'apparat. Tous trois, ils s'engouffrèrent derrière une troisième porte. Et aussitôt il resurgit, en train de tirer sur la fermeture-éclair de sa combinaison de mécanicien.

— Vous avez pris par le plus court, mon vieux, m'expliqua-t-il. Mais moi j'ai dû faire le grand tour. Il faudra que je m'arrange pour que l'architecte du Palais me perce un tunnel du fond de la salle du Trône jusqu'ici. Je suis obligé de suivre les trois côtés du carré, ou alors, c'est la parade dans les couloirs publics, attifé comme un cheval de cirque. (Et Guillaume ajouta, pensif :) Sous cette robe de gala, je ne porte jamais rien d'autre qu'un sous-vêtement.

— Écoutez, sire, je doute que votre robe soit aussi inconfortable que ce petit rase-pet que je porte.

Il haussa des épaules :

— Chacun de nous doit s'accommoder des inconvénients de son métier. Vous ne vous êtes pas servi à boire, encore ? Et servez-moi par la même occasion.

— Et qu'est-ce que vous prendrez, sire ?

— Euhh ! fit l'empereur et roi. (Et il me lança un regard aigu avant de répondre :) Du scotch avec de la glace, comme d'habitude, naturellement !

Je ne dis rien. Je le servis. Pris pour moi-même un whisky à l'eau. J'en avais eu un frisson dans la colonne vertébrale. Si Bonforte savait que l'empereur prenait toujours son scotch avec des cubes de glace, un point c'est tout, cela aurait dû se trouver dans ses archives Farley.

Mais Guillaume acceptait son whisky sans commentaire :

— Du vent dans les turbines, dit-il.

Et je répondis :

— L'espace est libre.

Il étudiait la liste des membres du cabinet :

— Que pensez-vous de tous ces garçons, Joseph ?

— Majesté, répondez-moi, c'est un cabinet-squelette.

Et en effet, nous avons fait cumuler là où la chose était possible. Bonforte, ainsi, serait chargé outre la présidence, du portefeuille de la Défense et du Trésor. Pour trois ministères, nous avons pris comme titulaires les secrétaires généraux permanents en place. C'étaient la Recherche, la Direction du Peuplement et l'Extérieur. Les ministres qui seraient nommés dans le cabinet définitif, nous en avons besoin pour la campagne électorale.

— Oui, je sais bien. Ceci est votre équipe B, en quelque sorte... Et cet homme-là ? Ce Braun, qu'est-ce que vous en pensez ?

Ah ! surprise ! J'avais compris que Guillaume approuverait la liste en bloc, sans commentaire, mais que peut-être il lui conviendrait de parler d'autre chose. Oh ! la conversation ne me faisait pas peur. Un homme peut se bâtir la réputation d'un causeur étincelant, simplement en laissant son vis-à-vis parler tout le temps.

Quant à Lothar Braun, c'était ce qu'on appelle tantôt « une de nos promesses », tantôt « un garçon d'avenir » ou le « jeune homme politique dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps ». Ce que je savais sur son compte provenait soit des archives Farley, soit de ce que m'avaient raconté Rog et Bill. Il avait débuté après la chute de Bonforte, ce qui fait qu'on ne lui avait jamais proposé de maroquin. Mais il avait servi comme directeur de campagne électorale et adjoint du chef du groupe parlementaire du Parti. Bill avait insisté en faveur de sa nomination dans le cabinet intérimaire, le proposant pour les communications avec l'Extérieur.

Rog Clifton n'avait manifesté aucune espèce d'enthousiasme à son sujet. Il avait mis en avant, en premier, le nom d'Angel Jesus de la Torre y Perez, secrétaire général en fonction dudit ministère. Mais Bill nous avait expliqué que si Braun ne réussissait pas dans la présente combinaison, ce serait toujours une expérience utile à connaître (pour nous) et qu'il n'y aurait pas de dégâts de commis. Et Clifton avait cédé.

— Braun, dis-je, c'est un garçon qui monte. Très brillant.

Il ne fit aucun commentaire. Je cherchais à me souvenir de ce que Bonforte avait écrit à son propos dans le dossier Farley. Braun... Brillant... Travailleur... Esprit d'analyse... Quoi d'autre ? Non ! ah si ! *« peut-être un rien trop aimable »*. Mais cela ne suffit pas à condamner un homme. Certes, Bonforte n'avait rien dit au sujet de ces qualités aussi parlantes que la loyauté ou l'intégrité. Ce qui, peut-être, ne signifiait rien non plus, puisque aussi bien les archives Farley ne constituaient pas un recueil d'études de caractères mais seulement une documentation.

L'empereur écarta la liste :

— Joseph, avez-vous l'intention de faire entrer les Nids martiens

dans l'Empire, tout de suite ?

— Mais... certainement pas avant les élections générales, Majesté.

— Enfin, vous savez très bien que je veux dire « après » les élections. Et avez-vous oublié également que vous m'appellez « Guillaume ». Majesté... Sire... de la part d'un homme qui a six ans de plus que moi, c'est stupide :

— Bien, Guillaume !

— Vous et moi, Joseph, nous savons que je ne dois pas m'occuper de politique. Nous savons également que c'est de la bêtise de le supposer. Joseph, vous avez passé toutes ces années loin du pouvoir à faire le nécessaire pour que les Nids souhaitent adhérer à l'Empire. (Il désignait ma baguette de vie et de mort.) Je crois que vous y êtes parvenu. Si vous êtes vainqueur aux élections, vous devriez pouvoir vous arranger pour que la Grande Assemblée m'autorise à proclamer l'entrée de Mars dans l'Empire. Alors ?

J'y réfléchissais :

— Guillaume, dis-je, lentement, vous savez que c'est exactement ce que nous avons l'intention de faire. Vous devez avoir une bonne raison de soulever ce problème.

Il vida son verre et m'observa, réussissant à ressembler à un épicier de Nouvelle Angleterre en train de remettre un estivant à sa place :

— Vous me demandez mon avis ? La Constitution exige que ce soit moi qui vous le demande et non le contraire.

— Votre avis m'est précieux, Guillaume. Mais je n'affirme pas que je le suivrai.

Il éclata de rire :

— Oui ! On peut dire qu'il ne vous arrive pas souvent de promettre quelque chose. Bon... admettons que vous obteniez la majorité aux élections. Mais avec une marge telle que vous éprouviez une certaine difficulté à faire voter le projet de loi accordant aux Nids la citoyenneté d'Empire. Dans ce cas-là, je vous conseillerais de ne pas poser la question de confiance. Si vous êtes mis en minorité sur ce projet-là, vous vous le tenez pour dit et vous restez en place jusqu'à la fin de la législature.

— Et pourquoi le ferais-je, Guillaume ?

— Parce que vous et moi, Joseph, nous sommes patients. Vous voyez ça (et il désignait la plaque de marbre gravée de ses armoiries avec la devise : *Je maintiendrai !*), ça manque d'éclat, mais l'éclat, ce n'est pas l'affaire des rois. Les rois sont là pour conserver. Pour rester en place. Le roi doit épouser la vague... Stop. Constitutionnellement parlant, cela ne devrait me faire ni chaud ni froid que vous restiez au pouvoir ou que vous l'abandonniez. Mais ce qui compte pour moi, par

exemple, c'est que l'Empire ne s'effondre pas. J'estime que si vous réussissez à l'emporter sur cette affaire martienne, immédiatement à la rentrée de la Chambre, vous pouvez vous permettre d'attendre. Vos autres réalisations vous rendent populaire. Vous ramasserez des voix aux élections partielles et plus tard vous viendrez me voir pour m'annoncer que je puis ajouter « Empereur de Mars » à mes autres titres. C'est pour ça que je vous dis : Ne vous dépêchez pas.

— J'y réfléchirai, répondis-je prudemment.

— C'est ça. Maintenant, autre chose. Les déportés ?

— Nous abolissons la déportation, immédiatement après les élections et nous commençons par la suspendre, dès maintenant.

(Là, je pouvais répondre en toute tranquillité. Bonforte détestait le système de « *transportation* ».)

— Mais vous allez être attaqué à ce sujet ?

— Laissez-les m'attaquer. Je gagnerai des voix.

— Ça me fait plaisir de constater que vous n'avez pas perdu votre force de conviction, Joseph. Je n'ai jamais aimé voir le drapeau d'Orange sur un transport de forçats... Et le Libre-Échange ?

— Après les élections, oui !

— Et les ressources du gouvernement ?

— Nous affirmons que le commerce et la production connaîtront une telle expansion, une expansion si rapide, que les autres ressources de l'État compenseront, et au-delà, la perte subie par la suppression des Douanes.

— Et si cela ne devait pas se vérifier ?

Zut ! On ne m'avait pas préparé de réponse à celle-là ! Et l'économie restait un grand mystère pour moi. Je réussis néanmoins à sourire et à répondre :

— Écoutez, Guillaume, il faudra travailler la question. Mais le programme, tout entier, du Parti expansionniste est fondé sur l'idée que le commerce libre, et les voyages libres, la citoyenneté commune, la monnaie commune, et le minimum de lois impériales, le minimum de contrôle impérial doivent enrichir non seulement les citoyens, et leur bénéficier, mais encore l'Empire lui-même. Si nous manquons d'argent, nous en trouverons. Nous en trouverons, sans qu'il faille pour cela couper en morceaux l'Empire, faire de l'Empire la juxtaposition de minuscules bailliages et circonscriptions péagères...

Tout cela, à part la première phrase, était pur Bonforte, à peine adapté aux besoins de l'instant.

— Pas la peine, dit-il. Gardez vos discours pour les réunions électorales, je posais simplement la question... Mais vous êtes tout à fait sûr que cette liste vous convient ?

Je tendis la main. Il me passa la liste. Seigneur Dieu ! il était évident que l'empereur me précisait, pour autant que la Constitution

lui permît de le faire, que, selon lui, Braun ne faisait pas l'affaire. Mais, par les flammes de l'enfer ! Qu'avais-je à faire, moi, à modifier la liste dressée par Rog et Bill ?

D'autre part, ce n'était pas la liste de Bonforte. Simplement celle qu'ils croyaient que Bonforte aurait composée s'il avait été en possession de l'intégrité de ses moyens.

Soudain, je souhaitai pouvoir opérer une rapide sortie afin d'aller demander à Penny ce qu'elle pensait de Braun.

Après quoi, je saisis une plume sur le bureau de Guillaume, barrai Braun, puis écrivis « DE LA TORRE » en grandes capitales d'imprimerie, car je n'osais toujours pas me risquer à écrire de l'écriture de Bonforte. L'Empereur se contenta d'ajouter :

— Ça m'a l'air d'une bonne équipe. Bonne chance, Joseph ! Dieu sait que vous en aurez besoin.

C'en était fini de l'audience, en tant que telle. J'avais hâte de partir. Mais l'on ne quitte pas ainsi les souverains. C'est une des prérogatives qu'ils conservent. Il désirait me montrer son atelier et ses nouveaux modèles de trains électriques. Je pense que personne n'a fait autant que lui pour faire revivre cette ancienne distraction. Personnellement, je n'ai jamais pu me faire à l'idée que c'était là une occupation d'adulte. Je n'en proférai pas moins des sons inarticulés polis au sujet de sa nouvelle locomotive-joujou, qui prétendait représenter le célèbre « *Royal Scotsman* ».

— Ah ! me disait-il, si on m'avait facilité les débuts, je crois que j'aurais fait un assez bon chef d'atelier ou un maître constructeur de machines. Mais le hasard de la naissance était contre moi.

— Vous croyez vraiment que vous auriez préféré ça, Guillaume ?

— Je ne sais pas, répondit-il, toujours à quatre pattes sur le tapis et les yeux fixés sur les entrailles de son monstre en modèle réduit : ce boulot que j'ai n'est pas un mauvais boulot. Pas de cadences infernales ! L'horaire n'est pas dur, la paie est bonne et la stabilité d'emploi excellente. (Compte non tenu des risques de révolution, mais pour ce qui est de ça, ma politique a toujours été heureuse.) Il faut dire qu'une grande partie du travail est fastidieuse, et pourrait être faite, aussi bien, par n'importe quel comédien de second ordre... Je soulage votre fonction d'un tas de premières pierres à poser et de revues auxquelles j'assiste, vous savez ?

— Je sais et j'apprécie votre collaboration à sa juste valeur.

— Il arrive très rarement que je puisse donner mon petit coup d'épaule dans la bonne direction, dans ce que je crois être la bonne direction. Ah ! le métier de roi est un drôle de métier, Joseph. Ne le prenez jamais, Joseph !

— Mais si j'en avais envie, je crains qu'il ne soit un peu tard.

Il fit une modification infime et précise à son jouet et

poursuivit :

— Oui... Mon vrai travail ici est de vous empêcher de devenir fou.

— Ahhh !

— Mais naturellement. La « *psychose situationnelle* » est la maladie professionnelle des chefs d'État. Mes prédécesseurs dans la profession, ceux qui régnaient effectivement, étaient tous un petit peu braques. Et regardez vos présidents américains, combien de fois n'est-il pas arrivé que l'emploi les ait tués dans leur fleur ? Tandis que moi, je n'ai pas besoin de faire fonctionner, j'ai un professionnel comme vous pour le faire. Et vous, non plus, vous n'avez pas à subir les effets de la pression qui tue. Vous, ou ceux qui sont dans vos petits souliers, vous pouvez toujours laisser tomber si ça va trop mal. Et ce vieil empereur (c'est presque toujours le « vieil » empereur puisque, en général, nous montons sur le trône à l'âge où les autres prennent leur retraite), et ce vieil empereur est toujours là pour maintenir la continuité et pour préserver le symbole de l'État, pendant que vous autres professionnels vous redistribuez les cartes. (Il cligna de l'œil, solennel.) Mon travail n'est pas prestigieux, mais il est utile.

Il abandonna ses trains d'enfant, et nous regagnâmes le bureau. Je pensais qu'il allait me laisser partir. En effet, il me dit :

— Je devrais vous laisser retourner à votre travail. Votre voyage n'a pas été trop pénible ?

— Oh non ! j'ai travaillé.

— Naturellement. C'est bien ce que je supposais... *A propos, qui êtes-vous ?*

— Sire...

— Allons, mes fonctions me donnent droit, à quelques privilèges, je l'espère. Dites-moi la vérité. Il y a une bonne heure que je sais que vous n'êtes pas Joseph Bonforte. Mais je dois dire que sa propre mère aurait de la peine à s'en apercevoir. Vous avez jusqu'à ses tics. Mais qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Lawrence Smythe, Majesté, balbutiai-je.

— Allons, prenez sur vous, mon ami. Il y a un bout de temps que j'aurais pu appeler la garde si j'en avais eu l'intention. Est-ce qu'on vous a envoyé ici pour que vous m'assassiniez ?

— Non, sire, je suis un loyal sujet de Votre Majesté !

— Vous avez une singulière façon d'en témoigner, mon ami... Très bien. Versez-vous encore un verre, asseyez-vous et racontez-moi ça.

Je le lui racontai, jusqu'au moindre détail. Mais il me fallut pour ce faire bien plus d'un seul verre de whisky de plus. Aussi commençais-je à me sentir mieux. Il parut fâché quand je lui annonçai le kidnapping de Bonforte, mais quand je l'eus mis au fait des sévices

qu'on lui avait fait subir, je vis son visage s'assombrir et ses traits animés d'une fureur jupitérienne. Il se contenta néanmoins et finit par me demander :

— Mais alors ce n'est plus qu'une question de jours avant qu'il retrouve la pleine forme ?

— Le D^r Capek l'assure.

— Surtout, ne le laissez pas se remettre au travail avant qu'il ait tout à fait repris. C'est un homme de valeur. Vous le savez bien. Il en vaut cinq ou six comme vous et moi. Aussi, continuez le doublage et laissez-le guérir tout à fait. L'Empire a besoin de lui.

— Oui, sire.

— Laissez tomber le « sire », s'il vous plaît. Puisque vous le remplacez, appelez-moi Guillaume comme il le fait... A propos, savez-vous que c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille.

— Non, Ma... non ! Guillaume.

— Il y a vingt ans qu'il m'appelle Guillaume. Et j'ai trouvé drôle, décidément, que brusquement il change, dans le privé, simplement parce qu'il venait me voir à propos d'affaires officielles. Mais je ne le soupçonnais pas vraiment. Tout de même, si re-mar-quable qu'ait été votre performance personnelle, et j'y insiste, c'est de toute première classe, tout de même, ça m'a fait réfléchir. Et puis, quand nous sommes allés voir les trains électriques, là, j'ai su.

— Je vous demande pardon, et comment avez-vous su ?

— Parce que vous avez été poli, mon vieux. Je lui faisais voir mes trains, et lui, pour se venger, il se faisait toujours aussi grossier et désagréable que possible. Il me reprochait cette distraction scandaleuse pour une grande personne, cette façon de gaspiller mon temps. C'était une petite représentation obligatoire que nous ne manquions jamais de donner. Et qui nous faisait bien plaisir à tous les deux, je dois dire.

— Mais... je ne savais pas.

— Comment auriez-vous pu le savoir ?

Et moi je me disais que j'aurais dû le savoir et que ces sacrées fichues archives Farley auraient dû me l'avoir dit... Plus tard, seulement, je compris que les archives Farley n'y étaient pour rien et qu'elles n'étaient nullement en défaut, si l'on tient compte du point de vue qui avait présidé à leur origine. Je veux dire que ces dossiers étaient étudiés en vue de permettre à un homme célèbre de se rappeler des détails concernant des personnes moins célèbres que lui. Et, justement, c'était cela que l'empereur-roi n'était pas, je veux dire moins célèbre que Bonforte. Bien entendu, Bonforte n'avait aucun besoin de notes pour lui permettre de garder présent à l'esprit tel ou tel détail personnel concernant Guillaume ! Et il ne devait pas juger convenable, non plus, d'introduire des affaires privées relatives au

souverain dans une documentation accessible au personnel.

(Ce qui comptait véritablement était ce qui m'avait échappé. Mais je ne vois pas, même aujourd'hui, comment j'aurais pu y remédier, même si je me fusse rendu compte en temps utile de ce que je travaillais sur une documentation tronquée dans son principe même.)

L'empereur parlait encore :

— J'y reviens, votre travail a été de toute première qualité, de grande classe. Comme vous aviez risqué votre peau dans votre Nid martien, je ne suis pas étonné que vous ayez eu le courage aussi de venir vous attaquer à moi... Dites-moi, vous ai-je jamais admiré à la stéro ou ailleurs ?

Je lui avais donné mon nom officiel, quand il m'avait demandé comment je m'appelais. A présent je lui indiquai mon nom de théâtre. Il éclata de rire. Blessé un tant soit peu, je l'interrogeai :

— Euhhh ! vous aviez déjà entendu parler de moi, non ?

— Parler... Mais je suis un de vos supporters de toujours, un fanatique de ce que vous faites... N'empêche, vous ressemblez tellement à Bonforte que je ne puis me faire à l'idée que vous soyez vraiment Lorenzo.

— Et pourtant, c'est le cas.

— Oh ! je vous fais confiance... Mais vous savez bien, ce court métrage où vous êtes un clochard ? Vous commencez par essayer de traire une vache. Et pour finir vous ne réussissez pas non plus à voler la pitance du chat.

Si je connaissais ce court métrage !

— Eh bien, j'ai si souvent passé ma bobine qu'elle est toute usée. J'en ai les larmes aux yeux, à chaque fois. C'est à la fois comique et tragique.

— Vous avez bien compris l'esprit de la chose, Guillaume, lui dis-je. Je finis par admettre qu'en effet, mon « Pauvre Willie » s'inspirait de très près d'une œuvre peu connue d'un très grand artiste du ^{xx}e siècle, lui aussi tragiquement amuseur. Mais je préfère quand même les rôles dramatiques.

— Comme celui que vous êtes en train de jouer ?

— Ah non, pas exactement ! Pour celui-ci, une fois suffit. Et en long métrage, ça dépasserait la dose.

— Vous ne devez pas avoir tort. Bon. Eh bien, vous direz de ma part à Rog Clifton... ou plutôt non, vous ne lui direz rien du tout à Clifton. Lorenzo, je crois que nous n'avons rien à gagner à jamais révéler à qui que ce soit quoi que ce soit au sujet de la conversation que nous venons d'avoir. Si vous mettez Clifton au courant, même si vous lui dites que je vous ai dit de lui dire de ne pas se faire de souci, il va être nerveux. Et il a trop de travail à faire. Par conséquent,

motus, bouche cousue.

— Selon le souhait de mon empereur !

— Pas de ça, s'il vous plaît ! On se tait parce que c'est mieux comme ça. Je regrette seulement de ne pas pouvoir rendre visite à l'Oncle Joe. Bien sûr, je ne lui serais pas bon à grand-chose. Oui ! j'appartiens à une couche qui ne guérit plus les écrouelles simplement en les touchant et je ne l'ai jamais tant regretté. Donc, pas un mot et prétendez que je n'ai pas pipé.

— Parfaitement, Guillaume.

— Vous feriez sans doute mieux de vous retirer à présent. Je vous ai beaucoup retardé.

— Je vous en prie.

— Je demande à Pateel de vous raccompagner. Ou vous sentez-vous de force à retrouver votre chemin jusqu'à la porte tout seul ?... Attendez... Non ! je suppose que cette sacrée bonne femme a encore éprouvé le besoin de mettre de l'ordre là-dedans ! Non ! Ah ! le voilà tout de même ! (Il prit un carnet, qu'il me tendit après l'avoir ouvert sur une page blanche.) Comme il est probable que je ne vous reverrai jamais, auriez-vous l'extrême obligeance de me donner un autographe avant de vous en aller ?

Rog et Bill se rongeaient les ongles dans le salon à ciel ouvert quand j'arrivai. Je parus, et Corpsman courut vers moi :

— Où fichtre avez-vous bien pu rester ? me demanda-t-il.

Et je répondis très froid :

— Je suis resté avec l'empereur.

— Mais vous êtes demeuré avec lui cinq ou six fois plus longtemps que vous n'auriez dû le faire.

Et j'en restai là. Notre petite discussion à propos du discours de Bonforte avait été suivie d'une période de collaboration où tout en nous supportant, nous n'avions pas enterré la hache de guerre, si ce n'est très légèrement sous mon omoplate. Mariage de convenance, non d'inclination comme on le voit. Je ne faisais aucune espèce d'effort pour me le concilier et ne voyais aucune raison d'en faire. Décidément, ses parents devaient s'être rencontrés une seule petite fois, à l'occasion d'un bal masqué. Je ne suis pas partisan des querelles entre membres d'une même troupe. Mais la seule conduite que Corpsman aurait admise de ma part, c'était celle du domestique, le chapeau à la main et très humblement :

— Oui, monsieur ! bien, m'sieur !

Et ça, je n'étais pas prêt à le lui concéder. Même pour assurer ma paix. J'étais un professionnel engagé pour exécuter une tâche professionnelle particulièrement ardue, et les professionnels n'ont pas l'habitude de passer par l'escalier de service. Et on les traite avec respect.

Donc je l'ignorai, mais je demandai à Rog :

— Où est Penny ?

— Elle est avec *lui*. Dak et le toubib également.

— Ah ! il est là ?

— Oui... Nous l'avons installé dans la chambre prévue pour l'épouse dans ce genre de résidence. C'est la seule chambre où nous sommes assurés qu'on n'entre pas et où cependant on peut l'atteindre pour les soins. J'espère qu'il ne vous gênera pas.

— Oh ! pas le moins du monde !

— Oui ! cela ne vous dérangera pas beaucoup, je pense. Les deux chambres à coucher touchant de part et d'autre au cabinet de toilette. Nous avons fermé la porte de celui-ci. Elle est insonorisée.

— Cela paraît tout à fait raisonnable... Comment est-il ?

— Mieux. Beaucoup mieux. Dans l'ensemble. Il a sa tête à lui presque tout le temps... maintenant... Vous pouvez entrer le voir, si vous voulez.

— Combien de temps, d'après le Dr Capek, faudra-t-il encore avant qu'il puisse se montrer en public ?

— Difficile à dire. Pas longtemps.

— Combien de temps ? deux ou trois jours ? Assez peu de temps pour que nous puissions annuler tous les rendez-vous ? pour que nous puissions le rendre invisible ? Rog, je ne sais pas si vous me comprenez bien, mais si content que je sois d'être admis à lui présenter mes respects, je ne crois pas que ce soit à conseiller. Je veux dire avant la dernière représentation. J'ai peur que cela ne fiche en l'air mon interprétation.

Et en effet, j'avais commis la terrible erreur d'assister aux funérailles de mon propre père. Et pendant plusieurs années après ça, quand je pensais à lui, je ne le voyais plus que mort, à l'intérieur de son cercueil. Ce n'est que très lentement, peu à peu, que je devais retrouver sa vraie image, celle d'un homme viril et dominateur, qui m'avait élevé d'une main ferme et montré les éléments de mon art. Je redoutais qu'il ne m'arrivât la même chose ou à peu près, avec Bonforte. Je me trouvais occupé à interpréter l'homme bien portant, dans toute la puissance de son tempérament, tel que je l'avais vu et entendu à la stéréo. Si, brusquement, je faisais sa connaissance sous la forme d'un homme malade, ce nouveau souvenir obscurcirait et fausserait la représentation que j'incarnais de lui.

— Je n'insiste pas, dit Clifton. Vous êtes meilleur juge que moi. Il est possible que nous puissions nous arranger pour que vous ne paraissiez plus du tout en public, mais je voudrais vous garder en réserve, tout prêt à servir, jusqu'à ce qu'il ait tout à fait recouvré ses forces.

J'allais, à l'étourderie, lui jeter à la tête que c'était aussi la volonté de l'empereur et roi, mais me rattrapai à temps. Il faut dire que le choc subi parce que l'empereur m'avait percé à jour m'avait fait sortir de mes gonds. Ce qui me remit à l'esprit cette histoire des nominations. Je tendis la liste à Corpsman :

— Voilà l'état de service, lui dis-je. Vous constaterez qu'il y a une légère modification : De la Torre au lieu de Braun.

— *Hein ! !!*

— Je dis : Jesus de la Torre au lieu de Lothar Braun. C'est le

désir de l'empereur.

Clifton semblait surpris.

Corpsman semblait à la fois surpris et hors de lui :

— L'opinion de l'empereur n'y change rien du tout, dit-il, puisqu'il n'a pas le droit de la donner !

Et Clifton à sa rescousse :

— Bill a raison, Chef. Spécialiste de droit constitutionnel, je sais ce qu'il en est et je vous confirme que la confirmation du choix des ministres par le souverain est de pure forme. Vous n'auriez pas dû le laisser y changer quoi que ce soit.

J'éprouvais le désir de faire du bruit. Mais la personnalité calme de Bonforte s'imposant à moi, je m'en abstins. J'avais eu une journée difficile. Et en dépit d'une représentation brillante, le désastre s'était imposé à moi et m'avait déprimé. J'aurais pu faire valoir auprès de Rog que si Guillaume n'avait pas été réellement un grand bonhomme, royal dans le meilleur sens du terme, nous serions tous dans le bain, simplement parce qu'on ne m'avait pas préparé convenablement à mon rôle. Au lieu de quoi, je leur dis simplement :

— C'est fait, et on n'y peut plus rien.

Corpsman répondit :

— C'est ce que vous croyez, *vous*. Moi, j'ai remis la liste exacte aux journalistes, il y a deux heures de ça, Rog, tu ferais mieux de donner tout de suite un coup de fil au palais, et de...

— Suffit ! hurlai-je, et je poursuivis à voix contenue. Comprenez-moi, Rog, du point de vue légal, vous avez certainement raison, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que l'empereur se sentait tout à fait libre de discuter la nomination de Braun. Maintenant si l'un de vous deux éprouve le besoin d'aller discuter avec l'empereur, ce n'est pas moi qui vais l'empêcher. Moi, je ne vais plus nulle part. J'ôte cette camisole de force d'il y a deux cents ans, j'enlève mes chaussures, et je bois quelque chose de fort dans un grand verre. Après quoi, au lit !

— Attendez, Chef, dit Clifton : il y a une émission de cinq minutes prévue au Grand Réseau. Vous annoncez la composition de votre ministère.

— C'est vous qui me remplacerez, Rog. Est-ce que oui ou non vous êtes premier vice-ministre ?

— Bon, Chef.

Mais Corpsman insistait :

— Mais alors, Braun ? on lui a promis la place, non !

— Pas que je sache, Bill, lui répondit Clifton : j'ai lu toutes les dépêches. On lui a demandé s'il était prêt éventuellement, comme à tous les autres. C'est de ça que tu veux parler ?

Corpsman hésita, comme un acteur qui ne connaît pas tout à fait assez bien son rôle :

— Naturellement. Mais ça revient au même.

— Non ! il n'y a rien de fait jusqu'au moment où on annonce la constitution du cabinet.

— Mais on l'a annoncée. Comme je te l'ai dit. Il y a deux heures déjà.

— Mmm... Eh bien, Bill mon ami, tu vas te prendre par la main et dire aux camarades que tu t'es foutu dedans. Ou alors, je m'en vais les appeler, moi, et leur dire qu'il y a eu erreur, et qu'une première liste leur a été communiquée avant qu'elle ait été approuvée par M. Bonforte. Mais qu'il faut la corriger avant que l'annonce soit faite à la radio.

— Tu veux dire que tu vas le tirer d'affaire, lui donner raison ?

(Lui, dans la bouche de Bill, signifiait plutôt moi que Guillaume. Mais Rog fit semblant de comprendre le contraire.)

— Oui, Bill, ce n'est pas le moment de nous mettre sur les bras une crise constitutionnelle. L'affaire n'en vaut pas la peine. Alors, vasy ; fais ton communiqué. Ou si tu veux que je le fasse moi ?

— Je préfère m'en occuper moi-même.

Et il fit mine de se retirer.

— Un moment, Bill, criai-je. Puisque vous vous mettez en communication avec les agences de presse, j'ai une petite déclaration à leur faire.

— Qu'est-ce qu'il va encore inventer ?

— Oh ! pas grand-chose (De fait, je me sentais soudain écrasé de fatigue à cause de ce rôle que je jouais et de la tension qu'il créait pour moi.) Vous leur direz simplement que M. Bonforte souffre d'un refroidissement et que son médecin particulier lui ordonne de garder la chambre... J'en ai ma claque pour le moment.

— Pas un refroidissement, dit Corpsman, une broncho-pneumonie.

— A votre aise !

Quand il nous eut quittés, Rog se tourna vers moi :

— Ne vous laissez pas abattre, Chef. C'est un métier où il y a de bons et de mauvais jours.

— Non, Rog, sérieusement, je me fais porter pâle. Vous pourrez l'annoncer à la stéréo, ce soir.

— Ah ?

— Oui ! je vais prendre le lit et je compte ne pas le quitter. Il n'y a aucune raison que Bonforte n'ait pas un rhume jusqu'à ce qu'il se sente assez d'attaque pour reprendre son personnage lui-même. Chacune de mes apparitions accroît les probabilités pour que quelqu'un découvre que quelque chose cloche. Et il suffit que je fasse un mouvement pour que cette tête de cochon de Corpsman grogne, quoi que je fasse. Un artiste ne peut rien réussir s'il y a toujours

quelqu'un qui passe son temps à tout lui compliquer. Ainsi donc, ça suffit comme ça et on baisse le rideau.

— Ne vous tracassez pas pour si peu, Chef. A partir de maintenant, je vous débarrasse de Corpsman... Ici, d'ailleurs, nous n'allons pas nous trouver dans les jambes les uns des autres comme nous l'étions à bord.

— Non, Rog, inutile d'insister, j'ai pris cette décision et je vais m'y tenir... oh ! vous pouvez compter sur moi. Je resterai là jusqu'à ce que M. Bonforte soit capable de recevoir. Et on pourra faire appel à moi pour les cas d'urgence. (Il me revenait soudain que l'empereur m'avait demandé de rester, qu'il avait considéré comme allant de soi que je resterais.) Mais réellement, il vaut mieux qu'on ne me voit pas... Pour le moment, nous y sommes arrivés. Oui, *on* sait. Il y a quelqu'un qui est au courant. Quelqu'un qui n'ignore pas que ce n'est pas un véritable Bonforte qui a subi la cérémonie de l'adoption. Mais il n'ose pas soulever le débat. Il a peur d'élever le conflit et il manque de preuves. Ce même quelqu'un soupçonne qu'on a pris un double pour l'envoyer rendre visite à l'empereur, ce matin. Ce n'est pas sûr. Comment savoir ? Puisqu'il y a toujours une possibilité pour que Bonforte en personne, le vrai, ait pu se remettre suffisamment à temps pour aller au Palais, lui-même, en chair et en os. C'est bien ça, non ?

— Hum ! Je crains qu'ils ne soient tout à fait sûrs que vous êtes un double, Chef.

— Hein ?

— Oui ! Nous avons un peu nuancé la vérité pour vous empêcher d'être nerveux. Le toubib, dès son premier examen, a été convaincu que, sauf miracle, M. Bonforte ne pourrait pas se rendre à l'audience impériale. Ceux qui lui ont fait cette piquûre doivent être au moins aussi au courant que nous.

— Mais alors, vous vous moquiez de moi quand vous me disiez qu'il était en train de se rétablir. Rog, la vérité. Comment va-t-il ? mais pas de blagues.

— Non. Je vous ai dit la vérité cette fois-là, Chef. C'est même pour ça que je vous demandais de le voir. Alors qu'auparavant ça m'arrangeait plutôt quand vous ne vouliez pas lui rendre visite... De toute manière, maintenant, il serait utile que vous y alliez... non ?

— Mmm... vous savez...(Les raisons que j'avais eues de ne pas le voir n'avaient pas changé. Au cas où j'aurais à reprendre mes fonctions, je ne voulais pas que mon inconscient me joue des tours. Je devais jouer le rôle d'un homme en bonne santé :) écoutez, Rog, tout ce que je vous ai dit vaut toujours. Et vaut même davantage eu égard à ce que vous venez de me révéler. S'ils se doutent que le Chef a été doublé, alors il ne faut pas recommencer. On les a eus à la surprise, aujourd'hui... ou peut-être n'ont-ils pas pu nous démasquer, dans ces

circonstances. Mais ça peut se retrouver plus tard. Donc pas de risque inutile. Ils peuvent très bien nous préparer un piège, une trappe, je ne sais pas quelle épreuve ou quel examen ? et alors, adieu mes frères ! La bombe fait boum !

J'en étais convaincu. Bill avait eu raison. Bronchopneumonie et non rhume de cerveau.

N'empêche, tels sont les pouvoirs de la suggestion, en me réveillant, le lendemain matin, j'avais mal à la gorge et le nez qui coulait. Capek eut la bonté de me préparer le nécessaire, et à l'heure du dîner, j'avais repris consistance humaine. Mais on n'en publia pas moins un bulletin de santé où il était parlé d'une « *infection par virus* ». Les villes hermétiquement closes et « climatisées » de la Lune étant ce qu'elles sont, personne ne voulut s'exposer à la contagion et aucun effort persévérant ne put mettre en défaut la vigilance de mes anges gardiens. Quatre jours durant, je me reposai et bouquinai... Je devais même découvrir que la politique et l'économie pouvaient passionner. Mais jusque-là, je n'y avais jamais pensé que de loin. L'empereur m'avait fait envoyer des fleurs provenant des serres royales. Ou n'étaient-elles pas pour moi ?

Aucune importance.

Je fainéantais, je baignais dans ce luxe véritable qu'il y avait à me retrouver dans la peau de Lorenzo, ou même tout simplement dans celle de Lawrence Smith. Et je me surprénais en train de jouer, automatiquement, le rôle du Chef, dès que quelqu'un entrait. Le moyen de faire autrement. D'ailleurs ce n'était pas la peine. Puisque je ne devais voir que Penny, le D^r Capek, et aussi, quelques instants, Dak Broadbent.

Les meilleures choses empâtent la bouche, et je commençais à être aussi fatigué de ma chambre d'oisif que d'une salle d'attente de bureau de placement. C'est dire si la visite du pilote me fit plaisir :

— Alors, Dak, quoi de neuf ?

— Oh ! pas grand-chose. J'essaie de m'occuper de la vérification du matériel du navire, d'une main. Et de l'autre main, j'aide Rog autant que je peux. Le pauvre vieux ! La préparation de la campagne électorale va lui donner au moins un ulcère d'estomac... Ah ! la politique !

— Comment se fait-il, Dak, que vous vous soyez fourré là-dedans ? J'aurais cru que les *voyageurs* s'intéressaient à peu près autant à la politique que... mettons les acteurs. Et vous en particulier...

— Oui... C'est vrai et ce n'est pas vrai. La plupart des navigateurs se fichent du tiers comme du quart de savoir quel est le parti qui gouverne ou qui ne gouverne pas, tant qu'il y a de la marchandise à transporter à travers le ciel. Mais pour ça, il faut justement qu'il y ait du commerce. Et le commerce doit être

bénéficiaire. Et pour qu'il le soit, il faut la liberté et surtout il ne faut pas de « *zones défendues* ». Liberté chérie ! Et à partir de ce moment, vous vous trouvez en train de faire de la politique. Personnellement, je suis d'abord venu ici pour soutenir la règle du « Voyage Continu ». C'était trop bête vraiment de voir les marchandises payer deux fois des droits d'entrée dans le cas du « *commerce triangulaire* ». Le projet de loi de M. Bonforte a passé. Et de fil en aiguille, ça fait six ans que je commande le yacht du patron et je représente mes collègues du Syndicat des Pilotes depuis les dernières élections générales (*Soupir.*) Je ne sais même pas comment ça a pu se produire.

— Alors je suppose que vous ne demandez qu'à ne pas vous représenter ?

— Tu n'as rien compris, vieux frère ! Tant qu'on n'a pas fait de politique, on ne sait pas ce que c'est que la vie.

— Mais vous venez de dire...

— Je sais bien. C'est brutal et c'est souvent sale. Et toujours beaucoup de travail et des détails ennuyeux. Mais pour les grandes personnes, c'est le seul sport possible. Les autres sont bons pour les enfants. Tous. (Il se lève.) Maintenant, faut que je m'en aille.

— Restez encore un peu, voyons.

— Peux pas. L'Assemblée se réunit demain. Il faut que j'aille aider Rog. Je n'aurais pas dû venir du tout.

— Ah ! oui ! il y a séance demain.

En effet, la Grande Assemblée devait, avant la dissolution effective, se réunir et accepter le cabinet chargé d'expédier les affaires courantes. Mais je n'y avais pas pensé. Simple routine. Une formalité comme celle qui avait consisté à présenter la liste de mon cabinet à l'empereur :

— Est-ce que Bonforte pourra faire le nécessaire ?

— Non, Mais ne vous tracassez pas. Rog présentera les excuses du cabinet pour votre, je veux dire *son* absence. Après quoi, il demandera que l'intérim lui soit confié à lui, Clifton, en posant la question : « Personne contre ? » Après quoi, il procédera à la lecture du discours d'investiture du premier ministre désigné. Bill est en train de l'écrire. Puis il demandera la confiance. On vote. Pas de débat. On vote. Ajourné *sine die*. Et chacun fonce à domicile et se met en campagne en promettant à tous les citoyens qu'il aura désormais deux femmes dans son lit, et qu'on va lui payer une centaine d'impériaux tous les lundis matins. Le métier, quoi ! Ah oui, j'oubliais. Plusieurs membres appartenant au Parti de l'Humanité émettront un vote de sympathie à l'adresse du Premier, avec l'hypocrisie qui les caractérise, alors que, en vérité, ils aimeraient tellement envoyer des fleurs à son enterrement.

— Et c'est vraiment aussi simple que ça ? Et qu'est-ce qui

arriverait si on refusait d'accorder la délégation à Clifton ? Je croyais que la Grande Assemblée n'acceptait pas les délégations ?

— Elle ne les accepte pas pour ce qui est du règlement ordinaire. Quand on vote, il faut ou bien être présent ou alors « païrer » (c'est-à-dire que deux membres de partis adverses s'entendent pour s'absenter en même temps au moment du scrutin). Mais la logique n'a rien à voir là-dedans. Il y a la mécanique des assemblées. Si demain, on n'accepte pas la délégation du Premier, il faut attendre son rétablissement pour voter l'ajournement *sine die*, afin de partir à la pêche à l'électeur, ce qui est le travail sérieux. En attendant, jusqu'à ce jour, depuis la démission de Quiroga, il y a eu le *quorum*. Mais l'Assemblée est aussi morte en réalité que le spectre de César. Elle doit néanmoins être enterrée dans les formes.

— Oui, bien sûr, mais supposez qu'il y ait un idiot qui trouve à redire ?

— Il n'y en aura pas. Évidemment, ça serait la crise. Mais ça ne se produira pas.

Nous nous tûmes. Dak ne faisait plus mine de prendre congé.

— Dites-moi, Dak, est-ce qu'il serait utile que je vienne prononcer ce discours ?

— Ah ? Je croyais que vous aviez décidé qu'il valait mieux ne plus vous montrer sauf en cas de risque de mort ? D'ailleurs, je crois que vous aviez raison. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

— Naturellement, mais là, est-ce qu'il y aurait vraiment du danger ? Tout est réglé comme papier à musique. Et je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui me fasse partir un pétard entre les jambes, n'est-ce pas ?

— Non ! D'habitude, on parle aux journalistes en sortant. Mais là, vu votre maladie récente, nous pourrions vous faire quitter l'Assemblée par le tunnel de sécurité. Et ne pas les voir du tout. (Là, il eut un bon sourire.) Naturellement, il reste toujours la possibilité qu'un dingue s'arrange pour réussir à passer une mitraillette dans la tribune du public... M. Bé l'a surnommée la galerie d'affût depuis qu'on l'a poivré de là-haut.

— Est-ce que vous essaieriez de me faire peur ?

— Non ! pas du tout.

Et ma jambe s'était remise à me faire mal.

— Vous avez une façon d'encourager vos amis. Dites-moi, Dak, soyez franc. Est-ce que vous désirez que je prononce ce discours ? Ou désirez-vous que je n'assiste pas à la séance de la Grande Assemblée ?

— Bien sûr que je le désire. Pourquoi diable croyez-vous que je sois venu vous rendre visite un jour où j'ai à faire par-dessus la tête, pour discuter le bout de gras, sans doute ?

Le président d'âge agita sa sonnette, l'aumônier prononça une prière qui convenait à toutes les religions représentées à l'Assemblée, et le silence se fit.

L'hémicycle n'était qu'à moitié rempli, mais la galerie était pleine à craquer. Les touristes.

Le sergent d'armes brandit sa masse.

Trois fois l'empereur exigea qu'on lui ouvrît.

Trois fois, l'entrée lui fut refusée.

A la quatrième fois, il demanda le privilège d'être admis qui lui fut accordé par acclamation.

Nous nous levâmes alors que l'empereur faisait son entrée et allait s'installer derrière le fauteuil du président. Guillaume avait revêtu l'uniforme d'amiral général et, pour obéir au règlement, il n'était suivi que par le sergent d'armes et le président.

Puis je renfonçai ma baguette de vie et de mort sous l'aisselle, me levai à ma place aux premiers bancs, et m'adressant au président – comme si le souverain n'avait pas été présent – je prononçai le discours d'investiture. Non pas celui qu'avait écrit Bill. Celui-là avait pris le chemin de l'oubliette dès que je l'avais lu. Bill en avait fait un vrai discours de campagne électorale. Et ce n'était ni le moment ni le lieu.

Mon discours, au contraire, était court et nullement partisan. Il venait tout droit des œuvres complètes de Bonforte et il ressemblait un peu à celui qu'il avait prononcé en formant un cabinet d'expédition des affaires courantes. Je me déclarais en faveur des bonnes routes et des saisons heureuses et souhaitais que chacun aimât autrui autant et plus que soi-même, exactement de la façon dont nous, bons démocrates, nous révérons Sa Gracieuse Majesté et dont elle nous le rendait. En somme, un poème en vers blancs, long de cinq cents mots.

Il fallut faire taire la tribune du public.

Rog se leva ensuite et fit voter par acclamation la liste du cabinet. Comme j'avançais, suivi d'un membre de mon parti et d'un membre de l'opposition, je pus voir les députés qui regardaient leur montre en se demandant s'ils attraperaient oui ou non la navette de onze heures cinquante-deux.

Un peu plus tard je jurai fidélité à mon souverain, compte tenu des limitations prévues par la Constitution, et je jurai de défendre les droits et les privilèges de l'Assemblée, de protéger les libertés des citoyens de l'Empire où qu'ils fussent, et, à propos, de remplir de mon mieux les devoirs de ma charge de ministre suprême de Sa Majesté. L'aumônier s'embrouilla dans une des formules du rituel, mais je le repris au passage.

Tout se passait aussi facilement qu'une annonce devant le rideau, quand tout à coup je m'aperçus que je pleurais comme une

Madeleine. Une fois la cérémonie terminée, Guillaume me dit en chuchotant : « Bien joué, Joseph ! » et j'ignorerai jusqu'à mon dernier jour s'il me parlait à moi ou à mon double, et la chose me laissait indifférent. Je n'essayai pas mes larmes, je les laissai couler. J'attendis le départ de l'empereur, puis levai la séance, la session et la législature.

Cet après-midi, Diana Ltd fit partir trois navettes supplémentaires. La Nouvelle Batavia se trouva déserte à l'exception de la cour et de quelque neuf cent mille bouchers, boulangers, fabricants de chandeliers, de fonctionnaires et de mon cabinet de poche.

À présent que je m'étais remis de mon refroidissement et que j'avais fait mon apparition en public, il aurait été dénué de sens de me dissimuler plus longtemps aux regards de l'opinion. En tant que suprême ministre supposé, je ne pouvais pas ne jamais me montrer. En tant que chef nominal d'un parti qui entreprenait une campagne électorale, je me trouvais dans l'obligation de rencontrer un certain nombre de gens. Aussi me mis-je en devoir de faire le nécessaire. Je recevais un bulletin quotidien concernant la convalescence de Bonforte. Il se rétablissait, mais lentement. Capek assurait qu'on pourrait le montrer en public à peu près n'importe quand maintenant, mais que la chose n'était pas à conseiller. Bonforte avait perdu vingt kilos et la coordination de ses mouvements n'était toujours pas fameuse.

Rog faisait vraiment de son mieux pour nous protéger l'un et l'autre. M. Bonforte savait désormais qu'on l'avait doublé. Après une première crise d'indignation, il s'était radouci et avait cédé à la nécessité. Rog menait la campagne et ne le consultait que pour les affaires de haute politique seulement. Après quoi, il me transmettait les consignes que je rendais publiques quand il le fallait.

Et je jouissais d'une surveillance presque aussi parfaite. Il était presque aussi difficile de me voir qu'un agent théâtral de premier ordre. Mes bureaux creusés sous la montagne étaient situés derrière la résidence du chef de l'opposition de Sa Majesté. Car nous ne nous étions pas installés dans les locaux plus prestigieux réservés au ministre suprême, ce qui aurait été légal mais simplement « cela ne se faisait pas » en cours de ministère d'expédition des affaires courantes. On y accédait du salon du bout. Mais pour y atteindre en entrant par l'extérieur il fallait satisfaire à six contrôles successifs à part le petit nombre des bénéficiaires d'un régime de faveur, que Rog conduisait par le tunnel spécial jusqu'au bureau de Penny, et de là, chez moi.

De telle manière qu'avant de voir qui que ce fût, j'avais le temps d'examiner son dossier. Je pouvais même ouvrir ce dossier devant moi en cours d'audience, mon bureau étant muni d'un écran lumineux

dissimulé au visiteur qui permettait à Rog de me faire passer un avertissement du genre :

« Embrassez-le à mort et ne lui accordez rien du tout. »

Ou :

« Il ne demande qu'une seule chose : que sa femme soit présentée à la cour. Promettez-le-lui et qu'il s'en aille. »

Ou même :

« Attention à celui-ci, beaucoup de voix derrière lui et il est moins bête qu'il n'en a l'air. Repassez-le-moi et je marchanderai. »

Je ne sais pas qui gouvernait. Sans doute, les hauts fonctionnaires. Mais tous les matins il y avait une pile de papiers à signer sur ma table. J'y apposais la signature illisible de Bonforte, et Penny les emportait. Jamais je n'avais le temps de les lire. Les dimensions de la machine gouvernementale de l'Empire m'épouvantaient. Comme nous nous rendions à une réunion qui avait lieu en dehors de nos bureaux, Penny m'avait conduit par ce qu'elle avait appelé un raccourci et qui traversait les archives : des kilomètres et des kilomètres de classeurs qui n'en finissaient pas, tous installés sur courroies mobiles de telle sorte qu'on ne perdait pas sa journée entière quand on partait à la recherche d'un dossier.

Et Penny qui me disait que ce n'était qu'une seule aile ! Le véritable classement se trouvait, paraît-il, dans une grotte de la dimension de la Grande Assemblée. De quoi se réjouir que l'administration pour moi n'était pas une carrière, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de violon d'Ingres temporaire.

Voir des gens était une corvée réduite au minimum obligatoire, bien qu'inutile, étant donné que c'était Rog (ou Bonforte par son intermédiaire) qui décidait. Mon vrai travail consistait à prononcer des discours électoraux. Une rumeur sans consistance avait été lancée, selon laquelle mon cœur avait été atteint par « la maladie à virus » et qu'on m'avait conseillé de ne pas quitter l'atmosphère à basse gravité de la Lune. A vrai dire je reculai devant les risques d'une tournée de discours sur Terre, encore plus devant ceux d'un voyage à Vénus. Plus d'archives Farley si je commençais à fréquenter la foule. Sans compter les dangers inconnus des troupes d'assaut actionnistes. Ce que je ne dirais pas une fois qu'on m'aurait administré une dose même minime de néodexocaïne ! nous aimions tous mieux ne pas y songer. Et moi-même en tête.

Quant à Quiroga, il n'arrêtait pas. Il allait de continent en continent, apparaissant à la stéréo ou en chair et en os, dans les villes et dans les campagnes. Mais cela n'inquiétait nullement Rog. Il haussait des épaules et disait :

— Laissez-le faire. Il n'y a pas de voix à gagner en apparaissant devant les auditoires des réunions électorales. Cela ne sert qu'à

surmener l'orateur. Le public se compose exclusivement de convaincus.

J'espérais qu'il savait de quoi il parlait.

De toute manière, la campagne ne devait durer que six semaines depuis la démission de Quiroga. Et je passais tous les jours sur les ondes soit sur l'écran des grands réseaux soit que mes discours enregistrés partent à destination de publics moins étendus, par diffusion différée. Nous commençons à avoir nos habitudes. Je recevais un brouillon, un projet. (De Bill sans doute, mais je ne le voyais jamais.) Je retravaillais dessus. Rog prenait la version révisée. Et il me la rapportait, approuvée en général, sous réserves de rares corrections de la main de M. Bé, qui se faisait tout à fait indéchiffrable. Au micro, je n'improvisais jamais autour de ce qu'il avait modifié alors que pour le reste je n'hésitais jamais à le faire. Le plus souvent, Bonforte supprimait des adjectifs, ou il renforçait l'expression.

Mais peu à peu, il y eut moins de corrections. Je commençais à savoir comment écrire.

Je ne l'avais toujours pas vu. Je sentais que je ne pourrais pas porter sa tête après l'avoir vu sur son lit de douleurs. Et je n'étais pas le seul et unique de la petite famille à ne pas l'aller voir puisque Penny avait été jetée dehors par Capek, « dans votre propre intérêt, mademoiselle ».

En effet, Penny était devenue distraite, capricieuse et irritable depuis notre arrivée à la Nouvelle Batavia. Elle avait de grands cernes noirs au-dessous des yeux comme un raton laveur. Et moi, j'attribuais tout ça à la fatigue causée par la campagne électorale, ajoutée au souci qu'elle se faisait pour la santé de Bonforte. Ce n'était qu'en partie vrai. Capek qui veillait au grain avait agi de sa propre initiative. Il lui avait fait subir une légère séance d'hypnose, lui avait posé quelques questions, puis interdit sans réplique de revoir Bonforte avant la fin de l'opération « Doublage » et mon départ.

La pauvre fille était en train de perdre la tête simplement parce qu'elle rendait visite dans sa chambre de malade à l'homme dont elle était folle d'amour sans espoir, puis qu'elle se rendait aussitôt à son travail où elle trouvait un homme qui parlait comme celui qu'elle venait de quitter, mais qui était, lui, en bonne santé. Elle commençait tout doucement à me détester.

Le bon vieux toubib alla à la racine du mal. Il lui donna ses conseils les plus réconfortants et lui interdit l'accès de la chambre de Bonforte, dorénavant. Cela ne me regardait pas et, à l'époque, l'on ne me mit pas au courant. Mais Penny se requinqua et redevint la charmante et incroyablement efficace jeune personne qu'elle était.

Et cela avait bien son importance pour moi. Une ou deux fois au

moins, j'avais été sur le point de laisser tomber le grand cirque, ou plutôt je l'aurais fait si Penny n'avait pas été là.

Mais il y eut une réunion à laquelle je fus forcé d'assister. Celle de la commission exécutive électorale. Le Parti expansionniste étant un parti de minorité, n'étant que la fraction la plus importante d'une coalition de plusieurs partis qui n'avaient été maintenus ensemble que par la personnalité du Chef, il me fallait, à sa place, distribuer le sirop adoucissant à toutes ces prima donna. On m'avait tout indiqué avec des raffinements de minutie, et Rog était assis à mes côtés, prêt à me donner l'indication nécessaire en cas de besoin. Mais impossible de me faire remplacer.

Donc moins de quinze jours avant le jour des élections, nous devions tenir une réunion au cours de laquelle les « bourgs pourris » seraient distribués.

Le parti disposait toujours d'une quarantaine de circonscriptions permettant soit de transformer quelqu'un en ministre possible, soit de faciliter la tâche à un secrétaire politique. Quelqu'un comme Penny, par exemple, devenait encore beaucoup plus utile en devenant membre de l'Assemblée ce qui lui permettait de pénétrer dans tous les comités par exemple. Ou alors, d'autres raisons politiques présideraient au choix de ces candidats qu'on dotait d'une circonscription où ils seraient sûrement élus. Bonforte lui-même en avait une, ce qui lui épargnait le souci de sa propre campagne électorale. Clifton se trouvait dans le même cas. Dak en aurait bénéficié aussi, mais il n'avait pas besoin de solliciter les suffrages de ses collègues des syndicats de pilotes. Rog alla même jusqu'à me laisser entendre que si je voulais revenir un jour sous ma véritable apparence, je n'aurais qu'à parler et que mon nom figurerait sur la liste.

Certains des « bourgs pourris » étaient réservés aux fidèles du parti qu'on savait prêts à offrir leur démission dans le délai le plus bref dès qu'il serait nécessaire au parti de disposer d'un siège en faveur d'un candidat à un poste de cabinet, par exemple.

Le tout avait un très fort goût de paternalisme et de petite assemblée souveraine. La coalition étant ce qu'elle était, il fallait Bonforte pour trancher entre parties prenantes et soumettre la liste des sièges attribués. C'était une corvée des derniers jours qui précédaient de peu la rédaction des listes, ce qui permettait les modifications de la dernière heure.

Quand Rog et Dak firent leur entrée, je travaillais à un discours et j'avais donné pour instruction à Penny de ne me déranger qu'en cas d'incendie. Quiroga venait de faire, à Sydney, Australie, une déclaration absurde dont nous pouvions prouver la fausseté, de façon

à le gêner fort. Je n'avais pas attendu un projet. Et je comptais que ma version serait approuvée.

Quand ils furent entrés, je leur lus mes premiers paragraphes :

— Alors, qu'en dites-vous ?

— Ça devrait lui clouer le bec, répondit Rog. Chef, voici la liste des candidatures proposées. Vous voulez jeter un coup d'œil ? Il faut que nous arrivions là-bas d'ici vingt minutes.

— Sacré meeting ! je ne vois pas du tout pourquoi j'irais là-bas ni pourquoi je regarderais la liste. Quelque chose de spécial ?

Je n'en regardai pas moins la liste : Je connaissais tous ces noms grâce aux archives Farley. D'autres, je les connaissais pour avoir rencontré ceux qui les portaient. Je savais, en outre, pour quelle raison l'on avait proposé la plupart d'entre eux.

Et puis, je m'arrêtai sur un nom :

« *Corpsman, William J.* »

Je fis de mon mieux pour ne montrer aucune humeur et je demandai, très calme :

— Rog, Bill figure sur cette piste, pourquoi ?

— Ah oui, je voulais vous mettre au courant, Chef. Ça n'a pas toujours collé entre vous et lui, Chef. Ce n'est pas un reproche que je vous fais puisque c'était la faute de Bill. Mais enfin, il y a toujours au moins deux points de vue auxquels on peut considérer les choses. Mais vous ne vous êtes peut-être pas rendu compte d'une chose, Chef, c'est que Bill souffre d'un grave complexe d'infériorité. D'où son caractère de cochon. Voilà pour le guérir, ou l'améliorer au moins.

— Ah ?

— Oui, c'est son ambition de toujours. Vous comprenez, le reste d'entre nous a un statut officiel, nous faisons partie de la Grande Assemblée. Je veux dire nous travaillons directement sous vos... ordres, Chef. Bill, lui, se fait du mauvais sang à ce propos. Je l'ai entendu se plaindre après le troisième verre de ce qu'il n'était qu'un « salarié ». Ça le rend amer. Cela ne vous gêne pas, n'est-ce pas ? Le parti peut se le permettre et c'est payer bon marché pour l'élimination des frictions internes au Quartier général.

J'avais tout à fait retrouvé mon sang-froid maintenant :

— Ça ne me regarde pas, vous savez. Si c'est la volonté de M. Bonforte, pourquoi voulez-vous que ça me fasse quelque chose ? (Il y eut un échange de regards entre Rog et Dak.) C'est bien ce que M. Bé désire, n'est-ce pas, Rog ?

— Mets-le au courant, Rog, dit Dak.

— Vous comprenez, Chef, Dak et moi avons décidé ça. Nous avons cru bien faire.

— Et M. Bonforte n'a pas approuvé cette désignation ? Vous lui avez demandé ?

— Non, non.

— Et pourquoi pas ?

— Ça n'en vaut pas la peine. C'est un vieil homme fatigué. Je ne l'ai dérangé que pour des décisions portant sur des questions de doctrine. Ce n'est pas le cas. La circonscription reste nôtre quel que soit celui qui la représente.

— Alors pourquoi me demander mon avis ?

— Nous pensions que vous deviez être au courant. Savoir la nouvelle et savoir pourquoi. Nous pensions que vous approuveriez.

— Moi ? Vous venez me demander de décider quelque chose qui dépend de M. Bonforte. Je ne suis pas M. Bonforte. Ou bien cette décision dépend de lui, il fallait le lui demander à lui. Ou alors elle ne dépend pas de lui et il ne faut pas me demander de l'approuver.

Dak soupira et dit à Rog :

— Mets-le au courant. Ou veux-tu que je le fasse, moi ?

Clifton enleva le cigare et dit :

— Chef, M. Bonforte a eu une attaque, il y a trois jours. On ne peut pas le déranger.

Je ne dis rien, ne bougeai pas. Me récitai tout bas une longue suite de vers. Et quand je me retrouvai en forme, je demandai :

— Comment est son esprit ?

— Oh ! il a l'esprit clair. Mais il est terriblement fatigué. Cette semaine d'emprisonnement a marqué sur lui plus que nous ne nous en étions rendu compte. Il est resté dans le coma pendant vingt-quatre heures. Il en est sorti maintenant, mais il a la moitié du visage paralysée, le visage et la moitié gauche du corps entier.

— Et que dit le Dr Capek ?

— Il pense que si le caillot disparaît, il sera comme avant. Mais il ne devra pas se fatiguer. Mais, Chef, pour le moment, il est encore malade. Et il va falloir continuer la campagne électorale sans lui.

J'eus un peu l'impression que j'avais eue en apprenant la mort de mon père. Je n'avais jamais vu Bonforte. On m'apportait ses remarques en marge de la dactylographie. Et c'est à cause de sa présence dans la chambre d'à côté, que tout avait été possible.

— Bon, eh bien, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, Rog...

— Oui, Chef. Il faut que nous nous rendions à cette réunion. Mais que pensez-vous de ça ?

— Oh ! (J'essayais de réfléchir. Peut-être Bonforte aurait-il songé vraiment à récompenser Bill en lui faisant donner le droit de se faire appeler « le très honorable », simplement pour lui faire plaisir. Bonforte n'était pas mesquin. Il n'était pas homme à empêcher une vache de brouter. Dans un essai sur la politique, n'avait-il pas écrit : « Je ne suis pas un intellectuel. Et si j'ai un talent quelconque, c'est celui de mettre la main sur des collaborateurs doués et de les laisser

travailler. ») Bill a travaillé pendant combien de temps pour lui ?

— Depuis un peu plus de quatre ans. (Évidemment, Bonforte avait dû aimer ce que faisait Bill.)

— Quatre ans. C'est-à-dire qu'il y a eu une fois les élections générales depuis ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait entrer à la Chambre ?

— Je ne peux pas vous dire. Il n'en a jamais été question.

— Et Penny, quand est-ce qu'elle y est entrée ?

— Il doit y avoir à peu près trois ans. Une élection partielle.

— Eh bien, Rog, voilà la réponse.

— Je ne comprends pas.

— Mais voyons, c'est pourtant bien simple. Bonforte, s'il l'avait voulu, aurait pu faire un député de Bill à n'importe quel moment. Or, il ne l'a pas fait. Laissez cette circonscription à un démissionnaire. Et si, par la suite, M. Bé désire faire entrer Bill à l'Assemblée, il profitera d'une élection partielle pour le faire. Mais ce sera lui qui décidera.

Clifton ne fit aucun commentaire, il se contenta de dire :

— Très bien, Chef !

Quelques heures plus tard, Bill nous quittait. Je suppose que Rog avait dû lui faire savoir que son petit chantage n'avait pas réussi. Mais quand Rog m'eut mis au courant, je me sentis mal à mon aise. Mon attitude entêtée nous avait mis dans de jolis draps. Et j'en fis part à Rog. Mais Clifton n'était pas de mon avis :

— Enfin, voyons, Rog, il sait tout. C'est une idée de lui. Pensez au tas d'ordures à déverser sur notre compte à tous qu'il peut placer entre les mains des gens du Parti de l'Humanité, hein ?

— Laissez tomber, Chef, me répondit Rog, je vais vous dire, Bill est un salaud, mais ce n'est pas une salope. C'est un salaud parce qu'on ne laisse pas tomber comme ça, au milieu d'une campagne électorale, ça ne se fait pas, jamais ni sous aucun prétexte. Mais dans son métier, on ne donne pas les secrets d'un client, même quand on ne s'entend plus avec son employeur.

— Si vous pouviez avoir raison, Clifton !

— Vous verrez. Ne vous faites pas de mauvais sang pour ça. Continuez simplement à faire votre boulot.

Sans doute Rog connaissait-il mieux Bill que moi. Nous n'entendîmes plus parler de lui, et il ne nous donna plus signe de vie, et la campagne se poursuivit, se faisant plus dure à chaque jour qui passait, mais sans rien qui indiquât que notre blague géante était découverte. Je me remettais de mon émotion et me forçais à écrire de mon mieux les discours de M. Bonforte, parfois avec l'aide de Rog, parfois avec seulement son approbation. M. Bonforte, d'ailleurs, se rétablissait assez bien, mais le toubib l'avait mis au repos absolu.

Au cours de la dernière semaine, Clifton se vit dans l'obligation

de se rendre sur Terre. Il y a des missions d'apaisement qu'on ne peut pas laisser faire par n'importe qui. Après tout, le vote sort des urnes et la machine électorale est plus importante sans doute que la machine à faire les discours. Mais la machine à faire les discours doit quand même tourner. Il faut aussi que les conférences de presse soient faites. Aussi, je continuais, avec Penny et Dak à mes côtés, et je commençais à me sentir beaucoup plus familier avec ce genre de problèmes. A presque toutes les questions, désormais, je pouvais répondre sans m'arrêter pour y réfléchir.

Le jour où Rog devait revenir de son voyage sur Terre était aussi le jour de la conférence bi-hebdomadaire. J'espérais qu'il serait de retour en temps utile. Mais il n'y avait aucune raison pour que je ne me tire pas d'affaire tout seul. Donc Penny me précédait, portant mes affaires. Je l'entendis faire : oh ! et s'arrêter de respirer.

Bill était assis tout au bout de la grande table.

Comme si de rien n'était. Je regardai tout autour de la salle et dis :

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour, monsieur le Président, répondit-on.

Et j'ajoutai :

— Et bonjour, Bill. Savais pas que vous seriez là. Vous représentez qui ?

On se tut pour le laisser répondre. Tout le monde savait qu'il m'avait quitté (ou que je l'avais mis à la porte). Il sourit et répondit :

— Bonjour... *monsieur Bonforte*... Je travaille chez *Kein*, maintenant.

(Bien sûr, je savais que ça y était. Mais je ne voulais pas lui laisser la satisfaction que « ça se voit ».)

— Oh ! c'est une excellente équipe ! J'espère qu'on vous paie pour ce que vous valez... Maintenant, au travail, messieurs... Les questions écrites en premier. Vous les avez, Penny ?

Je parcourus rapidement les questions écrites, en donnant des réponses préparées. Puis, je me rassis comme d'habitude et, comme d'habitude, je demandai :

— C'est tout, messieurs, pas d'autres questions à me poser ? Il nous reste quelques minutes.

Il y eut quelques questions. Mais je ne me vis dans l'obligation de répliquer : « Pas de réponse », qu'une seule fois. Enfin, je regardai ma montre et déclarai :

— Ce sera tout pour ce matin, messieurs !

Et je me mis en devoir de me lever :

— Smythe ! cria Bill.

Je ne détournai seulement pas la tête.

Bill insista :

— C'est vous que j'appelle, M^ossieu Smythe-Bonforte-de-mon-
œil !

Cette fois, je relevai la tête et le regardai, avec juste ce qu'il fallait de surprise, je crois, pour un personnage important à qui l'on vient de manquer de façon peu habituelle.

Bill me montrait du doigt et il était rouge, et il criait :

— Imposteur que vous êtes ! acteur d'occasion ! espèce d'escroc !

L'envoyé spécial du *Times* de Londres, à ma droite, imperturbable me demandait :

— Désirez-vous que j'appelle la Garde, monsieur ?

— Non, non, il est inoffensif.

— Inoffensif, ha ! ha ! ha ! c'est ce qu'on va voir !

L'homme du *Times* de Londres insistait :

— Je me permets de vous assurer que ce serait plus prudent.

— Non, non ! (Puis, en plus énergique.) Cela va suffire comme ça, Bill. Je vous conseille de partir sans faire de scandale.

— Ça vous arrangerait, n'est-ce pas ?

Sur ce, il commença son histoire. Il parlait très vite. Il ne fit aucune allusion à l'enlèvement de Bonforte. Il ne mentionna même pas la part qu'il avait prise dans l'imposture. Selon lui, il s'était laissé entraîner, il avait laissé faire, mais il n'était pas un des artisans de l'escroquerie. Comme mobile ? la maladie de Bonforte. Et il insinuait assez lourdement que Bonforte avait été drogué par nous.

J'écoutais patiemment. Les journalistes portaient sur leur visage cette expression de stupeur qu'on a quand on tombe par mégarde au milieu d'une dispute de famille. Puis, il y en eut quelques-uns qui commencèrent à prendre des notes ou à dicter dans leur enregistreur de poche.

Bill s'arrêta :

— Vous avez terminé, Bill, lui demandai-je.

— Il y en a assez, n'est-ce pas ?

— Oui, plus qu'assez, Bill. Pardonnez-moi, messieurs, c'est tout. Il faut que je retourne au travail.

— Un instant, monsieur le président, cria quelqu'un, est-ce que vous comptez publier un démenti ?

Et quelqu'un d'autre :

— Vous comptez l'attaquer en diffamation, monsieur le président ?

Je commençai par la première question :

— Je n'ai pas l'intention de poursuivre. On ne poursuit pas un malade.

— Alors je suis malade ? demanda Bill.

— Ne m'interrompez pas tout le temps, Bill. Et pour ce qui est

de publier un démenti, j'ai l'impression que ce ne sera pas la peine. Je constate que certains d'entre vous ont pris des notes. Il y a peu de chance que vos journaux publient cette nouvelle. Mais au cas où ils le feraient, vous pouvez ajouter ceci : Il y avait un professeur qui passa quarante ans de sa vie à prouver que l'*Odyssée* n'était pas l'œuvre d'Homère mais d'un autre Grec portant le même nom.

J'obtins un succès d'estime. Après quoi je m'en allai, souriant. Bill bondit sur moi :

— Si vous croyez qu'il va vous suffire de rire.

Et il me tenait le bras.

Le correspondant du *Times* de Londres, M. Ackroyd, le retint.

— Merci, monsieur, lui dis-je.

Et à l'adresse de Corpsman :

— Mais que désirez-vous que je fasse, Bill ? J'ai fait mon possible pour que l'on ne vous arrête pas.

— Allez-y, imposteur que vous êtes, appelez les gardes. On verra bien qui restera le plus longtemps derrière les barreaux. Attendez seulement qu'on vous prenne vos empreintes digitales.

Je poussai un soupir et déclarai :

— Ceci cesse d'être une plaisanterie, messieurs, je pense qu'il faut mieux y mettre un terme. Chère Penny, voulez-vous avoir l'obligeance d'envoyer chercher de quoi prendre mes empreintes digitales, s'il vous plaît. (Je me savais perdu, mais, malheur pour malheur, autant sombrer la tête haute. Même le « traître » doit faire sa sortie en beauté.)

Mais Bill n'attendit pas. Il saisit le verre rempli d'eau devant moi :

— Ça fera l'affaire, dit-il. Nom de D...

— Bill, ce n'est pas la première fois que je vous rappelle de ne pas jurer devant les dames. Mais gardez ce verre.

— Tu parles si je vais le garder.

— Et maintenant, ça suffit. Partez d'ici, je vous prie, ou j'appelle la garde.

Il disparut. Personne ne parla :

— Osé-je présenter mes empreintes digitales à quelqu'un ?

— Monsieur le président, aucun de nous ne..., commença Ackroyd.

— Allons, allons, si jamais l'affaire rebondit, c'est un document qui vous sera nécessaire, voyons...

Nous n'eûmes pas besoin de matériel spécial. Penny avait des feuilles de papier carbone et quelqu'un retrouva un de ces carnets à feuilles de plastique qui prenaient très bien les empreintes. Après quoi, ils nous saluèrent et sortirent.

Nous atteignîmes le bureau de Penny. Là, elle s'évanouit. Je la

portai jusqu'à mon cabinet de travail où je l'étendis sur le divan. Quant à moi, je m'installai devant ma table, et pendant plusieurs minutes, je tremblai de tout mon corps.

Nous ne fûmes bons à rien pour tout le restant de la journée.

Nous fîmes ce que nous faisions tous les jours à part que Penny s'arrangea pour annuler tous mes rendez-vous, et pour n'accepter aucune visite. Je devais parler, le même soir. Et j'envisageai de faire supprimer mon discours. Mais les nouvelles ne disaient pas un mot de ce qui s'était passé le matin. Sans doute qu'ils faisaient vérifier les empreintes avant de se risquer à publier quoi que ce fût. Puisqu'après tout j'étais sensé être le premier ministre de Sa Majesté. Je me décidai donc à prononcer quand même mon discours. Puisqu'il était déjà composé et que l'heure était fixée. Et pas moyen même de consulter Dak qui était à Tycho-Ville.

Ce devait être mon meilleur discours.

J'y avais mis le même genre de force que les acteurs comiques quand ils veulent empêcher la panique dans un théâtre qui brûle. Après l'enregistrement, je me mis la figure dans les mains et j'éclatai en larmes, cependant que Penny me tapait dans le dos. Et nous n'avions même pas abordé le sujet de cet horrible naufrage.

A 2000 GMT, Rog atterrit, comme je terminais d'enregistrer, et il me rejoignit aussitôt. Sans voix ni passion, je le mis au courant. Il écouta, mâchonna un cigare éteint, sans expression.

— Vous comprenez, Rog, lui dis-je comme pour m'excuser, il fallait leur donner ces empreintes. Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Si j'avais refusé, ça n'aurait pas été dans le caractère du rôle.

— Ne vous cassez pas la tête, dit Rog.

— Hein ?

— Je vous dis de ne pas vous manger les sangs. Il y aura deux personnes d'étonnées quand vos empreintes digitales reviendront du Bureau d'Identification de La Haye. Vous, en premier, agréablement. Et notre ex-ami Bill, en second. Mais là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. S'il a touché le prix du sang d'avance, je crains fort qu'on en reprenne sur la bête. Je le crains... je l'espère, je veux dire.

— Mais... Rog... ils ne s'arrêteront pas là. Il y a une douzaine d'autres endroits où se renseigner et vérifier. La Sécurité sociale, par exemple, etc !

— Vous croyez que nous avons fait les choses à moitié peut-être ? eh bien, non ! Dès que Dak nous a eu envoyé le signal de faire le nécessaire pour l'exécution de l'Opération Mardi gras, on a exécuté la manœuvre de sécurité. Je n'avais pas mis Bill au courant. (Il suçà le bout de son cigare éteint. L'ôta de sa bouche, le regarda

soigneusement :) Pauvre Bill !

Penny poussa un soupir à peine perceptible et s'évanouit de nouveau.

Tant bien que mal, nous arrivâmes au jour ultime. Nous ne devions plus entendre parler de Bill. La liste des passagers montra qu'il était parti pour la Terre deux jours après avoir fait fiasco. Je ne crois pas qu'il y eut un mot de publié à propos de quoi que ce fût, et Quiroga n'y fit même pas allusion dans ses discours.

M. Bonforte se porta de mieux en mieux, si bien que l'on put bientôt parier en toute sécurité que le président reprendrait ses fonctions après les élections. Il continuait à être paralysé. Mais nous avions notre parade. Une fois la nouvelle chambre en place, il prendrait des vacances, ce qui était une habitude consacrée pour tous les hommes politiques. Il se reposerait sur *le Tommie*, de façon à n'être point dérangé. En cours de voyage, on me ferait partir et rentrer sur Terre en fraude. Et le chef aurait une attaque sans gravité, causée par les fatigues électorales.

Il y aurait des empreintes digitales à changer. Rog s'en chargerait. Mais on pourrait pour le faire attendre tranquillement un an ou deux.

Le jour des élections, j'étais heureux comme un jeune chien qu'on a enfermé dans le cabinet aux chaussures. Le doublage était fini. J'avais enregistré deux discours de cinq minutes chacun destinés l'un et l'autre au grand réseau. L'un, magnanime, acceptait la victoire et toutes ses charges. L'autre admettait la défaite, avec élégance. Cela terminé, j'avais attrapé Penny et l'avais embrassée. Ce qui n'avait même pas paru la gêner.

Restait un service commandé. M. Bonforte avait demandé à me voir, à me voir *en lui*... Maintenant, ça m'était égal. Maintenant que l'effort se terminait, je ne craignais plus de le voir. Le représenter devant lui-même, c'était comme une scène de revue, excepté que je ne tricherais pas. Que dis-je ? Ne pas tricher est l'essence même de l'art du comédien.

La famille entière se réunirait dans le salon du haut, car M. Bonforte n'avait pas vu le ciel depuis plusieurs semaines. Et nous

attendrions ensemble les résultats. Après quoi nous arroserions notre victoire ou alors nous boirions pour noyer nos chagrins, en jurant de faire mieux la prochaine fois. Mais ne pas compter sur moi pour ça. J'avais fait ma première et ma dernière campagne électorale. Plus jamais de politique. Je me demandais même si je remonterais sur les planches. Pas sûr. Je venais de jouer sans une seconde de répit pendant six semaines pleines, ce qui équivalait à cinq cents représentations ordinaires. Joli succès pour une pièce !

Ils montèrent sa chaise roulante par l'ascenseur. Je restai dehors tant qu'il ne fut pas étendu sur le divan. Le minimum d'égards exige que les ridicules d'un homme donné ne soient pas mis en valeur devant de parfaits étrangers. De plus, j'avais une entrée à faire.

Mais la surprise faillit me couper mes effets. Quoi ! mais il avait l'air d'être mon père ! Oh, simple ressemblance de famille ! lui et moi nous ressemblions l'un l'autre infiniment plus qu'aucun de nous ne ressemblait à mon père. Mais la ressemblance y était et l'âge aussi, car vraiment il ne faisait pas jeune. Il ne se doutait pas du coup de vieux qu'il avait pris. Ah ! cette maigreur et ces cheveux blanchis !

Immédiatement je me dis qu'il faudrait se rappeler qu'au cours des vacances dans l'espace à venir, je devrais les aider à ménager la transition, et faciliter la *resubstitution*. Capek, c'était sûr, s'arrangerait pour lui faire reprendre du poids. Et même, s'il n'y arrivait pas, on peut toujours donner l'impression que quelqu'un est plus gros qu'il ne l'est en réalité, sans rembourrage trop visible. Moi-même, je lui teindrais les cheveux. Quant aux divergences qu'on ne pourrait pas supprimer, on les mettrait sur le compte de l'attaque qu'il viendrait de subir. Après tout, quelques semaines avaient suffi pour le faire changer comme il avait changé. Il suffirait d'empêcher que ce changement puisse être attribué à un « doublage ».

Mais ces détails s'enchaînaient tout seuls et d'eux-mêmes, dans un coin de mon esprit. Et moi-même je débordais d'émotion. Il avait beau se trouver en mauvais état, il communiquait une force spirituelle et une virilité... Je sentais cette chaleur, j'éprouvais le même choc sacré qu'à la première rencontre avec la haute figure d'Abraham Lincoln...

Il leva la tête quand j'approchai et sourit de ce chaud sourire de compréhension et d'amitié que j'avais appris à imiter. Et de sa main valide, il me faisait signe de venir à lui. Il me serra les doigts très fort et me dit, chaleureusement :

— Comme je suis content d'enfin vous rencontrer.

Il parlait avec un peu de difficulté et, de près, je distinguais la moitié paralysée de son corps.

— Je suis très honoré et très heureux de vous rencontrer,

monsieur. (Il me fallait exercer une véritable surveillance sur moi-même pour ne pas me laisser aller à imiter sa diction de malade.)

Il me regarda de bas en haut et de haut en bas, il sourit et dit :

— Mais je pense que vous m'avez déjà rencontré et que vous me connaissez très bien.

J'abaissai un regard sur moi-même :

— J'ai fait de mon mieux, monsieur.

— Fait de votre mieux... Mais vous avez réussi. Et c'est étrange de se regarder soi-même devant soi.

Je me rendais compte avec une douloureuse sympathie qu'il n'était nullement conscient de son aspect réel « à présent ». Tout changement était purement accidentel, en somme, dû à la maladie, et indigne d'attention. Mais il poursuivait :

— Est-ce que vous ne voudriez pas marcher devant moi, bouger. J'aimerais à me voir, à vous voir, à nous voir. Pour une fois que j'ai l'occasion de me mettre du point de vue du spectateur, n'est-ce pas !

Aussi me redressai-je et j'arpenai la pièce, parlai à Penny (pauvre enfant ! elle nous regardait l'un après l'autre, bouche bée), ramassai une feuille de papier, me grattai le cou, me frottai le menton, pris la baguette de vie et de mort et la brandis, puis jouai avec elle.

Bonforte était aux anges.

Aussi il y eut un bis.

Gagnant le milieu du tapis, je récitai la fin d'un de ses discours, d'un des meilleurs de ses discours, mais sans essayer de le répéter mot pour mot, c'est-à-dire en l'interprétant et en laissant le texte rouler et tonner de la façon dont il l'avait fait lui-même, et terminant sur sa phrase exactement citée :

— « L'esclave ne saurait être libéré, s'il ne se libère lui-même. Et l'homme libre, jamais vous ne pouvez le réduire en esclavage ; tout ce que vous pourrez, au mieux, c'est lui ôter la vie. »

Là, ce merveilleux silence se produisit, puis les applaudissements, Bonforte lui-même frappait le divan de la main dont il pouvait se servir encore et il me criait :

— *Bravo !*

Dans ce rôle, ce sont les seuls applaudissements que j'aie jamais récoltés. Mais ils me suffisent.

Puis il me fit m'installer sur une chaise à côté de lui. Je le vis observer ma baguette de vie et de mort et je la lui tendis :

— N'ayez crainte, monsieur, j'ai mis la sûreté.

— Je sais m'en servir.

Il l'étudia de près, puis me la rendit. J'avais pensé que peut-être il voudrait la garder. Comme il n'en fit rien, je décidai de la remettre à Dak afin de la lui faire parvenir. Il m'interrogea sur ce que j'avais fait dans mon existence. Non ! jamais il ne m'avait vu sur la scène. Mais il

avait vu papa dans *Cyrano de Bergerac*. Il tâchait à parler de son mieux, mais il lui en coûtait. Sa diction restait claire, mais un peu laborieuse.

Enfin il me demanda quels étaient mes intentions et mes projets. Non ! je n'en avais pas.

— Nous verrons bien, dit-il. Il y a une place pour vous. Il y a tant de travail à faire.

Mais il ne me parla pas de rétribution, ce qui m'emplit de fierté.

Les résultats commençaient à tomber et il fixa son attention sur la stéréo. A parler de façon précise, il y avait quarante-huit heures que des résultats avaient été publiés puisque l'univers extérieur et les circonscriptions sans territoire votaient avant la Terre, et même sur Terre, naturellement, le scrutin dure plus de trente heures, vu la durée de révolution du globe. Mais, à présent, arrivaient les résultats en provenance des zones les plus peuplées. La veille nous avions marqué un très net avantage. Mais Rog s'était vu dans l'obligation de calmer mon enthousiasme en m'expliquant que cela ne signifiait rien du tout, puisque les mondes extérieurs votaient toujours « expansionniste ». Ce qui comptait, c'étaient les milliards de personnes encore sur Terre, qui n'avaient jamais quitté Terre, qui ne quitteraient jamais Terre, qui ne penseraient jamais à quitter Terre.

Mais nous avions besoin de tout ce que nous pouvions ramasser en fait de suffrages dans l'univers extérieur. Les Agrariens de Ganymède avaient enlevé cinq circonscriptions sur six, et ils faisaient partie de notre coalition ! Dans Vénus, la situation ne laissait pas d'être plus délicate. Les habitants de Vénus, en effet, se trouvaient divisés entre onze ou douze partis différents à propos de points de théologie impossibles à comprendre pour un humain. Nous n'y comptions pas moins sur les suffrages des indigènes, soit directement, soit par l'intermédiaire de coalitions électorales, et à ceux des humains de là-bas qui devaient pratiquement tous nous revenir. La restriction impériale qui obligeait de n'élire exclusivement que des représentants appartenant à la race des hommes, restriction que Bonforte s'était engagé à supprimer, nous avait valu des votes sur Vénus. Mais nous ne savions pas encore combien elle nous ferait perdre de voix sur Terre.

Comme les Nids se contentaient d'envoyer des observateurs à l'Assemblée, nous n'avions à nous soucier pour Mars que du vote des colons. Nous devons l'emporter dans la masse et eux dans l'opinion éclairée. S'il n'y avait pas fraude, ce serait là aussi un gain pour nous.

Dak se penchait du côté de Rog sur une règle à calculer. Rog devant une énorme feuille de papier appliquait une formule horriblement compliquée lui appartenant en propre. Une vingtaine au moins de cerveaux métalliques géants faisaient comme lui dans l'ensemble du système solaire. Rog aimait mieux ses pronostics

personnels. Il m'avait dit un jour, en passant, qu'il lui suffisait de traverser une circonscription donnée pour « renifler » les résultats et ne se tromper qu'à deux pour cent près. Et je crois bien qu'il n'avait pas menti.

Quand au D^r Capek, il restait dans son fauteuil, les mains croisées sur le ventre, détendu comme un lombric. Penny évoluait dans la pièce. Elle redressait les objets qui se trouvaient de travers et vice-versa. Puis elle allait nous chercher à boire. Mais jamais elle ne semblait regarder ni du côté de M. Bonforte ni du mien.

Jamais je n'avais participé à une soirée d'élection. Et pourtant, c'est un genre de soirée qui ne ressemble à rien d'autre. Il ya une chaleur, une intimité de passion. Peu importe, somme toute, la décision du corps électoral. On a fait de son mieux. On se trouve là au milieu de ses amis et camarades, et pendant un bon bout de temps, il n'y aura ni inquiétude ni affolement...

Je ne me rappelais pas m'être autant amusé.

Rog leva enfin la tête, me regarda, regarda M. Bonforte :

— L'Eurasie est en dents de scie, dit-il, et les Américains sont en train de se fourrer l'orteil dans l'eau pour sentir si elle est assez chaude avant de voter pour nous. La question est de savoir dans quelles proportions.

— Vous n'avez aucune idée, aucun repère ?

— Non, pas encore. Oh, le vote populaire est pour nous, mais qu'est-ce que ça va donner à la G. A. ? Il suffit d'une demi-douzaine de sièges dans un sens ou dans l'autre. Je crois que je ferais mieux d'aller voir en ville.

A strictement considérer les choses, j'aurai dû le suivre en qualité de M. Bonforte. Il était nécessaire pour le chef du Parti de paraître au siège à un moment donné au moins du soir des élections. Mais je n'avais jamais mis les pieds au siège. C'était exactement l'endroit où des tas de gens vous attrapent par un bouton de la veste et découvrent que vous n'êtes pas vous. Ma « maladie » avait expliqué mon absence pendant la campagne électorale. Et ce soir, le jeu n'en valait pas la chandelle, Rog me remplacerait. Il serrerait des mains très nombreuses. Il sourirait. Et il laisserait les pauvres filles qui avaient rempli tous les papiers l'embrasser sur les deux joues.

— Je serai de retour d'ici une heure.

— Très bien !

Et même notre petite fête en famille aurait dû descendre d'un étage et comprendre au moins Jimmy Washington. Impossible, pourtant ! A moins de renfermer M. Bonforte dans sa chambre. Et ils devaient s'amuser de leur côté. Je me levai :

— Rog, je descends avec vous et je vais saluer le harem de Jimmy.

— Vous n'y êtes pas forcé, vous savez.

— Je crois qu'il vaut mieux quand même. Et ce n'est ni ennuyeux ni risqué, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous, monsieur Bonforte ?

— Je vous en serai très reconnaissant.

Nous prîmes l'ascenseur. Nous traversâmes les pièces vides et silencieuses avant d'arriver au bureau de Penny. Derrière la porte de celui-ci, c'était le vacarme, la maison de fous. La stéréo hurlait dans toute la splendeur de son intensité. Le plancher disparaissait sous une litière de papiers. Tout le monde buvait, fumait, faisait du bruit, ou les trois ensemble. Jusqu'à Jimmy Washington qui tenait un verre en écoutant les résultats. Non ! il ne buvait pas. Car il ne buvait ni ne fumait. Mais quelqu'un avait dû le lui tendre et il l'avait gardé entre les doigts. Ah ! Jimmy savait se tenir.

Je parcourus la grande salle. Je remerciai chaleureusement Jimmy, le priai de m'excuser, mais j'étais si fatigué :

— Je crois que je vais remonter et aller me mettre dans le sac à viande, Jimmy. Vous transmettez mes excuses à tout le monde, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le président, sans faute, et reposez-vous bien, nous avons besoin de vous.

Et je remontai. Rog sortait par le tunnel du public.

Penny me fit signe de ne pas parler quand je fus revenu là-haut. Bonforte avait cédé à la fatigue. La stéréo avait été mise au minimum. Dak continuait à remplir de chiffres la grande feuille où se trouvaient déjà les pronostics de Rog. Capek n'avait pas bougé. Il me salua et leva son verre à moi.

Penny me prépara un *scotch and water* que je bus avant de passer sur le balcon. Il faisait nuit, mais pas seulement sur le cadran de l'horloge. Et il y avait pleine Terre, au milieu d'une rivière d'étoiles de chez Van Cleef et Arpels. Je cherchais l'Amérique du Nord, je cherchais à localiser le point minuscule qu'il y avait quelques semaines seulement, et je faisais de mon mieux pour contenir mon émotion.

Mais je me vis dans l'obligation de rentrer. La nuit lunaire a quelque chose d'exagérément chaleureux. Dak remplissait toujours ses états. Rog revint prendre place devant ses papiers. Bonforte venait de se réveiller.

A présent, c'était l'heure où tombent les résultats qui comptent. Un grand silence s'était fait. On laissait Rog avec son crayon et Dak avec sa règle à calcul travailler dans toute la paix désirable. Enfin, tout à la fin, et ç'avait été long, Rog recula son fauteuil :

— Ça y est, Chef, dit-il. A nous ! La majorité de sept voix au moins, probablement de dix-neuf voix, et peut-être de plus de trente.

— Vous êtes sûr ? demanda Bonforte, après un temps.

— Positivement, Chef. Penny, changez de poste.

J'allai m'asseoir à côté de Bonforte. Il me prit paternellement la main dans sa main et nous regardâmes l'écran.

Le premier poste que Penny prit disait :

« ... doute à ce propos, messieurs dames. Huit des Robots-Cerveaux ont confirmé la chose et Curiac affirme qu'elle est probable. Les Expansionnistes ont remporté une victoire dé... »

Elle tourna, le bouton :

« ... confirme son droit au poste intérimaire qu'il détient pour l'instant. M. Quiroga n'a pu être atteint par nous, reporters et, par conséquent, s'est trouvé dans l'impossibilité de faire une déclaration. Mais le directeur général de sa campagne électorale déclare qu'il est impossible à présent que la conjoncture se modi... »

Le speaker poursuivait son mâchonnement mais il n'avait plus rien à nous apprendre.

Puis, il s'arrêta, lut un message qu'on lui tendait, et reprenant place devant l'écran, un grand sourire sur les traits :

— Amis et concitoyens, commença-t-il : Je cède à présent la place au ministre suprême.

Changement de décor. J'entrais en scène avec mon discours de victoire.

Et, mon Dieu, je n'étais pas mécontent. J'avais fait un très beau travail sur ce discours. J'avais l'air exténué, en sueur, mais triomphalement calme, aussi. Cela donnait l'impression d'avoir été pris absolument sur le vif.

Je venais d'entendre :

« ... Et maintenant marchons main dans la main, et Liberté pour tous ! » quand j'entendis un bruit derrière moi :

— Monsieur Bonforte... Toubib, venez, docteur, vite, par ici.

M. Bonforte me tenait par la main, ses doigts me serraient, il essayait de toutes ses forces de me dire quelque chose. Inutilement. Sa bouche ne lui obéissait plus. Sa volonté de fer n'était plus d'aucune utilité pour faire agir sa faible chair.

Je le tenais dans mes bras. Un peu plus tard il ne respirait plus.

Dak et Capek l'emmenèrent par l'ascenseur. Ils n'avaient pas besoin d'aide. Rog vint vers moi. Il me frappa dans le dos. Puis s'en alla. Penny avait suivi les autres en bas. Un peu plus tard je retournai sur le balcon. J'avais besoin de respirer. C'était la même atmosphère, pompée à la machine, qu'à l'intérieur, mais plus fraîche.

On l'avait donc tué. Ses ennemis l'avaient tué aussi certainement que s'ils étaient contents de lui enfoncer un couteau entre deux côtes. Malgré tout ce que nous avons fait et les risques que nous avons

courus, ils avaient fini par le tuer...

Je me sentais paralysé par le choc. Je m'étais vu mourir. Pour la seconde fois, j'avais vu mourir mon propre père.

Combien de temps devais-je rester là, ainsi ?

Puis j'entendis la voix de Rog qui m'appelait :

— Chef ?

— Rog, je vous prie de ne pas m'appeler ainsi.

— Chef, reprit-il néanmoins, vous savez ce que vous devez entreprendre maintenant, n'est-ce pas ?

J'avais la tête qui tournait et je ne distinguais plus son visage. Et de quoi pouvait-il bien parler ? Je ne voulais pas le savoir, d'ailleurs :

— De quoi parlez-vous ?

— Chef, un homme meurt, mais le rideau continue à se lever. Vous ne pouvez pas vous en aller.

Que j'avais mal à la tête et aux yeux ! Mais il semblait m'attirer invinciblement à lui, et sa voix résonnait : « ... lui ont volé sa chance de terminer et de mener à bien la tâche entreprise. Il faut la terminer à sa place. Il faut que vous, vous le fassiez revivre une seconde fois ! »

Je fis un grand effort pour me reprendre en main et pour répondre :

— Rog, vous ne savez pas ce que vous racontez. C'est absurde. C'est ridicule. Je ne suis pas un homme d'État. Je ne suis qu'un foutu acteur de rien du tout ! Je fais des grimaces pour faire rire les gens. Je ne suis bon qu'à ça !

Et à mon indicible horreur, je m'entendis le dire, je m'entendis dire ça avec la voix de Bonforte.

Rog me regardait dans le blanc des yeux :

— Mais il me semble que vous n'avez pas mal fait l'affaire jusqu'ici ?

Je tentai de changer de voix, de reprendre la situation en main :

— Rog, vous n'êtes pas dans votre assiette. Une fois que vous serez calmé, vous vous rendrez compte du ridicule de la chose. Vous ne vous trompez pas, la pièce continue. Mais pas de cette manière-là. Ce qu'il faut faire, la seule chose à faire, c'est de prendre sa place, vous. Vous avez remporté la victoire aux élections. Vous aurez la majorité. Donc, vous prenez le pouvoir et vous réalisez son programme.

Il me regarda de nouveau et il secoua la tête :

— J'admets que c'est ce que je ferais si je le pouvais. Mais je ne le peux pas. Vous vous rappelez, Chef, ces sacrées réunions de comités exécutifs ? Vous les faisiez marcher. La coalition entière tient ensemble à cause de la personnalité et de la force d'un seul homme. Si vous nous lâchez, maintenant, tout ce pour quoi il a vécu, tout ce pour quoi il est mort, aussi, va s'effondrer.

Quoi répondre ?

En six semaines, j'avais eu le loisir et l'occasion de voir fonctionner les rouages à l'intérieur de la machine politique :

— Mais, Rog, si ce que vous me dites est vrai, votre solution n'en est pas moins impraticable. Vous avez réussi à maintenir l'imposture dans la mesure où vous ne m'avez montré que dans des conditions choisies et préparées d'avance. Mais pour réussir pendant des semaines, des mois, des années, même, si je vous comprends bien... non ! ça n'est pas faisable. Je ne peux pas faire ça.

Penché sur moi, il me répondit avec toute sa conviction :

— Nous en avons parlé et reparlé. Nous avons examiné toutes les possibilités et tout prévu. Nous en connaissons les risques. Mais vous aurez l'occasion de vous mettre réellement à l'intérieur du rôle, de vieillir avec lui. Pour commencer, quinze jours dans l'espace, et même, nom de D... ! un mois, six semaines si le cœur vous en dit. Vous passerez vos journées à étudier. Son journal. Ses carnets de jeunesse. Ses notes. Vous vous en imprègnerez. Et tous, nous vous aiderons de toutes nos forces.

Pas de réponse.

Il poursuivait :

— Écoutez, Chef, vous avez appris qu'une personnalité politique, ce n'est pas une personne isolée, mais une équipe. Une équipe réunie par la recherche de fins communes et par des convictions semblables. Nous avons perdu le capitaine de la nôtre. Mais l'équipe existe toujours. Elle est toujours là.

Capek venait vers nous, du balcon. Je ne savais pas qu'il était là. Je me retournai vers lui :

— Alors, vous aussi, vous en êtes partisan ?

— Oui, répondit-il.

— C'est votre devoir, fit Rog.

Et Capek, très lentement :

— Euh ! je n'irai pas jusque-là... J'espère que vous voudrez bien accepter. Mais du diable ! si je veux vous servir de conscience... Je crois au libre arbitre... Si frivole que cela puisse paraître de la part d'un médecin. (*A Clifton.*) Tu sais, Rog, on ferait mieux de le laisser seul. Il est au courant. A lui de décider maintenant.

Et ils s'en allèrent. Mais sans pour autant me laisser seul. Dak, en effet, venait de faire son apparition, et à ma grande joie, il ne m'appelait pas « Chef », lui.

— Salut, Dak !

— Alors, ça va ?

Il fuma en regardant les étoiles et sans rien dire pendant un bon bout de temps. Il fumait. Il regardait les étoiles.

Enfin, il se plaça bien en face de moi et commença :

— Vieille branche, on a connu toutes sortes d'aventures ensemble. Maintenant, je te connais. Et si tu as besoin de moi, je suis avec toi pour te soutenir à coups de fusil ou à coups de poing, de mon argent ou de mes conseils, quand tu voudras et sans jamais demander pourquoi ? Si tu préfères laisser tomber, d'ac ! Ce n'est pas moi qui dirai que tu as eu tort. Et je te garderai toute mon estime. Parce que tu as vraiment fait de ton mieux.

— Merci, Dak.

— Écoute, j'ai encore un mot à te dire avant de disparaître en flammes... Voilà. Rappelle-toi simplement ceci : au cas où tu estimerais ne pas pouvoir faire l'affaire, la bande de pourris qui lui ont fait son lavage de cerveau va gagner. Tout aura été inutile. Ils auront gagné.

Et il sortit.

Je me sentais partagé.

Puis, je cédai à la vague d'attendrissement sur mon propre compte. Non ! ce n'était pas juste. J'avais ma propre vie à vivre. J'atteignais l'apogée de mes forces. Mes véritables triomphes professionnels étaient encore à venir. On ne pouvait pas me demander de disparaître dans l'anonymat du rôle d'un autre. On ne pouvait pas laisser le public m'oublier. Le public, les producteurs, les agents et les impresarii. Ils allaient m'oublier, croire que j'étais mort sans doute...

Ce n'était pas loyal. C'était trop me demander.

Un peu plus encore, et je ne pensai plus à rien. La Terre, notre mère, scintillait sereine et magnifique, immuable à travers le mouvement des deux. Comment y avait-on fêté les élections ? Mars et Jupiter, Vénus se présentaient comme autant de trophées, le long du Zodiaque. Ganymède, bien sûr n'était pas en vue, Ganymède et la lointaine colonie de Pluton...

« Les Mondes de l'Espérance », comme disait Bonforte.

Mais Bonforte n'était plus. Bonforte était mort avant son temps.

Et c'est à moi qu'on réservait de poursuivre son œuvre, de la recréer, de la ressusciter.

En étais-je capable ? pourrais-je me mesurer à lui ? A ma place, qu'aurait fait Bonforte ? Et je me rappelais comment, tout au long de la campagne électorale, je m'étais répété :

« Que ferait Bonforte ? »

Un mouvement derrière moi.

C'était Penny.

— Est-ce qu'ils vous ont envoyée ? Vous venez me convaincre ?

— Oh ! non !

Elle ne dit rien. Elle ne semblait pas attendre que je lui répondisse. Nous n'échangeâmes aucun regard. Silence. Je finis par l'appeler :

- Penny, Penny.
- Plaît-il ?
- Si j'essaie, vous m'aidez, n'est-ce pas ?
- Oui, Chef, je vous aiderai.
- Et moi, en toute humilité :
- J'essaierai donc, Penny.

Tout ce qui précède, je l'avais écrit il y a vingt-cinq ans. Je voulais y voir un peu clair. Je tentais de dire la vérité sans m'épargner. Puisqu'aussi bien je ne m'adressais pas au public. Puisque je n'écrivais que pour mon médecin et pour moi-même. Après un quart de siècle, que c'est étrange, en vérité, de relire ces paroles saugrenues et sensibles d'un jeune homme. Un jeune homme dont je me souviens, mais dont j'ai quelque peine à croire qu'il ait jamais été moi. Ma femme Pénélope prétend qu'elle se le rappelle mieux que moi. Elle dit aussi qu'elle n'a jamais aimé que lui. C'est ainsi que nous change le Temps.

Et aujourd'hui, je me « souviens » des débuts de Bonforte plus et mieux que des miens propres, c'est-à-dire de ceux de ce personnage plutôt pathétique, Lawrence Smith, ou, comme il aimait à se faire appeler : « Le Grand Lorenzo. » Suis-je insensé ? Non, un schizophrène tout au plus. C'est un genre de folie inhérent au rôle que j'ai dû jouer, car il fallait pour faire revivre Bonforte, supprimer radicalement ce minable Smythe.

Sain d'esprit ou non, je sais qu'il a existé et que j'ai été lui si j'ose m'exprimer ainsi. (Les langues ne sont pas faites, décidément, pour exprimer les pensées intimes d'une personne qui en est deux à la fois.) Je pense que « le Grand Lorenzo » qui ne fut jamais un acteur à succès, non ! pas vraiment ! eut parfois des accès de folie. Son dernier rôle reste parfaitement dans la vérité du personnage. J'ai là, sous les yeux, une coupure jaunie, qui m'informe de ce qu'il « a été trouvé sans vie » dans une chambre d'hôtel de Jersey City, « à la suite de l'ingestion d'une dose trop forte de pilules somnifères », absorbées, probablement, au cours d'une crise de dépression. L'agent du décédé a communiqué, en effet, que son client n'avait plus eu de rôle depuis de longs mois. Personnellement, j'estime que cette manière d'affirmer qu'il était en chômage, si elle n'est pas diffamatoire, n'en reste pas moins peu courtoise. La date de cette coupure de presse prouve surabondamment, dans tous les cas, que Smith ne pouvait pas être présent à la Nouvelle Batavia, ni nulle part ailleurs du reste, au cours de la campagne électorale de l'année '15.

Je devrais sans doute la brûler.

Mais il n'y a plus personne de vivant qui sache la vérité, à part Dak et Pénélope... à part, sans doute, ceux qui ont été la cause de la

mort de Bonforte (l'autre).

J'ai été au pouvoir et dans l'opposition trois fois de suite, maintenant. Et c'est peut-être ma dernière législature. La première fois, je suis tombé quand nous avons finalement ouvert la Grande Assemblée aux T.E. [3]. Mais les non-humains sont toujours à la Chambre, et je suis revenu au pouvoir. On accepte une certaine dose de réforme, puis on a besoin d'un peu de repos.

Les réformes subsistent.

Mais, en réalité, personne ne désire vraiment que quoi que ce soit change, aucun changement du tout.

Et la xénophobie est un sentiment profondément enraciné.

Mais le Progrès ne s'en réalise pas moins.

Comme il le faut.

Du moins si l'on est partisan de l'expansion dans le monde des astres.

Je me suis posé et je me suis reposé la question :

« Qu'aurait fait Bonforte ? »

Je ne suis pas tout à fait sûr que toutes mes réponses aient été exactes (bien que je sois assuré d'une chose : je suis celui qui connaît le mieux ses œuvres, dans tout le système solaire). Mais je n'en ai pas moins toujours tenté de rester dans la vraisemblance du personnage. Il y a très longtemps quelqu'un disait : « Si le diable remplaçait jamais le Bon Dieu, il serait forcé de prendre les attributs du Bon Dieu. »

Oh non ! je n'ai jamais regretté le métier que j'ai perdu. D'ailleurs je ne l'ai point perdu. Guillaume avait raison. Tout au plus égaré. Il y a d'autres applaudissements que ceux des mains des spectateurs. Et de toute manière, il y a toujours le rayonnement chaleureux de la bonne représentation. Peut-être n'ai-je pas tout à fait réussi. Je pense que papa dirait quand même :

« Pas mal, mon garçon ! »

Non ! je ne regrette pas. Même si j'étais plus heureux alors, ou du moins si je dormais mieux. Mais il existe une sorte de satisfaction solennelle à faire du mieux qu'on pourra pour huit milliards de personnes à peu près.

Sans doute leur existence n'a-t-elle aucune espèce de « signification cosmique », mais ils « *sentent* ».

Et ça fait parfois mal.

[1] « *The slings and arrows of outrageous fortune...* — » Lorenzo Smythe ne craint pas de citer le fameux soliloque de *Hamlet*. (M. C.)

[2] Il avait déclaré : « *Government of the People, by the People and for the People* », c'est-à-dire « Gouvernement du Peuple par le Peuple et pour le Peuple »

(N.d.t.)

[\[3\]](#) Territoires Extérieurs.